



NAZIONALE

FONDO
DORIA

I

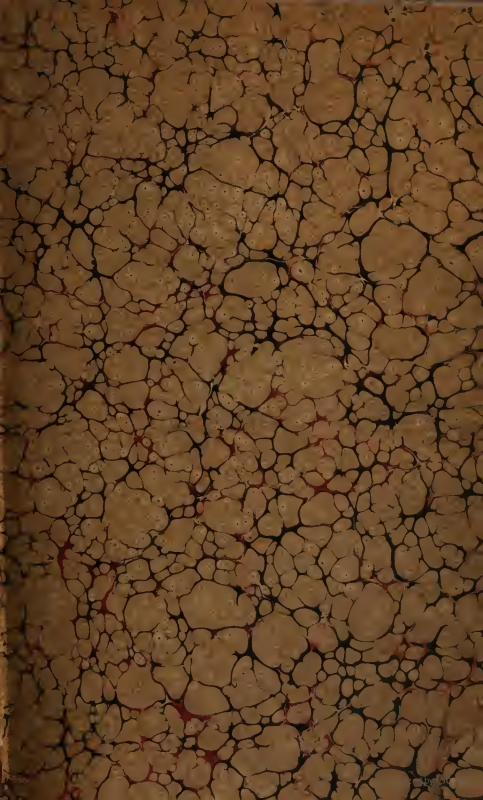
464

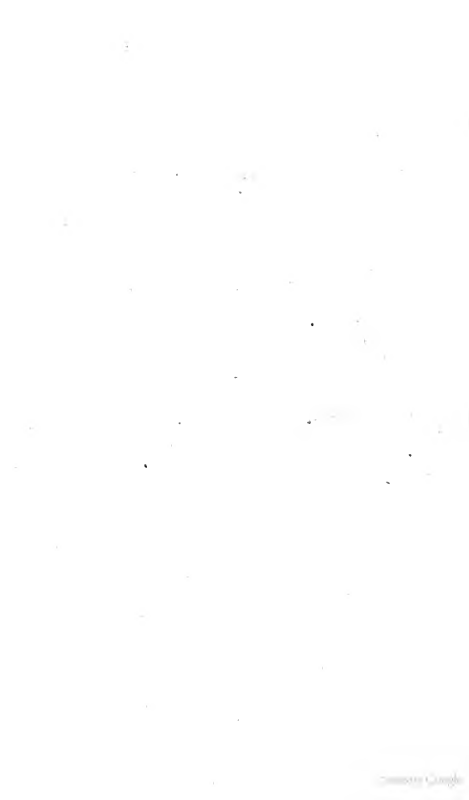
13

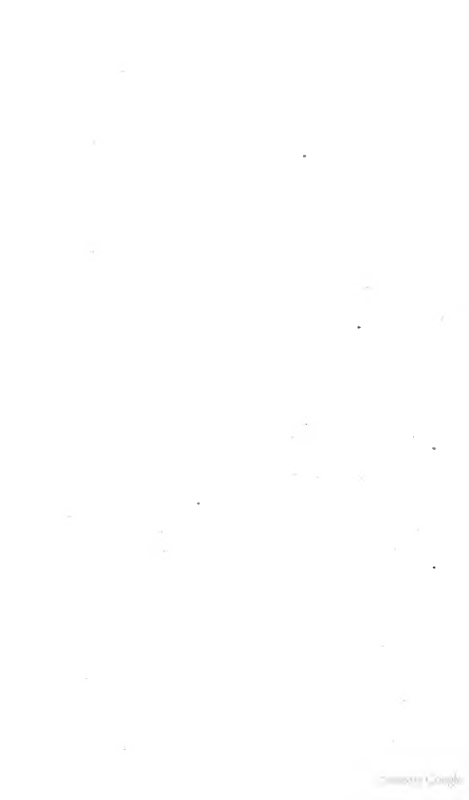
NAPOLI

VITTORIO EM. III

BIBLIOTECA







VOYAGE
DANS
L'ITALIE MÉRIDIONALE.

VOYAGE
DANS
L'ITALIE MÉRIDIONALE,

PAR
J.-C. Fulchiron,

Député du département du Rhône.

ÉTATS-ROMAINS EN 1841.

PREMIÈRE PARTIE.

TOME TROISIÈME.



PARIS.

IMPRIMERIE DE MADAME DE LACOMBE,
Rue d'Enghien, 12.

1842.

FONDO DORIA I. h64⁽³⁾



960712

AVERTISSEMENT.

Dans le plan primitif que l'écrivain de ce voyage s'était tracé, un seul volume aurait dû suffire à la statistique des pays pontificaux et à la description de Rome; mais ses propres observations se sont tellement étendues, et on a bien voulu lui confier tant de précieuses notes et d'utiles documens, qu'il s'est vu forcé de diviser son travail en deux parties. La première, celle qui paraît actuellement, est consacrée à l'agriculture, au commerce, à l'industrie manufacturière, aux administrations religieuse, civile et judiciaire, à l'instruction publique, et aux établissemens de bienfaisance. La seconde, plus tard publiée, contiendra tout ce qui concerne la topographie, les arts et les monumens anciens et modernes de la ville éternelle.

En terminant ce bref avertissement, c'est un

devoir pour l'auteur d'exprimer toute sa reconnaissance aux administrateurs, aux magistrats, aux savans, que la plus aimable bienveillance portait à faciliter ses recherches, à lui procurer, sur les intérêts nationaux, une foule de renseignemens, et une liberté d'examen qui avait toujours manqué aux autres voyageurs. Qu'il lui soit donc permis de proclamer ici les noms de Son Eminence le cardinal Tosti, de monseigneur Cioja, prélat-administrateur de l'immense hôpital du Saint-Esprit; de MM. Lasagni, avocat de l'ambassade française; Drach, bibliothécaire de la Propagande; Maggiorani, professeur à l'Université; Viale, médecin distingué, long-temps attaché aux hôpitaux; Coppi, membre de la Société d'agriculture; Marini, architecte de Saint-Pierre; Campo, directeur de l'établissement agricole, destiné aux jeunes libérés; et Neri, chancelier de la prison Neuve et des maisons de réclusion. Ils agréeront, sans doute, un sentiment profond de respect et de gratitude.

ÉTATS-ROMAINS.

CIVITA-VECCHIA, CORNETO, TOMBEAUX ÉTRUSQUES,
ROUTE DE ROME.

Après avoir traversé la Campagne romaine de l'ouest à l'est, en allant de Florence à Naples par Bolsena, Viterbo, Montefiascone, Albano, Velletri, Cisterna, les marais Pontins et Terracina, il faut maintenant faire connaître la partie sud de ce territoire, décrire Civita-Vecchia, Corneto, ses tombeaux étrusques, la Tolfa, les routes nouvellement tracées, le port abandonné d'Ostia, et, selon le plan suivi dans les deux premiers volumes, présenter, avant d'entrer à Rome, des considérations générales sur la superficie, la population, l'agriculture, le commerce et l'administration des états pontificaux. Occupé d'abord de détails statis-

tiques arides trop souvent, mais nécessaires pour arriver au but que l'écrivain de ce voyage s'est proposé, celui de montrer les pays romains sous un nouvel aspect, le lecteur s'arrêtera peut-être ensuite avec plus de plaisir à l'examen des nobles monumens, et de tous ces chefs-d'œuvre antiques ou modernes légués à la ville éternelle, et qui font à la fois et sa richesse et son juste orgueil.

Civita-Vecchia, où relâchent les paquebots de la poste française et ceux des entreprises particulières, est le seul port situé sur les côtes méridionales des états romains, qui puisse être honoré de ce nom, et dont l'importance soit réelle. Les autres points de débarquement de cette longue plage, tels qu'Ostia et Terracina, ne sont que des rades foraines peu sûres dans les gros temps; cette ville est donc le centre où aboutissent tous les approvisionnemens tirés de l'étranger par les contrées placées entre l'Apennin et la Méditerranée. Au chapitre du commerce il sera fait mention de son mouvement commercial d'entrées et de sorties. Quant aux marchandises encombrantes, et aux céréales que produit le littoral, elles n'entrent pas à Civita-Vecchia, et remontent à Rome par l'embouchure du Tibre.

Civita, dont la population est de 10,000 âmes, fut assise sur l'antique emplacement de *Centum Cellas*, maison de campagne de Trajan; cet empe-

reur y fit construire un port, dont les deux jetées, avancées dans la mer, subsistent encore; courbées en forme d'arc, et renfermant une superficie de 87 hectares, l'une a un développement de 170 mètres et l'autre de 250. L'ancrage est bon, et présente une profondeur de 5 à 6 mètres; on y pénètre par deux étroits passages ouverts à l'est et au sud-est, et permettant de profiter de presque tous les aires de vent; ceux-ci troublent difficilement ce bassin artificiel, que protègent contre les tempêtes, de hautes murailles destinées à la défense extérieure et intérieure et à feux croisés. Cependant plus pittoresques par leurs grosses tours que fortes réellement, et pouvant être battues de la base au sommet, elles ne résisteraient pas longtemps à l'attaque de trois ou quatre bâtimens de guerre qui forceraient l'entrée (1). Sur la jetée, tournée vers l'occident, un phare est placé, et sur l'orientale s'élève la citadelle érigée par Michel Ange, qui, aux talens de peintre, de sculpteur et d'architecte, unit celui d'ingénieur. Au long de ces jetées s'étendent les vastes prisons des forçats, employés non seulement à draguer le port, mais aussi aux travaux des routes et de la côte, et que

(1) Ces bâtimens ne devraient être que des corvettes, à cause du peu de profondeur du port; mais la destruction de Saint-Jean-d'Ulloa montre ce que peuvent faire de pareils navires commandés par d'habiles officiers.

le soir on voit rentrer en ville escortés par des soldats armés comme pour une expédition militaire. Disons, en passant, que l'insouciance, et même la gaité de ces bandits, offrent un déplorable spectacle et dangereux pour les populations, s'accoutumant ainsi à regarder sans effroi la honte et les fers. Du côté de la terre, la cité est protégée par une enceinte bastionnée, des demi-lunes, et un fossé assez mal entretenu, ainsi que le chemin couvert et le glacis. Dominée par les derniers contreforts d'une montagne, la place, régulièrement attaquée, serait d'une difficile défense; au reste, ces fortifications sont un signe de souveraineté, plutôt qu'un boulevard contre une invasion étrangère, puisque les états pontificaux ont une suffisante garantie dans le caractère sacré du chef, et les conventions diplomatiques protégeant leur intégrité. Naples seule jette toujours un regard d'envie sur la principauté de Bénévent, enclavée dans son territoire; mais cette puissance du second ordre ne peut rien par elle-même, et son ambitieux désir est impuissant.

L'ancienne ville, comme toutes celles du moyen-âge, a des rues étroites, et ses maisons portent des marques de vétusté; la nouvelle, au contraire, présente de larges voies publiques, des places spacieuses et d'élégantes constructions. En 1841, on y ajoutait un théâtre et plusieurs vastes monu-

mens. Partout, en Europe, le perfectionnement matériel marche d'un pas rapide : en est-il de même du moral ? Je laisse au lecteur à décider cette question. Si quelques voyageurs ont pu croire, et même imprimer, que la ville était commercialement en prospérité, c'est l'aspect de ces modernes bâtimens qui le leur a fait croire; mais un examen plus approfondi eût démontré qu'ils ne sont dus qu'à l'oisiveté des capitaux, ainsi qu'on le verra tout à l'heure.

Civita, municipalement gouvernée, jouit d'un revenu considérable relativement à sa population, puisqu'il monte à 160,000 fr.; la perception de cette somme est entièrement établie sur l'octroi, et les boissons en paient les deux tiers; aussi, le conseil municipal n'a-t-il pas voulu encourager la culture de la vigne dans son territoire, où elle est complètement abandonnée, quoique le sol et le climat lui soient favorables; il aurait perdu les droits d'entrée qu'il perçoit sur les vins arrivant de Naples, et dont la valeur s'élève annuellement à 4 ou 500,000 fr.; au reste, la mairie fait avec intelligence l'emploi de ses moyens pécuniaires; une entreprise d'utilité publique accomplie d'accord avec le conseil provincial, et presque malgré le gouvernement, le prouvera. La route conduisant de Florence à Rome, est longue et fatigante par la fréquence et la rapidité de ses

montées entre Sienne et Acqua-Pendente, elle traverse les plateaux les plus élevés des Apennins, et même franchit, à Radicofani, un des points culminans de la chaîne. Il était question de tracer dans la plaine un nouveau chemin longeant le littoral, traversant les Maremmes toscans, aboutissant à Pise, et de là, se rendant à Florence. L'administration pontificale n'osait y consentir à cause de l'opposition d'Acqua-Pendente, de Bolsena, de Viterbo, de Montefiascone, situés sur l'ancienne route; le conseil municipal fut tellement pénétré des avantages qu'offrait cette entreprise, qu'il n'hésita pas à lui appliquer 24,469 écus (132,984 fr.), afférens à la portion du tracé se prolongeant jusqu'aux confins de la Toscane, et que d'actifs travaux ont permis de livrer à la circulation en 1841. Les fonds, remboursables à longues échéances, furent empruntés au grand-duc, qui vint exprès à Civita conclure cette affaire, et en presser l'exécution si importante pour le midi de ses états. De son côté, l'entrepreneur prit l'engagement de terminer la route en trois ans, et consentit néanmoins à n'être payé qu'en cinq termes espacés sur un même nombre d'années. C'est le chemin que nous suivrons bientôt en nous rendant à Corneto.

Il est inconcevable qu'appréciant aussi bien l'utilité des voies de communication, Civita né-

glige les avantages de sa position, puisqu'elle est le seul point romain de la Méditerranée où puissent entrer des vaisseaux d'un fort tonnage; elle reste, et restera probablement long-temps encore, simple lieu de transit. Le petit nombre de maisons de commerce qui y résident, ne sont, dans le fait, que les commissionnaires des négocians de la capitale, et se contentent de recevoir et d'expédier pour leurs commettans. La cause de cette langueur d'un port franc si bien situé, provient de la répugnance prononcée qu'ont ses habitans pour le commerce et surtout pour le maritime. Il existe, dans la cité et parmi les diverses classes bourgeoises, dix à douze capitalistes possédant des fortunes très considérables acquises et maintenues par une stricte économie; ils pourraient donner de la vie aux affaires, en plaçant une partie de leurs fonds chez des armateurs; mais constamment on les a vus augmenter leurs propriétés rurales par des achats successifs, ou même affermer celles de la haute noblesse, des hospices, des établissemens publics, et se livrer à l'éducation des bestiaux. Un d'eux, M. G...., dont les terres sont évaluées de 10 à 12,000,000 de fr., n'a pas une seule barque pour envoyer ses blés à Rome par le Tibre; 15,000 bêtes ovines, plusieurs milliers de bœufs couvrent ses champs, et il attend que les spéculateurs génois et toscans viennent enle-

ver ses fromages et ses laines; celles-ci, grâce à des croisemens dont il sera parlé plus tard, sont de qualité supérieure, comme toutes celles de la contrée, et passent immédiatement après les mérinos d'Andalousie. La France, que trois jours de navigation conduisent à Civita, aurait un réel profit à s'emparer de ce commerce, au lieu d'aller, à grands frais, chercher sa matière première en Syrie et à Smyrne. Cependant, en novembre 1841, un navire français embarquait 500 balles de laines du pays, du poids chacune de 5 à 600 kilog.; mais c'était le premier chargement de cette espèce ou de quelque importance opéré pour Marseille.

C'est à peu de distance de Civita que se trouvent les célèbres alunières de la Tolfa, encaissées entre deux montagnes et entourées de forêts servant à leur exploitation. Le sulfate d'alumine y est mêlé à une roche que je crois schisteuse. La calcination de la pierre, que l'on attendrit en la mouillant fréquemment, dispose le sel à une plus facile dissolution; les eaux qu'il a saturées, et que l'on soumet à l'ébullition, sont ensuite transvasées dans de grandes cuves, où elles déposent les cristaux connus sous le nom d'alun de Rome. Long-temps cette alunière, source d'un important revenu pour les finances romaines, fournit à la consommation de presque toute l'Europe, mais

la découverte du sulfate d'alumine artificiel lui a porté un coup fatal; cependant la Tolfa occupe encore 6 à 700 ouvriers, demeurant tous au milieu des bois, dans des maisons entourant les bâtimens de l'administration. C'est un village industriel remarquable par son ordre, la propreté et l'espèce de confortable que le directeur a su y introduire. Cette alunière, seul établissement minéral exploité au compte du trésor public, fut découverte, dès 1461, par Giovanni di Castro, domicilié en Grèce, et qui, fuyant Constantinople tombée au pouvoir des Turcs, vint chercher un refuge à Rome. Depuis lors, la Tolfa est restée attachée au domaine de l'état. Pie II en défendit l'aliénation, et tous ses successeurs ont maintenu la défense. Un édit du 31 mai 1824 a renouvelé encore ces dispositions conservatrices.

Avant de se rendre à Rome et de quitter le littoral, il faut visiter la vieille cité de Corneto, située à 12 milles de Civita-Vecchia, du côté de la Toscane, et bâtie sur une hauteur escarpée, comme toutes les villes romaines fondées au moyen-âge; hauteur volcanique où les traces du feu se révèlent à chaque pas. Peuplée de 4,000 habitans en été et de 6,000 en hiver, elle est devenue fameuse par la découverte successive de tombeaux souterrains, dont l'antiquité remonte probablement, pour plusieurs, à des époques anté-

rieures à la fondation de Rome, et qui faisaient partie du nécropole de Tarquinii, une des principales cités de la confédération étrusque. Le chemin conduisant à Corneto, est le même dont il a été question tout à l'heure, et que la mairie de Civita fit construire à ses frais, et diriger sur les frontières toscanes; bien tracé et bien entretenu par la méthode de Mac-Adam, il traverse des champs désolés depuis le mois de juin jusqu'à la fin d'octobre, moment où les pluies automnales viennent rendre la verdure aux prairies naturelles, fournir le pâturage à de nombreux troupeaux, et permettre aux laboureurs de répandre les céréales sur un cinquième environ de ces terres fortement accidentées; car les 12 milles de ce pays ne sont qu'un amas de collines, se dirigeant dans tous les sens, et formant à leurs pieds un labyrinthe d'étroites vallées; n'étant point le produit de soulèvement ou de courant sous-marins, mais volcaniques la plupart, elles sont nées là où l'incendie intérieur a fait son éruption; leur face rougeâtre et brûlée, atteste encore leur origine. Cette aridité des cinq mois chauds de l'année pourrait être cependant, à ce qu'il m'a semblé, convertie, pour plusieurs vallons, en constante fertilité, au moyen de deux petites rivières profondément encaissées. Ne pourrait-on pas avec des barrages peu coûteux élever leurs eaux et les destiner à

l'arrosage ? Reste à savoir si le mauvais air permettrait une culture assidue, et le séjour prolongé de l'homme sur un sol malsain, et pareil en tout à celui de la Campagne romaine ? Telle qu'elle est actuellement, la contrée ne permet qu'un travail temporaire et le rapide enlèvement des récoltes, surtout dans la partie voisine du littoral : aussi est-ce à peine si l'on découvre à de grands intervalles quelques habitations. Le lecteur voudra bien se souvenir qu'à la fin du premier volume, la manière de semer et de recueillir, là où règne l'*aria cattiva*, a été longuement décrite; il est donc inutile d'y revenir. Les sommets des collines et quelques plateaux, sur les deux tiers de l'espace parcouru, sont couverts de chênes verts (*ilex arborea*) d'une misérable végétation, et sans cesse attaqués par la dent des troupeaux. Ce n'est qu'à trois ou quatre milles de Corneto que les oliviers commencent à paraître, d'abord chétifs et en petit nombre, mais à mesure que le terrain s'élève davantage, l'arbre grandit, ses rangs se serrent, et enfin, il forme une productive forêt autour des remparts de la cité, dont le territoire, outre les fourrages nécessaires à la nourriture des troupeaux, produit abondamment des céréales, du maïs, des fèves et du chanvre, surtout dans la région placée au-dessus des dangereuses émanations de la plaine; aussi, une réelle ai-

sance règne-t-elle parmi les habitans, et Corneto est une des villes les plus riches du Latium. Sa population est belle, les femmes ont de nobles traits, et parmi le sexe masculin le même avantage et une taille svelte distinguent les jeunes gens. Quant au costume national il n'existe plus, les vêtemens français l'ont remplacé, et la toile imprimée de Mulhouse couvre les attraits des dames, des grisettes et même des paysannes.

Elevés au moyen-âge, remarquables par leur solide construction et l'élégance de leurs nombreuses tours, les murs d'enceinte sont tous en pierres équarries et habilement appareillées ; presque partout une première muraille, une fausse-braie, laissant entre elle et le rempart un large chemin de ronde, doublait la force de la place, et avant l'invention de l'artillerie en faisait un vrai lieu de sûreté. L'intérieur de la ville présente, en plusieurs endroits, le désordre des constructions fondées en un temps où l'on tenait peu à la régularité des voies publiques et aux exigences de l'alignement ; maintenant, à mesure que les vieilles maisons tombent sous le marteau, celles qui les remplacent prennent l'aspect moderne ; les rues s'élargissent et se rectifient, mais au détriment du pittoresque si cher aux artistes et que bientôt ils chercheront en vain dans nos anciennes cités. Il faut visiter deux principaux

monumens, l'un le palais Vitteleschi, aujourd'hui Soderini , qui doit dater du 14^e ou 15^e siècle, et l'autre Santa-Maria Castello. La façade du palais est bizarre et pourtant grandiose ; par sa masse, par ses robustes assises, il a quelque chose de florentin ; sauf cependant que ses immenses fenêtres sont à peu près gothiques et ressemblent beaucoup à celles de nos cathédrales du nord , surtout les deux percées dans la grande tour carrée et dont le travail est remarquable. On doit aussi examiner la cour formée de trois portiques superposés. Les arcs du premier sont en ogives peu allongées et portés par des colonnes d'un corinthien incorrect et raccourci. Le second portique est presque semblable au premier, et le troisième , plus surbaissé , se compose de minces colonnettes. Le tout présente une composition à la fois noble et singulière ; on voit que son architecte vécut dans un temps de transition et que se ressouvenant des anciens types il cherchait pourtant du nouveau et prévoyait la renaissance.

Santa-Maria Castello doit être, si je ne me trompe, du 9^e siècle, et conserve tout le caractère bysantin ; elle possédait une coupole qu'un tremblement de terre fit écrouler et que les habitans prétendent avoir été la première édifiée en Italie ; j'ignore si leur assertion est fondée ; mais ce que je sais, c'est que dans ce pays il faut

toujours se défier des antiquaires de l'endroit et des vanités locales. La chaire mérite l'attention des archéologues et paraît aussi âgée que l'église ; ses ornemens consistaient principalement en petits cubes d'émaux ou de pierres dures incrustés dans les encadremens des panneaux ; mais le temps en a détruit la plus grande partie. Le pavé, presque tout brisé par la chute de la coupole, était une belle mosaïque en marbre de diverses couleurs , où dominaient le phorphyre rouge et l'ophiolite verte ; on ne peut bien distinguer ses fragmens que du côté de l'entrée. Les fonds baptismaux ont la forme d'une cuve octogone profonde de deux mètres, d'une largeur égale, et servaient au baptême par immersion. L'usage auquel ils étaient destinés indique leur antiquité, car depuis une longue série de siècles le premier sacrement que le chrétien reçoit s'administre par ondoisement ; mais peut-être le revêtement en marbre et en albâtre, quoique d'une époque assez reculée, est-il plus moderne que le corps de cette petite construction ; c'est ce qui semble résulter de l'inspection du placage. Importante sous tous les rapports de l'art, mais ébranlée par la chute de son dôme, Santa-Maria Castello se dégrade tous les jours, et l'on ose rarement y célébrer le service divin. D'une porte de la ville, qui lui est contiguë, on jouit d'une admirable vue ; devant

le spectateur un immense horizon se déroule , abaisse successivement ses pentes pour se relever en une belle chaîne de montagnes, et à droite, les murs et les tours de la ville couronnent de hautes roches aux formes variées ; panorama austère, agreste, et pourtant plein de charmes.

Mais il est temps de s'occuper des tombes étrusques, principal but de l'excursion et seul témoignage encore existant des antiques splendeurs de Tarquinii, jadis rivale de Rome et, vaincue par elle, devenue la simple résidence d'un prêtre. Les ravages continuels des Goths, des Vandales et même des soldats de Bélisaire et de Narsès, détruisirent la plupart des villes étrusques, et Tarquinii fut de ce nombre ; il n'en reste que quelques bases de temples et de fortifications situées sur un plateau élevé et séparées par un vallon du nécropole (1) occupant une partie de la colline où Corneto est bâti. Les tombeaux de ce nécropole étant souterrains et recouverts par le sol des champs, échappèrent heureusement à la rapacité des barbares, et furent si bien dérobés aux regards, que ce n'est qu'en 1780 que le cardinal Garampi en découvrit quelques-uns ; mais les fouilles les plus fructueuses ont été faites en 1831. Le plus grand nombre de ces sépulcres est

(1) Nécropole, ville des morts.

encore inconnu à cause de l'opposition des propriétaires, qui ne veulent pas laisser excaver et bouleverser leurs champs, et, en conscience, on ne peut pas trop les blâmer de cette résistance : l'amour de la famille, de son bien-être passent avant celui de l'archéologie. Ces tombes ne sont pas les seules et les premières trouvées dans la contrée. Des recherches, suivies du succès, en avaient déjà révélé plusieurs à Cère et à Vulci ; mais les plus importantes, les plus riches en produits de la civilisation étrusque sont celles de Tarquinii, tantôt isolées, tantôt communiquant entre elles par des corridors et quelquefois formant de grandes salles, soutenues par des piliers, et servant de sépulcretum commun. Toutes furent creusées dans un tuf compacte, et on y descend par des marches taillées à ciel ouvert, mais que les éboulemens des terres supérieures avaient ensevelies depuis une longue suite de siècles. Ces temples de la mort appartiennent à diverses époques, et plusieurs, moins anciens, ont des inscriptions du temps de la bonne latinité ; d'autres, plus jeunes encore, si l'on peut s'exprimer ainsi, et répandus çà et là sur les cantons du littoral, sont intérieurement chargés de sculptures monstrueuses à têtes gigantesques, à corps de nains, avec des bras et des jambes d'une petitesse extrême. De pareils défauts proviennent-ils de la

complète décadence de l'art ? ce qui semblerait le prouver, c'est que leurs inscriptions sont toutes en latin corrompu. Il n'en est pas de même des tombeaux ornés de peintures et de caractères étrusques ; ceux-ci portent évidemment le cachet d'un temps très reculé : les figures tracées sur leurs parois ont des proportions assez exactes, quoique un peu trop sveltes pour le sexe masculin, et conservent la marque de l'antique école étrurienne, savoir une certaine rudesse de style et la sécheresse d'exécution. Plusieurs personnages attirent l'attention par la grandeur de leurs nez et la même extension de cette partie préminente du visage est reproduite dans plusieurs statues étrusques. Était-ce une fidèle représentation des défauts ou un signe conventionnel de puissance ? On pourrait le croire, et d'autant plus qu'il se retrouve porté à un bien plus haut degré dans les anciennes peintures mexicaines. Une même observation ou tradition asiatique aura conduit au même résultat deux nations si éloignées l'une de l'autre. Le pinceau ne contribuait pas seul à décorer ces sépulcres ; ils contenaient encore des instrumens, des lits, des urnes en bronze, des armes, des boucliers, des bijoux, de la verrerie et des vases en terre cuite. Tous ces objets sont aujourd'hui au musée du Vatican et à celui de Paris qui a hérité d'une partie considérable de la

collection. Les vases en sont, sans nul doute, les plus précieux ornemens. On peut les diviser en quatre manières, répondant à quatre époques différentes : la première, et la plus antique, présente une pâte grossière et d'une cuisson incomplète, la forme est lourde, le vernis rude et plein d'aspérités : les ornemens ne sont que linéaires, les figures humaines et d'animaux raides, privées de mouvement, et tout annonce la naissance de l'art. La seconde est à fonds rouges, à personnages noirs avec quelques teintes blanches et pourprées dans l'ornementation ; le dessin a quelque chose encore de bizarre et de maniéré ; cependant le progrès s'y fait sentir, et peut-être les défauts proviennent-ils d'obligations traditionnelles imposées aux artistes ? Les Etrusques qui eurent tant de ressemblance avec les Egyptiens, par leur hiérarchie religieuse et civile, durent aussi, comme eux, se dégager lentement des types primitifs. La troisième est la grecque et la plus parfaite ; les champs sont noirs et les figures de couleur de minium. Les vases qu'elle a produits peuvent aller de pair avec ceux enlevés aux tombeaux de Nola, près de Naples ; leur coloris est même plus éclatant et le travail aussi pur et aussi élégant. Enfin, la quatrième manière, née sous la domination romaine, annonce la chute de l'art ; les lettres et les mots latins, les teintes pâles et

le dessin médiocre ne le prouvent que trop.

Les plus remarquables de ces poteries, celles d'élite et de la troisième manière, paraissent être arcaïques; elles représentent les dieux, les héros de la Grèce, tels que Jupiter, Neptune, Junon, Minerve, Hercule, Achille, Patrocle, Priam, Andromaque, et retracent fréquemment des luttes d'athlètes. Les inscriptions, auxquelles les artistes joignent leurs noms, sont également en lettres et en dialecte attiques. D'après l'opinion d'habiles antiquaires, le temps de leur production serait compris entre la 74^e et la 124^e olympiade; c'est-à-dire depuis le 3^e siècle jusqu'au 5^e de la fondation de Rome. Les arts grecs avaient-ils donc pénétré en Etrurie plus tôt que chez les Romains? Ce fait, s'il était authentique, confirmerait l'existence de peintres et de sculpteurs corinthiens et doriens, venus de Tarquinii à la suite de Démarate; car, pour des colonies helléniques, l'histoire ne nous apprend point qu'il y en eût d'établies dans cette partie de la péninsule italienne. De plus, excepté ces vases, tout ce que l'on a découvert dans les tombes de cette époque, ustensiles, armures, peintures, inscriptions, est dans le style et en langage étrusque. Une colonie n'eût-elle acquis de l'influence que sur un seul genre de manufacture et n'aurait-elle pas également modifié d'autres usages et d'autres fabrications? Il est, toutefois,

un moyen de résoudre cette question si controversée : c'est d'admettre que ces plastiques, portant l'empreinte grecque, étaient tirées, comme objets de luxe, de la grande Grèce, si voisine de l'Etrurie, et apportées par ces peuples de tous temps adonnés au commerce et habiles navigateurs. J'avoue que cette opinion me paraît la plus probable ; mais ce n'est point ici la place d'un traité archéologique auquel, du reste, mon insuffisance en pareille matière ne peut aspirer, et il faut passer à la description particulière d'un des plus remarquables tombeaux, creusé dans le territoire de Corneto, à 5 ou 600 mètres de la ville ; par celui-là, on aura une idée des autres, sauf le plus ou moins d'importance et de beauté de la décoration.

Ainsi que je l'ai déjà dit, son escalier est excavé dans le roc volcanique, et depuis sa base jusqu'en haut et en face de ses marches, le même tuf a été taillé perpendiculairement, jusqu'au terrain supérieur, sur une largeur d'un mètre et demi environ ; en sorte, que dans cette espèce de muraille on a pu ouvrir une porte étroite et surbaissée, par laquelle un peu de jour éclaire le sépulcre. Le monument est un équilateral de cinq mètres, et son élévation en a quatre à peu près. Si son plafond, ou plutôt sa voûte, n'était pas légèrement courbé en segment d'arc, la forme to-

tale représenterait un parallépipède. Cette voûte est peinte, des deux côtés, en damier à carreaux jaunes, rouges et bleus; les deux premières couleurs proviennent des ocres, la dernière m'a paru tirée du cuivre, comme celle si fréquemment employée à Pompéi. Sur une plate-bande en saillie, imitant une poutre transversale et divisant le damier en égales parties, serpentent des feuilles et des fruits de lierre assez grossièrement imités. Le vert de ces feuilles, moins solide que le bleu, s'est presque évanoui; mais la teinte noire violette des fruits n'a rien perdu de son intensité, et l'on pourrait croire qu'elle provient d'un oxide de manganèse. Des figures de 80 centimètres de hauteur, peintes à fresque, d'une carnation brune rougeâtre, d'un dessin maigre et sec, mais d'un mouvement assez vrai, ornent les parois de cette tombe; circulant autour de la muraille, groupées deux à deux et rangées sur une seule ligne, elles n'ont exigé aucune connaissance de perspective ou de composition. Les hommes ne portent qu'une simple draperie entourant le bas du torse, et laissant à découvert les jambes, les deux tiers des cuisses et les bras ainsi que la poitrine; les femmes, au contraire, sont enveloppées d'amples et longs vêtements en étoffes façonnées, dont la transparence laisse quelquefois deviner les formes de la matrone; ainsi l'on connaissait déjà les étoffes

brochées et les moyens mécaniques nécessaires pour les produire. A ces larges habits est ajouté un manteau, une espèce de pélerine à vaste collet; ouverte par devant et retombant jusque sur les hanches, elle ôte, par sa raideur, toute élégance à la taille, car son tissu est épais et ne permet aucun pli. Plusieurs de ces figures se livrent à la danse, agitent des castagnettes, et ont les pieds enfermés dans des brodequins paraissant composés d'un cuir ou d'une forte toile de teinte grise. Des hommes, entièrement nus, s'exercent à l'équitation; mais au lieu de se placer sur le coursier comme le faisaient les Romains, et comme nous le faisons encore, ils sont assis, les deux jambes pendantes, sur le flanc du montoir : c'est exactement la manière de se placer à cheval dont nos dames usent aujourd'hui. Les chevaux représentent une très petite race, ou bien l'artiste a rabaisé exprès leur taille pour faire valoir celle des cavaliers; artifice conventionnel que l'on retrouve souvent dans les peintures et les bas reliefs antiques. Un personnage qui paraît le plus important, et désignant peut-être le défunt, est à table et a devant lui un esclave prêt à le servir; sous cette table on voit un chat, un coq et une perdrix : des arbres fort mal faits et des oiseaux voltigeant sont jetés entre les figures. Tel est ce monument, plutôt semblable à un boudoir qu'à un lieu de sépul-

ture, et dont l'aspect choque tellement nos mœurs actuelles et nos croyances, qu'on y éprouve un sentiment pénible; dernière demeure où rien ne rappelle la mort, et n'indique même un souvenir de famille, un regret, une idée religieuse : on n'aperçoit, au contraire, au milieu des danses et des festins, que l'insouciant expression d'une joie toute terrestre. Cependant les Etrusques furent un peuple grave, attaché à une religion austère, ayant accordé un grand pouvoir à l'ordre sacerdotal, et l'on ne peut expliquer cette apparente indifférence pour des séparations éternelles, qu'en admettant qu'imbus des dogmes orientaux, répandus par les initiations en Europe, ils regardaient la mort comme un bien et l'heureux passage à une meilleure vie; dans cette hypothèse, pleurer le défunt eût été s'affliger de son bonheur.

Entre Corneto et la mer on voit des salines qui remplacent celles d'Ostia, devenues trop malsaines, et suffisent, en partie, à la consommation des états romains. Ce sont des forçats qu'on emploie à leur exploitation sous la surveillance de postes militaires. Le sel est embarqué au petit port Clémentino, et en remontant le Tibre se répand dans l'intérieur du pays.

En arrière de la route ramenant à Civita, et presque à égale distance de cette ville et de Cor-

neto, il existe un village, Monte-Romano, fondé depuis une vingtaine d'années, et qui mérite qu'on se détourne du plus court chemin pour le visiter; l'administration de l'hôpital du Saint-Esprit, à Rome, l'établit sur un plateau inculte jadis, et ses premiers babitans, dont le nombre a sans cesse augmenté, furent des enfans trouvés sortis de cet hospice; distingué par l'alignement de ses habitations, leur propreté et les belles cultures qui les entourent, il est un exemple de ce que peuvent accomplir une active charité, une habile et prudente persévérance. Mille colons, presque tous dans l'aisance, peuplent actuellement Monte-Romano.

En faisant une courte excursion à gauche de Civita, et en suivant la plage orientale, on pourra traverser, au-delà de Palo, un sol fertile, mais inculte et presque entièrement occupé par une forêt et le lac de Macarese. Le but de cette course est de visiter le port fondé par Trajan, à l'embouchure de la branche occidentale du Tibre; quoique entièrement déchu de son antique splendeur, *Portus Trajani* offre encore aux regards le mur pentagone qui l'entourait, des vestiges de magasins, de vastes bâtimens, et la preuve des immenses travaux exécutés par un des plus grands empereurs appelés à régir le monde romain; mais ce port, comblé par la vase et devenu inabordable maintenant, n'est plus qu'un ma-

rais bourbeux. Les alluvions formées par le fleuve sont si considérables, que ce bassin, établi jadis à l'entrée du Tibre dans la mer, en est éloigné aujourd'hui de 2,400 mètres, et que la tour construite, depuis deux siècles sur le bord du rivage, par Alexandre VII, a déjà vu les attérissemens la dépasser de plus de 600 mètres. Le port de Trajan était le lieu de débarquement pour tous les approvisionnemens de Rome, le principal marché où affluaient les précieuses marchandises d'Orient, les blés d'Afrique et de Sicile, et les métaux d'Espagne et d'Angleterre; il est actuellement remplacé par le hameau de Fiumicino, situé sur la branche navigable, et qui reçoit les barques destinées à remonter jusqu'à la capitale. Si le vieux port est silencieux et désert, Fiumicino, au contraire, composé de maisons bien bâties et même élégantes, est riche et animé.

Sur la rive gauche, et à l'embouchure également du Tibre, existait Ostia, que le quatrième roi de Rome, Ancus Martius, construisit pour s'assurer une libre communication avec la Méditerranée; mais le limon du fleuve, la comblant sans cesse, obligea enfin Trajan à donner aux navigateurs l'abri dont il vient d'être question. Ruinée entièrement par les Goths et les Sarrasins, cette ville ne se releva jamais de ses désastres. En 850, Nicolas I^{er} édifia une seconde Ostia, mais le mau-

vais air augmentant sans cesse d'intensité, les terribles fièvres intermittentes mirent les habitans en fuite ou les conduisirent au tombeau, et maintenant il y reste à peine une douzaine de familles en proie aux maladies. Les débris d'un temple et d'une porte sont tout ce qui reste des anciens monumens.

De retour à Civita-Vecchia, on suit, pour se rendre à Rome, un chemin parallèle, sur les deux tiers de sa longueur, aux rives de la mer; les vagues viennent, en mugissant et blanches d'écume, se briser au pied de la chaussée. La campagne a le même aspect que celui déjà retracé en allant à Corneto, il est donc inutile de s'en occuper de nouveau; c'est la même aridité, le même genre de culture, la même absence d'habitations isolées. Seulement le terrain est encore plus accidenté, et de hautes collines encaissent profondément les vallons. Aucun village, excepté dans le lointain et sur la croupe des montagnes, ne se présente à la vue sur une route de sept postes. Deux seules constructions, imposantes par leurs masses, arrêtent les regards, et s'élèvent avec majesté au milieu du désert. La première, dont la poste dépend, appartient à l'hospice du Saint-Esprit, et, avant d'être convertie en une vaste ferme remplie de grains et de fourrages, a dû être la propriété d'un grand seigneur, et lui servir quelquefois de domi-

cile pendant la saison de la *villegiatura*; on le voit à l'élégance de son architecture, à ses puissantes terrasses dominant l'horizon, le rivage et le flot qui les attaque incessamment. La seconde, Castello-Palo, propriété du prince Odescalchi, semble ressusciter toute la puissance, tout l'orgueil féodal. Une immense enceinte de murs crénelés et à machicoulis portés par des arcades, lui donne de loin l'apparence d'une ville; au milieu surgit le château plus robuste encore, et flanqué de tours colossales. Là, sans doute, au moyen-âge, des barons, feudataires indociles, auront bravé la colère des papes ou du peuple romain. C'est en face de ce château que vient se terminer la chaîne des monts, où l'on trouve les alunières; outre l'alun, elle contient aussi de l'albâtre, de l'argile propre à la fabrication plastique et des cristaux de roche, connus dans le commerce sous le nom de diamans de la Tolfa. De Palo on se rend à la capitale, et l'on y entre par la porte Cavallegieri, après avoir contourné le mont Vaticano et la partie des remparts entourant la cathédrale du monde chrétien, Saint-Pierre de Rome, œuvre immortelle du Bramante et de Michel Ange.

SURFACE DU PAYS ET POPULATION.

Les états pontificaux s'étendent du Pô à Terracina, en ligne diagonale, du 41^{me} au 45^{me} de latitude, et leur configuration longue, étroite, irrégulière, est bornée par l'Adriatique, la Méditerranée, la Toscane et le royaume de Naples. Le pays est traversé du nord-ouest au sud-est par l'Apennin, mais d'une manière inégale, et la principale chaîne, prolongation des montagnes toscanes, se rapprochant davantage de l'Adriatique que de la Méditerranée, va rejoindre celle des Abruzzes sur la frontière napolitaine. Plusieurs rameaux s'en détachent et pénètrent dans les contrées comprises entre l'Apennin et le littoral du midi; le sol y est donc fortement accidenté, et l'on estime que les plaines n'en occupent qu'un tiers et les montagnes les deux autres; il en résulte que plusieurs plateaux, situés sous la même latitude, mais non à la même hauteur, éprouvent des températures diverses et donnent des produits différens. La grande chaîne et ses principales branches sont calcaires; mais des groupes volcaniques surgissent irrégulièrement çà et là, surtout dans le Latium, aux

environs de Rome, sur l'emplacement même de la ville, et plusieurs lacs amassent leurs eaux dans de vieux cratères. Albano et ses entours sont un des points où l'action des feux souterrains eut le plus d'étendue et de violence. Au-delà du versant nord des Apennins, la constitution du pays change entièrement, les terres d'alluvion s'y étendent en vastes plaines, et Ferrara, Bologna, Ravena, s'élèvent au milieu de campagnes basses, éminemment fertiles et fières d'une luxuriante végétation. Plusieurs parties du Ferrarois et du Ravennois seraient même inondées si l'art ne s'opposait pas à l'invasion des rivières. Le manque d'espace entre la mer et les montagnes et leur direction transversale, ne permettent à aucun fleuve d'avoir un long cours, et bien peu sont navigables. Des pentes méridionales à la Méditerranée, le Tibre et le Teverone, qui s'y joint, servent seuls à la navigation intérieure, et encore les bateaux ne peuvent parcourir que peu d'espace au-dessus de Rome. Au nord, le Pô amène les marchandises de l'Italie supérieure; mais à peine touche-t-il le territoire romain, et sur quelques milles seulement, ses rives forment les limites des états de l'Eglise et du royaume Lombard-Vénitien. Voilà pourquoi les denrées, les matières premières propres à un des versans, sont souvent apportées dans l'autre par des navires étrangers,

et tirées de Trieste, de la Lombardie, de Livourne et même de la France, les transports par terre étant d'un prix trop élevé et les communications trop difficiles. C'est là un des plus grands obstacles au développement du commerce intérieur; mais pour y obvier, il faudrait établir une canalisation au-dessus des moyens financiers dont le gouvernement peut disposer. Le sol recèle plusieurs substances minérales utiles aux arts et aux manufactures, elles seront énumérées dans le chapitre du commerce, cependant on peut dire à l'avance que le pays est peu riche en métaux.

On a procédé plusieurs fois à sa mensuration, et en prenant la moyenne de ces opérations géodésiques, on trouve qu'il contient 12,120 milles italiens de 60 au degré, répondant à 40,955,138 tables (*tavole*), de mille mètres carrés chacune, soit 15 par tête ou 4 arpens 6 dixièmes de Paris. Il existe aussi une autre mesure plus considérable, dont les arpenteurs se servent pour les grandes propriétés; c'est le rubbio équivalent à 18,484 mètres carrés ou 184 ares 843. Ainsi 100 rubbi égalent 184 hectares 84 ares, et 122 rubbi 16/22 forment la contenance d'un mille.

Voici la surface de chaque province exprimée en tavole, et sa fortune territoriale évaluée en

écus romains (1) et en bajoqui. Mais pour connaître la richesse entière de l'état, il faudrait pouvoir présenter l'estimation du mobilier, et malheureusement aucun document n'en peut donner un aperçu.

VERSANT NORD DE L'APENNIN.	TAVOLE.	ESTIMATION EN ÉCUS.
		bajoqui.
Bologna.	3,358,305	19,046,841 03
Ferrara.	2,736,093	14,293,825 59
Forli.	1,774,163	12,489,821 66
Ravenna.	1,751,908	10,270,541 91
Urbino.	5,559,086	10,060,274 50
Ancona.	1,155,738	7,251,281 25
Macerata.	2,135,278	9,869,941 98
Fermo.	890,294	3,606,128 89
Total.	17,360,865	86,868,627 81
VERSANT SUD DE L'APENNIN.	TAVOLE.	ESTIMATION EN ÉCUS.
		bajoqui.
Rome, son gouvernement et la Campagne romaine.	4,197,189	25,166,616 74
Velletri.	1,593,420	4,589,789 56
Ascoli.	1,145,084	2,426,337 87
Perugia.	3,973,370	13,383,842 71
Spoletto.	2,820,685	6,920,604 81
Rieti.	1,438,655	4,492,890 31
Viterbo.	2,900,985	9,243,772 59
Orvieto.	762,159	1,717,985 49
Civita-Vecchia.	968,509	3,553,944 87
Frosinone et Ponte-Corvo.	1,873,281	5,052,802 95
Benevento.	139,191	1,546,535 »
Camerino.	811,847	1,187,047 89
Total.	23,594,373	74,282,290 52

(1) L'écu se divise en 10 paoli, et chaque paolo en un nombre égal de bajoqui ; 3 écus 71 bajoqui équivalent à 20 francs.

D'après ce tableau, il apparaît que la richesse territoriale est beaucoup plus grande au versant du nord, puisque 17,360,865 tavole sont estimées 86,868,627 écus, ce qui donne à chaque tavola une valeur de 5, tandis qu'au versant méridional 23,594,373 mesures pareilles, ne représentent que 74,282,290 écus et 3 et une fraction par contenance; cependant la capitale est située dans cette partie des états pontificaux, mais elle contient aussi les marais Pontins, la Campagne de Rome et les Maremmes, entre Civita-Vecchia et la Toscane.

En général, la population habitant ces diverses contrées, belle de formes, vigoureuse et propre au travail quand elle y trouve un bénéfice, n'est pas d'une stature élevée, et déjà du temps de la république romaine les soldats des légions n'atteignaient qu'à la taille moyenne. Cependant plusieurs races se sont répandues et cantonnées sur la terre pontificale, et il en est résulté des organisations et des caractères différens; celle occupant l'ancien Latium, la Sabine, Spoleto, est peu portée aux nouveautés et contenue par les idées religieuses. Les habitans de Ferrara, de Bologna, de la Marche d'Ancona, conservant encore dans leurs veines du sang ostrogoth et lombard, ont un peu hérité de leurs ancêtres pour le mouvement, et c'est de leur pays que sont parties, dans ces

derniers temps, plusieurs tentatives d'indépendance; néanmoins elles n'eurent pas la gravité qu'on a voulu leur attribuer en France, et surtout elles furent privées de l'assentiment des hommes sensés, qui comprenaient fort bien qu'on ne pouvait répudier les lois papales que pour passer sous les autrichiennes; car dans la constitution actuelle de l'Europe, quelle force inhérente à elles-mêmes, quel appui auraient eu de petites républiques ferraraise ou bolonaise? Toutefois ce caractère entreprenant des peuples transapennins leur a procuré un réel avantage; ils sont devenus meilleurs agriculteurs, plus industriels et plus commerçans. La population des champs, et surtout des montagnes, diffère essentiellement de celle des villes, devenue casanière et bourgeoise dans toute la force du terme. Au contraire, l'habitant des lieux élevés, actif, nerveux, intelligent, a gardé son caractère primitif. On retrouve encore en lui le descendant des Sabins, des Volsques, des Samnites; son front est large, ses sourcils sont arqués, ses yeux grands et bien fendus, et son nez droit ou aquilin donne une mâle expression à sa physiologie. C'est parmi ces paysans que les peintres choisissent ordinairement leurs modèles. Les femmes, au teint brun et sanguin, aux regards brillans et veloutés, se distinguent aussi par la noble régularité de leurs traits et l'élégante attache du cou

aux clavicules et à de belles épaules. C'est un signe distinctif de la race purement indigène, et qu'à Rome on retrouve aussi chez les Transtévérines. Les connaissances pratiques de ces montagnards sont plus développées que celles des colons de la plaine; il y a du positif, du clairvoyant dans leur esprit, et l'on est souvent étonné de la justesse de leurs réflexions nettement et laconiquement exprimées; courageux comme leurs ancêtres, sobres, patients, infatigables, ils seraient encore d'excellens soldats sous des chefs capables de les discipliner, de les conduire et d'exciter en eux le sentiment de l'honneur national. Je dis exciter, car il ne fait que sommeiller au fond de leur âme, et par instans on le voit se réveiller : alors fiers de sortir des vainqueurs du monde, leur tête se redresse et l'œil étincelle. Malheureusement à ces qualités, plusieurs d'entre eux unissent l'amour du brigandage, amour paraissant surtout endémique en certaines localités, que le gouvernement réprime autant que possible, mais qui subsiste toujours; et d'autant plus que le vol à force ouverte et même le meurtre, ne sont point regardés, par leurs compatriotes, comme des crimes honteux : dans l'opinion de ceux-ci, le métier de bandit est empreint de quelque grandeur, et dénote du courage. Ainsi qu'à Naples, souvent la jeune fille préfère unir son sort

au brigand heureux, plutôt qu'au paisible cultivateur, et avoue avec orgueil sa préférence. *E bravo*, dit-elle, *con questo avrò danaro è ricca acconciatura* : C'est un brave, avec lui j'aurai de l'argent et de riches atours; mais elle méprise souverainement le filou ou le voleur par adresse; il faut que le profit lui paraisse obtenu au prix du danger. Soit par crainte, soit par sympathie, le brigand est protégé contre le gendarme; s'il est arrêté, on entend s'écrier *ohimè ! che poverello !* En France, en Angleterre, en Allemagne, il est traité en ennemi public, et la justice trouve partout aide et approbation; ici on cherche à le sauver : c'est ce qui rend la police romaine si difficile à faire, et si peu sûre de ses opérations. Elle est quelquefois obligée de négocier avec les chefs de bandes pour mettre un terme à leurs déprédations, et le fameux Gasparoni, coupable de cinquante assassinats, en est un exemple; cependant depuis quelque temps, cette police est parvenue à rendre les attaques sur les routes et la campagne moins fréquentes.

A Rome, l'observateur distingue aisément trois races différentes; la plus nombreuse, mêlée de sang étranger, n'offre aucun caractère particulier et occupe presque toute la rive gauche du Tibre. La transtévérine, élevant la prétention de descendre des anciens Romains, ordinairement ne

s'alliant qu'entre elle, et demeurant sur la rive droite, est remarquable par des traits prononcés, sa force, des mœurs plus dures et quelque tendance à l'émeute; c'est de Transteverino que sortent, en grande partie, les bouchers, les portefaix et les bateliers. Près de ces deux races dominatrices, végète la juive, que le gouvernement resserre dans un hideux quartier appelé Gheto, où elle doit prendre ses logemens : ce sont principalement les femmes qui la font reconnaître, elles ont mieux que les hommes conservé le type oriental.

On ne connaît, d'une manière authentique, la population des états romains que par les publications officielles de 1829 et 1835. Plusieurs auteurs en avaient précédemment donné des aperçus pour les années 1800, 1816, 1823 et 1826; mais comme ils n'ont pas dit à quelles sources ils puisèrent leurs documens, c'est avec une certaine défiance que j'adopte leurs chiffres.

1800.	. . .	2,400,000	âmes.	
1816.	. . .	2,445,000		
1825.	. . .	2,351,000		
1826.	. . .	2,590,000		
1829.	. . .	2,679,000	} avoué par le gouver- nement.	
1835.	. . .	2,752,000		

Un tableau plus détaillé va maintenant produire, aux yeux du lecteur, le nombre des habitans de

chaque province, tel qu'il fut établi par les recensemens de 1829 et de 1835.

PROVINCES.	1829.	1835.
	Individus.	Individus.
Rome et son gouvernement. .	305,265	283,456
Bologna.	318,991	322,228
Ferrara.	212,039	210,883
Forli.	189,692	194,399
Ravenna.	152,426	156,552
Urbino et Pesaro.	220,697	225,806
Velletri (inconnu pour 1829). .		56,530
Ancona.	157,369	158,159
Macerata.	264,535	256,722
Camerino.		
Fermo.	167,256	168,350
Ascoli.		
Perugia.	194,513	202,660
Spoletto.	151,783	176,153
Rieti.		
Viterbo.	150,410	157,519
Orvieto.		
Civita-Vecchia.	171,760	139,979
Frosino et Ponte-Corvo. . . .		
Benevento.	22,808	23,040
Total.	2,679,524	2,732,436

On voit par ce tableau, que de 1829 à 1835, la population n'a augmenté que de 7,500 âmes par année, tandis qu'en Toscane sur 1,400,000 seulement, l'accroissement, dans la même période, a été de 16,000; en proportion celui des états romains aurait dû être de 28 à 30,000. Il existe donc une cause qui empêche l'entière action des forces

productives : probablement c'est la viciieuse répartition des terres, laissant, dans plusieurs provinces, beaucoup d'habitans sans propriétés; et en d'autres, surtout aux bords de l'Adriatique, divisant les biens-fonds en trop petits fermages, en sorte, qu'il y a excès des deux côtés; il en résulte un défaut de travail pour les prolétaires qui les excite à l'émigration. Si en masse la population a augmenté de 52,912 individus, elle a cependant diminué dans les provinces de Macerata, de Camerino, de Frosino et de Ponte-Corvo; ces deux dernières contrées l'ont vue descendre de 171,760 à 139,979 : énorme diminution de 31,781. Les Israélites ne sont pas compris dans les chiffres qui viennent de passer sous les yeux du lecteur; on peut estimer leur nombre à 10,000 ainsi réparti :

Rome.	4,500
Ancona.	1,800
Sinigaglia.	500
Pesaro.	400
Urbino.	150
Ferrara.	1,800
Lugo.	300
Cento.	150
Perugia, Bologna, Spoleto, Forni, Gubbio.	400
Total.	10,000

Depuis long-temps les habitans de la capitale sont annuellement recensés, non point au com-

mencement ou à la fin de l'an, mais à Pâques. Ce recensement, inséré dans le *Diario*, est donc une pièce officielle. Je me borne à le donner succinctement par séries de cinq années, depuis 1800 à 1825, et réserve les détails pour le temps écoulé de 1830 à 1841.

1800.	. . .	153,000
1805.	. . .	134,000
1810.	. . .	123,000
1815.	. . .	128,000
1820.	. . .	135,000
1825.	. . .	138,000

La grande diminution du chiffre pour les années 1805 et 1810, provient de l'occupation française; il remonta aussitôt le retour de la papauté à Rome.

Années.	Naissances.	Morts.	Mariages.	Hommes.	Femmes.	Total.
1850.	4,690	4,995	1,088	77,475	69,810	147,285
1831.	4,725	5,102	1,291	79,170	71,496	150,666
1832.	5,045	4,649	1,165	78,869	69,589	148,458
1833.	4,465	3,629	1,156	79,702	70,218	149,920
1834.	4,454	3,480	1,379	78,456	71,560	150,016
1835.	5,142	3,977	1,272	80,828	71,629	152,457
1836.	4,273	3,275	1,119	81,488	72,190	153,678
1837.	4,718	3,404	1,069	83,034	73,618	156,552
1838.	4,665	12,563	1,233	78,686	70,217	148,900
1839.	4,333	3,663	1,596	81,161	72,558	153,720
1840.	4,920	4,140	1,440	81,799	72,833	154,632
1841.	4,152	5,583	1,305	84,538	74,538	158,868

Il y a plusieurs observations à faire sur ce ta-

bleau. D'abord la diminution de 1837 à 1838 de 8,000 âmes; elle est due au choléra; secondement le rapide remplacement des morts par de nouveaux habitans accourus à Rome des provinces voisines, puisque de 1838 à 1841, le déficit a été plus que comblé; troisièmement, l'extraordinaire quantité de mariages accomplis immédiatement après ce cholera et l'année suivante : il faut l'attribuer au nombre considérable de successions ouvertes à la fois, et qui ont aussi permis aux héritiers de multiplier en même temps les établissemens de famille; quatrièmement, la différence des décès d'une année à l'autre, et qui est quelquefois de plus de 1,000, provient du plus ou moins de malignité des fièvres intermittentes engendrées en été par le mauvais air.

On a vu qu'en 1841 la population a augmenté de 4,236 âmes. Pendant cette courte période, les naissances ont été dans la proportion de 1 à 38 habitans environ, les morts de 1 à 28, et les mariages comme 1 à 3 naissances. Sur le chiffre de 158,868 accusé pour cette année, Rome contenait 1,478 ecclésiastiques séculiers, 2,208 religieux, 1,581 religieuses et 672 séminaristes, soit 5,869, et le vingt-septième du total. Il ne faut pas cependant attribuer à ces recensemens une exactitude rigoureuse. Ils sont faits tous les ans un mois avant Pâques par les curés, qui vont de maison en maison

compter les propriétaires, locataires et domestiques, et souvent ils portent des étrangers sur le rôle comme domiciliés; mais ce qui peut néanmoins contrebalancer cet excédent, c'est que les Juifs et les enfans trouvés ne sont jamais compris dans les états de population.

Entre le nombre des habitans d'une ville et la consommation des principales substances alimentaires, il existe un rapport immédiat. Cette consommation est le thermomètre de l'aisance dont jouit la cité. Je crois donc pouvoir la produire ici, et d'autant plus qu'ailleurs elle trouverait difficilement sa place sans intervertir l'ordre des matières.

CONSOMMATION DE ROME EN 1836.

Vins.	831,500 barils (1).
Blé.	165,620 rubbi.
Riz.	1,573,910 livres.
Bœufs.	19,240 nombre.
Veaux.	6,370
Moutons.	76,310
Agneaux.	170,612
Chevreaux.	27,482
Porcs.	21,320
Viande salée.	310,920 livres.
Poissons frais.	3,900,000

(1) Le rapport du poids et des mesures de capacité avec notre poids et nos mesures françaises va être expliqué à la page suivante.

Poissons salés. . . .	790,400 livres.
Fromages.	213,135
Huile d'olive. . . .	5,129,660

Paris ayant à-peu-près un million d'habitans et Rome seulement 158,000, on voit que sa consommation est proportionnellement plus considérable que celle de la capitale française. Ainsi, en prenant les bœufs pour terme de comparaison, Paris devrait en consommer 115,440, et ce n'est point le bas prix de la viande qui est cause de cette différence, car elle est à-peu-près aussi chère à Rome qu'à Paris; la livre de bœuf, équivalant aux deux tiers du demi-kilogramme, s'y vend, la bonne qualité, 45 centimes.

POIDS ET MESURES.

Avant de s'occuper de l'agriculture, il faut faire connaître au lecteur le poids et les mesures de surface et de capacité, dont les noms reparaitront fréquemment dans les chapitres suivans.

La livre romaine est égale à 339 grammes, en sorte que 100 livres représentent 33 kilogrammes 907 grammes; 100 kilogrammes répondent

à 294 livres, 11 onces, 1 denier, 18 grains. La livre se subdivise en 12 onces, 12 deniers et 24 grains.

Les mesures de surface et d'arpentage sont la tavola et le rubbio, dont les contenances ont déjà été données.

Celle de capacité, pour le froment, porte aussi le nom de rubbio, et pèse 640 livres romaines ou 217 kilogrammes 29; soit 2 hectolitres 944. Pour éviter la confusion, il est important de ne pas oublier que les deux grandes mesures de surface et de capacité sont homonymes. Un autre rubbio sert pour les autres grains, et son poids est de 720 livres.

Pour les liquides on emploie le baril, se divisant en 32 bocali, et contenant 56 litres. Le bocale équivaut à 1 litre 8 décilitres; mais pour l'huile le baril a une capacité différente. Celui-ci contient 5 décalitres, 3 litres, 3 décilitres, et se subdivise en 28 bocali de deux litres chacun.

AGRICULTURE.

Déjà un aperçu de l'agriculture romaine a été donné dans le premier volume, pour les lieux

envahis par le mauvais air, et où il faut se borner à venir, deux fois par an, semer et recueillir. La culture des autres contrées varie et ressemble, selon la nature du terrain, à celle de la Toscane ou du royaume de Naples. En général, les méthodes napolitaines, appliquées à des produits analogues, sont en usage dans la partie enfermée entre l'Apennin et la Méditerranée. Les habitudes morales et agricoles du montagnard romain ressemblent à celles du paysan des agrestes Abruzzes. Du versant nord à l'Adriatique, les usages toscans ou lombards prévalent sur un sol profond et souvent humide. Cette portion du pays est la mieux cultivée, la plus productive, et par conséquent la plus riche, comme l'a prouvé le tableau comparatif de la valeur en numéraire de chaque province. Dans les légations de Bologna, de Ferrara, comme dans toute la Romagna, les terres sont de la plus grande fertilité, et l'on pourrait les appeler la Belgique de l'état pontifical. Les Maremmes (1), qui s'étendent sur les bords de la mer jusqu'à la Toscane, reçoivent le même genre de culture que la Campagne de Rome, et par la même cause, ils sont donc divisés en propriétés de 500 à 1,000 hectares, plusieurs même dépassent de beaucoup

(1) Maremma ne signifie pas, comme on pourrait le croire, marécage, mais pays situé sur le littoral, pays maritime.

cette contenance, et la plus étendue est l'immense ferme de Campo-Morto de 8,600. Sous la dénomination de Maremmes, et à cause de leur situation littorale, on comprend également les marais Pontins, et ces deux longues zones, placées à droite et à gauche de Civita-Vecchia, ne contiennent que 18,000 habitans, presque toujours en proie à des fièvres endémiques; c'est-à-dire, qu'il n'y demeure que le nombre d'hommes nécessaires à la garde des bâtimens renfermant les récoltes et aux soins des troupeaux. Tous les ans les montagnards de la Sabine et des Abruzzes, au nombre de 25 à 30,000, descendent au mois de juillet dans ces plaines pestilentielles, et viennent y scier les blés. En quelques jours beaucoup de ces malheureux sont frappés de mort. Une telle constitution du sol ne permet donc pas de varier la production, et dans beaucoup d'autres localités la routine s'y oppose; on y laisse encore des terres en jachère; les engrais sont rares, les assolemens intelligens ignorés, les prairies artificielles peu répandues, et aux environs de Rome la charrue, mauvaise et construite peut-être comme elle l'était du temps de Numa, opère un labour incomplet et seulement de 12 à 15 centimètres de profondeur. Si dans le Latium, aux environs de la capitale, les propriétés sont trop vastes, et semblent par leur grandeur s'opposer à une bonne culture, ce qui

pourtant est encore un problème, puisque le climat ne permet guère que de semer des céréales, et de laisser croître des prairies naturelles sur les sillons se reposant trois années, d'une autre part, l'extrême division des terres ou des fermages dans la Marche d'Ancona, le Bolonais et quelques autres provinces, est un mal réel qu'on ne saurait se dissimuler : mal, toutefois, peut-être nécessaire, vu la surabondance de la population, et qui continuera jusqu'au moment où les manufactures et une industrie plus développée permettront aux prolétaires de chercher des moyens d'existence ailleurs que sur des parcelles d'hectares. A côté des immenses terres appartenant à Notre-Dame de Lorette, s'en trouve une foule d'autres d'une très médiocre étendue, et seule fortune de la moyenne bourgeoisie ; celle-ci les subdivise à l'infini à des paysans hors d'état d'en payer le loyer en argent, cultivant à moitié fruits, et chargés encore de redevances en nature par l'avidie propriétaire ; le métayer est donc dans une continuelle misère, et souvent obligé d'emprunter à 8 et 9 p. 0/0 d'intérêt, taux exorbitant, si l'on considère que les exportations de ces provinces, en riz, vins, chanvre, soie, et même en quelques objets manufacturés y font, chaque année, affluer le numéraire. Les biens de Lorette auraient pu s'affermir en plus grandes contenances ; mais,

soit pour se conformer à l'usage, soit pour donner à vivre, tant bien que mal, à une foule de malheureux, cette église a aussi adopté le système de la trop grande division. On peut dire que, sous ce rapport, plusieurs cantons de ces provinces en sont presque arrivés à l'état de l'Irlande. Cependant cette multitude de minimas exploitations ne suffit pas au nombre des habitants, et beaucoup d'entre eux sont forcés d'aller chercher du travail agricole dans les autres contrées voisines de Rome; là leurs peines sont mieux payées. Chez eux, la concurrence que se font ces journaliers est telle, que leur salaire ne monte qu'à 60 centimes pour les hommes et à 40 pour les femmes. Le matin on y ajoute un potage à la farine de maïs appelé *polenta*; mais la nourriture du reste de la journée est à la charge du travailleur.

Après ces brèves considérations sur la culture des états romains, passons à ses divers produits, et commençons par celui que la nature donne d'elle-même, et que l'homme entretient et perfectionne avec peu de labeur, les forêts.

Le cadastre les a réparties en quatre classes; premièrement, bois donnant de la glandée et des châtaignes sauvages; deuxièmement, des châtaignes greffées et des marrons; troisièmement, du bois à brûler et du charbon; quatrièmement, des pièces propres à la construction. La première cou-

vre 194,349 rubbi, la seconde 15,728, la troisième 358,778, et la quatrième 12,437, à laquelle cependant il faut ajouter ce que les forêts à glands et à châtaignes sauvages peuvent fournir pour la même destination. Quant aux bois à brûler et à charbon, ordinairement aménagés à douze ans, leurs coupes réglées sont, en moyenne, de 29,898 rubbi; ceux de construction, propres à la marine, à la confection des tonneaux, à la menuiserie, sont encore abondans au midi des Apennins, et même suffisent à de nombreuses exportations. Par contre, la matière ligneuse manque sur les pentes nord et les plaines s'étendant jusqu'à l'Adriatique. Il n'y a d'exception, dans ces provinces, que pour la célèbre forêt de pins située près de Ravenne, nommée la *Pineta*, et les bouquets de châtaigniers du Bolonais. La *Pineta*, fournissant des mâtures et des charpentes à la marine, est aménagée par le gouvernement. En général, c'est la France qui achète les tiges et les merrains. Les douves, les cercles de tonneaux sont transportés en Espagne et en Languedoc, et les bois de chauffage, ainsi que le charbon, à Naples. Quant aux pays Transapennins, ils doivent tirer leur combustible de l'Istrie, de la Dalmatie, et de Venise ce qui est nécessaire à la charpente des habitations et des vaisseaux. Le bois, qui, d'un côté, couvre une notable partie du sol, est

donc rare de l'autre, et le défaut de communications empêche l'équation de s'établir. Par terre les transports sont impossibles, et par mer, l'obligation de contourner toute l'Italie méridionale les rendrait lents et coûteux.

Les principales essences des forêts sont les chênes blancs et rouges, l'yeuse et le chêne liège augmentant en grandeur et en produit à mesure que l'on approche du royaume de Naples. L'orme, l'érable, le frêne s'entremêlent aussi à ces végétaux, et parviennent souvent à de colossales dimensions. Trois espèces de pins sont indigènes, le maritime, le sauvage, *pinus silvestris*, qui se plaît sur les hauteurs calcaires, et celui à pignon, arbre magnifique, roi de la végétation européenne, que les jardins de plaisance des environs de Rome ont adopté comme leur plus bel ornement. Sa tige, élancée en svelte colonne, s'épanouit à son sommet en admirable parasol, et rien ne peut rendre l'effet que ce majestueux végétal produit dans la Villa Pamphile. Après ces arbres forestiers, on doit faire mention du cyprès, dont la pyramide contraste si bien avec les têtes élargies des pins; du laurier, arrivant à la taille de 12 à 15 mètres, et même du thym, *viburnum thymus*, grand et robuste arbrisseau, qui ne ressemble point à celui que la gelée mutile en France. En général, ces forêts sont mal entrete-

nues, et la dent des bestiaux attaque sans cesse les taillis. En vain des ordonnances du gouvernement ont voulu remédier à cet abus, les propriétaires, en le tolérant par ignorance ou incurie, laissent diminuer l'utile récolte du gland et la valeur de leurs coupes annuelles.

Le châtaignier aime les terrains volcaniques; lorsque le sol lui convient, il étend au loin son branchage, et acquiert des formes admirables que les peintres de paysage s'empressent d'étudier. Son fruit est un objet important d'alimentation pour les pays montagneux. Les arbres fruitiers ne sont pas assez répandus, et, chose étonnante, on en trouve peu autour de Rome, de ce grand centre de population où le débit semblerait assuré. La figue et la pêche à chair jaune, dure et indigeste, ont presque seules le privilège d'être cultivées dans les vignobles, où quelquefois la grenade se colore et mûrit près d'elles. Cependant les poiriers, les pruniers, les cerisiers, plantés en petit nombre sur les champs, y réussissent fort bien, et leur belle végétation le prouve. L'oranger peut vivre en pleine terre dans le Latium, ainsi que le citronnier exigeant une température plus élevée; mais ce n'est qu'à l'extrémité des Marais Pontins, à Terracina, que leurs productions sont assurées et viennent à parfaite maturité. Il est étonnant que près de cette ville on ne les cul-

tive pas en grand comme à Gènes et à Hyères, placées plus au nord, car à Rome on fait une immense consommation d'oranges et de citrons, que l'on désigne sous le nom collectif d'*agrumi*, et qui sont tirés du royaume de Naples. Le palmier prospère aussi sous ce climat, mais il ne donne point de fruit. Je n'en fais mention que pour indiquer la température moyenne du pays, qui doit être par conséquent de 13 à 14 degrés.

La culture des grains, surtout celle du froment, étant la plus importante, sinon comme profit pour le propriétaire, du moins comme nécessité d'alimentation, exige quelques détails que l'auteur va tâcher de restreindre le plus possible.

D'après les nouveaux recensemens des terrains propres à recevoir les céréales, il paraît que leur surface contient 1,000,000 de rubbi sur la totalité des états pontificaux; mais il faut faire observer que tous ne sont pas soumis au même assolement. Les uns ne reçoivent de nouveaux grains qu'après être restés long-temps incultes, d'autres au bout de trois ou quatre ans; quelques-uns sont tous les deux ans alternativement semencés en blé ou maïs; on va même jusqu'à exiger, des terres privilégiées, trois récoltes en quatre années : ainsi, il n'existe aucun système réfléchi de rotation. Chaque cultivateur obéit à l'usage ou écoute son intérêt souvent mal en-

tendu. Cependant on peut estimer les parties annuellement productives aux deux cinquièmes du total, soit 400,000 rubbi, mesure de contenance, rendant en poids 1,744,792 rubbi, mesure de capacité (378,519,144 kilogrammes), ce qui ne donne, en moyenne, qu'environ quatre et demi pour un de la semence. A cette quantité de froment, il faut ajouter 839,580 rubbi de maïs (181,189,560 kilogrammes) et 273,567 rubbi (59,364,039 kilogrammes) de grains divers. On doit aussi compter 33,000 rubbi (7,151,000 kilogrammes) de riz cultivé sur les bords de l'Adriatique, mais dont une partie est exportée. Le total des rubbi s'élève à 2,890,939; c'est l'estimation faite par l'annone frumentaire pour la Campagne de Rome et les autres provinces, elle est donc officielle. Il en résulte que la consommation en blé étant évaluée à trois quarts de rubbio par tête, soit 444,316,000 kilogrammes, la récolte de cette céréale serait insuffisante pour 2,732,000 habitants, si dans plusieurs contrées le maïs ne la remplaçait pas, ainsi que les pois, les fèves, les lentilles et le riz. Les pommes de terre, nouvellement cultivées, et les châtaignes, sont encore une précieuse ressource et peuvent fournir 7 à 8,000,000 de kilogrammes; telle est la masse de substances farineuses qui doit se répartir entre l'homme et les animaux domestiques. C'est assez pour les an-

nées ordinaires, mais souvent l'apport des blés étrangers, soumis à peu près aujourd'hui à la même législation que celle régissant en France leur introduction, devient une nécessité; alors il faut avoir recours à Naples, à la Sicile, à Odessa, quelquefois même lorsqu'un des côtés de l'Apenin se trouve avoir du superflu qu'il ne peut verser de l'autre, et toujours à cause de la difficulté des communications. Il semblerait donc que la culture des céréales devrait être avantageuse, puisqu'un trop plein, une abondance continue ne sont jamais à craindre. Pourtant, il n'en est rien, la main d'œuvre la rend onéreuse principalement aux environs de Rome, et jamais les édits des papes pour encourager l'ensemencement des terres et même y contraindre les propriétaires, n'ont eu de succès; sans cesse ils échouèrent devant la force des choses : la perte était trop grande pour le cultivateur. Ainsi pour l'année 1841 et les précédentes, je me sers des calculs de M. Coppi, membre de la Société d'agriculture ; calculs imprimés avec autorisation du gouvernement, et que, d'après les informations que j'ai prises, on doit regarder comme exacts.

Le prix du froment qui, de 1805 à 1821, se maintint à 12 écus le rubbio (64 fr. 20 cent. les 217 kilogrammes), tomba en 1822 à 10. Depuis cette époque, les arrivages d'Odessa, ou simple-

ment la crainte qu'ils inspirent, l'ont fait successivement diminuer encore; de 1827 à 1836, il a été à 8 écus 80 bajoqui, et même en 1825, on l'a vu descendre un moment à 5 écus 83 bajoqui (27 fr. 65 cent.) Une fois les prix de vente posés, voyons celui de culture, et s'il laisse quelques chances de succès aux propriétaires. Dans les trois dernières années qui viennent de s'écouler, de 1838 à 1841, on a répandu sur les champs du Latium, en moyenne annuelle, 8,150 rubbi de froment, 146 de maïs, 821 de fèves et 803 d'autres grains. Pour ne pas multiplier les chiffres, bornons-nous à présenter le prix de revient du blé, céréale dont la valeur est la plus grande et qui devrait offrir le plus de bénéfice. En calculant, selon l'usage, à 80 écus la dépense partielle qu'exige chaque rubbio semé en froment, la totale, pour les 8,150, s'est élevée à 652,000. Le rendement, après un long repos de la terre, peut être, autour de Rome, estimé à 8 pour 1. Ainsi, on a dû récolter 65,240 rubbi (mesure de capacité), qui à 8 écus 80 bajoqui chacun, n'ont représenté ensemble qu'une somme de 527,141 écus; la perte a donc été de 125,141, et ce qui le prouve c'est la faillite de presque tous les fermiers des grandes propriétés. A cette perte des agriculteurs, il faut joindre l'écoulement du numéraire payé aux journaliers étrangers et montant à 217,000

écus. Cette exportation contribue à maintenir le haut intérêt de l'argent dans les provinces Cis-apennines. La nécessité de vivre et de ne pas se fier entièrement à l'arrivage des blés exotiques, peut donc seule engager à cultiver encore le froment, lorsque, sans peine et sans frais, les prairies naturelles et le pâturage donnent un produit bien supérieur; mais il faut avouer qu'une pente invincible ramène sans cesse à ce genre de culture au détriment des céréales; aussi, les papes ont-ils long-temps combattu pour empêcher de lui donner la préférence, et la multitude de leurs édits l'atteste. Aucune législation n'a éprouvé plus de changemens, aucune branche de l'administration n'a plus occupé le gouvernement que celle des subsistances, surtout en ce qui concernait l'approvisionnement de la capitale; mais presque toutes ses mesures coercitives produisirent un effet contraire à celui qu'il se proposait, et en attaquant la liberté des propriétaires, amoindrirent la production au lieu de l'augmenter. Des lois furent promulguées pour obliger à semer du blé dans les pays malsains et restreindre l'étendue des prairies. On imposa des amendes aux contrevenans; Sixte IV alla jusqu'à autoriser le premier venu à ensemercer pour son propre compte le tiers des terrains restés incultes; Pie V, par un sauf-conduit, garantit les cultivateurs contre les

poursuites de la justice et des créanciers, pendant les semailles et la moisson; Paul V prohiba la vente des bœufs de labour. Tout en accordant la libre exportation des grains, Pie VI usa cependant de contrainte, et après avoir cadastralement classé les terres du Latium, leur imposa un assolement régulier : 23,140 rubbi durent, par le décret de 1783, se couvrir d'épis chaque année; les baux et contrats qui s'opposaient à son exécution furent cassés et le droit de parcours aboli; mais le profit plus grand et plus assuré que donne la dépaissance des troupeaux, fit toujours éluder ces injonctions, et, pour en présenter un exemple, dans les quinze ans qui suivirent l'ordonnance de Pie VI, les 23,140 rubbi astreints à porter annuellement des céréales, se réduisirent à une commune de 13,726, et ne livrèrent à Rome que 16,482,000 kilogrammes, quoique sa consommation en exigeât 26,152,000. Les mêmes ordonnances s'appliquaient également à tous les produits agricoles; elles s'occupaient de l'accroissement du nombre des bestiaux et déterminaient l'âge auquel on pouvait livrer au boucher les jeunes animaux; d'autres encore fixaient le prix des grains et de plusieurs denrées, en sorte qu'au même instant où l'on voulait étendre la culture, on la rendait onéreuse.

Placées sous la direction d'un cardinal et veil-

lant au maintien de lois toujours variables, tantôt permettant, tantôt prohibant l'exportation, trois magistratures étaient investies de la juridiction civile et criminelle, faisaient des réglemens, possédaient le droit d'ordonner des dépenses, de lever des impôts, et dans chaque province un conseil obéissait à leurs prescriptions; la plus importante était l'*annona frumentaria* chargée de veiller à l'ensemencement des terres, à la fixation du prix des céréales, à leur achat pour le compte du gouvernement, à leur conservation dans les greniers publics, construits par Benoît XIV, et à leur vente aux boulangers en proportion de la taxation du pain. L'*annona olearia* exerçait le même pouvoir sur les huiles; elle avait le droit de contraindre le cultivateur à lui céder sa récolte, qu'elle gardait dans d'immenses caves et revendait ensuite aux marchands, après avoir réglé le bénéfice que ceux-ci pouvaient faire au détail; ces marchands étaient rigoureusement surveillés. L'*annona della grascia* (de l'édilité) s'occupait des autres comestibles et principalement des bestiaux, du lait et des fromages; elle faisait exécuter les lois sur la livraison forcée des bestiaux destinés à la consommation, sur la conservation des laines blanches, et ne permettait de conduire à l'abattoir que les agneaux noirs ou ceux dont la toison était maculée. Toutes ces singuliè-

res magistratures, toutes ces lois bizarrement oppressives et calquées, en partie, sur celles instituées, dans le même but, par les empereurs romains, n'aboutirent qu'à multiplier les entraves et les ruses pour y échapper; ainsi, quand la viande était chère, on faisait couvrir par le bélier plus de brebis noires que de blanches. Les subsistances ne furent pas plus assurées et de fréquentes disettes se firent sentir précisément aux époques où des réglemens vexatoires furent le plus rigoureusement exécutés. La seule bonne mesure adoptée, d'accord avec les grands propriétaires, fut l'établissement, dans les villes et centres de population, de bâtimens où des blés étaient déposés et prêtés aux cultivateurs comme semences, moyennant restitution après la récolte. L'intérêt à 6 p. 0/0 se payait en nature et au moment où l'acquittement de la dette était le plus facile. C'est à Pie VII que l'on doit la presque abolition de toutes ces lois gênantes pour la culture et n'apportant aucun profit à l'état et aux consommateurs. Il comprit que la liberté, que l'assurance de disposer des fruits de son travail, au moment où il y a bénéfice à le faire, sont les stimulans du labour ainsi que de toute autre industrie. Par ses édits de 1800 et de 1801, il abolit entièrement les annones de l'huile et des comestibles et anéantit à peu près la frumentaire. Au-

cun inconvénient n'en résulta, et Rome ne subit ni disette ni renchérissement des denrées.

En terminant l'article des céréales, je crois de voir donner la mercuriale des grains sur le marché de Civita-Vecchia avant la moisson de 1830, année où l'on craignait une mauvaise récolte; cette crainte aurait dû en soutenir la valeur, et cependant on verra qu'ils furent au-dessous des 8 écus 80 bajoqui assignés par M. Coppi comme prix moyen de 1827 à 1836 et qui constituait en perte le cultivateur. Il faut rappeler ici que le rubbio de froment pèse 640 livres romaines (217 kilogrammes) et celui des autres grains 720 livres (241 kilogrammes).

JANVIER.

Froment.	. . .	33 fr. 75 c. le rubbio.
Maïs.	. . .	21 60
Fèves.	. . .	21 60
Avoine.	. . .	16 20

FÉVRIER.

Froment.	. . .	33 75
Maïs.	. . .	21 60
Fèves.	. . .	21 60
Avoine.	. . .	16 20

MARS.

Froment.	. . .	36 65
Maïs.	. . .	21 72

Fèves.	21 fr. 72 c. le rubbio.
Avoine.	16 29

AVRIL.

Froment.	38 15
Mais.	27 25
Fèves.	24 53
Avoine.	27 25

MAI.

Froment.	43 36
Mais.	29 84
Fèves.	28 49
Avoine.	29 84

JUIN.

Froment.	39 06
Mais.	28 28
Fèves.	26 93
Avoine.	28 28

Acclimaté sur les bords de l'Adriatique, dans les terrains susceptibles d'inondations artificielles, le riz, objet considérable de commerce pour les provinces de Bologna, de Ferrara et la Marche d'Ancona, est également une précieuse ressource alimentaire. Le lecteur a déjà vu que sa récolte produisait 7,151,000 kilogrammes. A moins que de puissantes raisons hygiéniques obligent à la proscrire, on doit s'étonner que les Marais Pontins n'aient pas reçu sa culture. Il semble, au pre-

mier examen, que les exhalaisons s'échappant des rizières, ne seraient pas plus malsaines que celles qui sortent actuellement d'un sol encore inhabitable, presque partout, pendant l'année entière, et dans les lieux les plus favorisés depuis le mois de mai jusqu'au milieu de novembre. Toutefois un voyageur doit émettre son avis, en pareille matière, avec une grande circonspection et s'en rapporter à la prudence des peuples et des gouvernemens.

Si la production des blés est onéreuse en plusieurs provinces des états romains, il n'en est pas de même des prairies, source de richesse pour le propriétaire, et qui rétablissent la balance en sa faveur. Excepté dans les terres grasses et humides et dans le Bolonais et le Ferrarais, on ne fauche ordinairement qu'une fois et on ne peut avoir une seconde récolte que lorsqu'il est possible de se procurer des arrosages artificiels, moyen de fertilisation qui, du reste, est peu pratiqué et loin d'être perfectionné comme en Toscane. Cependant le terrain étant accidenté presque partout entre l'Apennin et la Méditerranée, et les eaux arrivant de hautes vallées, il serait facile de les conduire sur les flancs des collines et de là dans les plaines. Au foin résultant du fauchage il faut ajouter le trèfle et le sainfoin cultivés en médiocre quantité. Mais si l'on n'obtient qu'une

coupe, si pendant cinq mois les prés ressemblent à un chaume aride, aux premières pluies d'automne ils se couvrent de verdure et, rendant moins sensible le défaut de fourrages secs, suffisent à la nourriture hivernale des bestiaux. A l'herbe pâturée on ajoute la paille et les tiges de maïs, qui contiennent une notable quantité de matière sucrée et sont avidement recherchées par tous les animaux herbivores. Les terrains spécialement consacrés aux prairies sont estimés à 69,157 rubbi de superficie; mais eux seuls ne produisent pas du fourrage, et on doit y joindre de grands espaces, compris dans la classification cadastrale, parmi les pâturages vagues et les bruyères. Il est probable que la quantité des terres fauchées égale 150,000 rubbi. Le rendement moyen étant par rubbio de 40 charges de 100 kilogrammes chacune, la totalité de la récolte est donc de 6,000,000 de charges (600,000,000 de kilogrammes), quantité insuffisante, ainsi qu'il vient d'être dit, pour nourrir près de 700,000 bœufs ou buffles, 2,600,000 moutons et 60,000 chevaux. Le système de les élever en plein air presque toute l'année et de leur faire chercher leur pâture dans les jachères et sur le regain automnal est une nécessité et le résultat de cette pénurie qui, cependant, se change ainsi en abondance, puisqu'on peut exporter partie du produit des prai-

ries situées près de la Méditerranée. De 1831 à 1838, notre cavalerie d'Alger s'approvisionnait principalement dans la Campagne romaine; mais ce commerce a presque cessé, non faute de matière à livrer, mais par la volonté de l'acheteur.

L'olivier est cultivé dans les basses régions et sur les hauteurs, mais sa véritable patrie est la colline; il suffit, pour s'en convaincre, de voir ceux qui croissent près de Rome et ces mêmes végétaux ornant les pentes élevées de Tivoli, de Frascati et d'Albano. On les retrouve jusqu'à 5 à 600 mètres au-dessus de la mer; là, ils acquièrent des dimensions et une longévité inconnues dans notre France méridionale: on prétend que plusieurs ont mille ans d'existence. Ces arbres exigent des soins assidus, de fréquens binages, d'abondans engrais déposés à leurs pieds et principalement composés de matières animales, telles que les débris de draps, de cornes et de cuirs; ce sont des étrangers, surtout des Lucquois, qui, dans la partie méridionale, viennent en hiver les émonder et les tailler, opération cependant que les indigènes pourraient facilement accomplir; car les feuilles de l'olivier étant persistantes, on reconnaît, sans pouvoir se tromper, le bois mort et les branches gourmandes à retrancher. Quoique si utiles, dans un pays où l'huile sert exclusivement à l'apprêt des alimens et à l'éclairage,

long-temps les oliviers ne furent pas multipliés ainsi qu'ils auraient dû l'être, et encore aujourd'hui leur nombre est susceptible d'une grande augmentation. Néanmoins un décret de Pie VIII, du 4 août 1820, a eu le plus heureux succès, il accorde un paule par pied planté et en bon état au bout de trois ans. On estime que depuis cet encouragement le chiffre annuel des plantations est de 30 à 33,000, et que dans la Campagne romaine 200,000 ont été faites; comme leur croissance est lente, on les distingue aisément à la petitesse des individus, et il n'y a point d'intermédiaire entre les vieux arbres et les nouveaux. Les terrains portant ces anciennes et jeunes plantations, présentent une surface de 52,000 rubbi. En admettant que chaque rubbio contient ordinairement 200 oliviers, ce qui paraît être une exacte estimation, on trouvera que le pays en possède 10,400,000; mais tous ne se chargent pas en même temps de fruits, et sur deux années il y en a une de production et l'autre de repos; ainsi l'on peut estimer qu'en trois ans la première récolte est abondante, la seconde à peu près nulle et la troisième médiocre. Le commerce établit ses spéculations sur ces données. Le produit annuel est évalué à 20,800,000 litres d'huile, soit 2 litres par arbre, et donne 8 litres ou 4 bocaux à la consommation de chaque habitant, ce qui n'est pas

assez ; aussi les états pontificaux reçoivent-ils de l'étranger 1,600,000 bocaux ouvertement introduits et acquittant les droits ; mais les deux quantités réunies ne suffisent pas encore, et il se fait une fraude considérable par les frontières montagneuses du royaume de Naples. L'huile est en général très mal fabriquée, on n'apporte à sa préparation ni soins ni propreté, et l'on ne vise qu'à la quantité ; elle en contracte une odeur qui ne permet à Marseille que de l'employer à la savonnerie ; il faut dire cependant à l'excuse des producteurs, que les paysans aiment ces huiles âcres et odorantes et repoussent celles douces et inodores de la Toscane, qui, par cette raison, ne pénètrent qu'à Rome et dans les grands centres de population. Au reste, ce goût pour l'huile forte est répandu chez les basses classes méridionales, et se retrouve en Espagne, en Provence et en Languedoc. Après avoir pressé l'olive à froid, on soumet à une seconde pression le marc chauffé ou mêlé à l'eau bouillante, et l'on obtient une qualité encore plus mauvaise et uniquement destinée aux savons communs et à la préparation des cuirs.

Les terres exclusivement destinées à porter du chanvre ne contiennent, d'après les opérations cadastrales, que 4,227 rubbi ; mais en y joignant celles où cette plante est semée tous les deux ans,

on trouve qu'elle occupe annuellement une surface de 17,600 rubbi, donnant par rubbio 3,500 livres (1,166 kilog.), et en totalité 61,600,000 livres (20,533,000 kilogrammes) d'étonpes, auxquelles il faut ajouter 2,200,000 kilogrammes de bourres. Sur cette quantité, les seules provinces de Bologna et de Ferrara produisent 45 à 46,000,000 de livres (15,000,000 de kilogrammes); 20,000,000 de livres sont exportées à l'état brut et 10,000,000 peignées. Le reste servant à la consommation du pays, est transformé en fils, toiles et cordages. Le meilleur chanvre est celui de Bologna et de Cesena.

La culture du lin n'est pas aussi étendue et se borne à produire quelques millions de livres. Le plus renommé est celui de Faenza, de Viterbo et des environs de Rome. On en distingue deux espèces, l'hivernale et la printanière; la seconde est préférée dans le commerce. Les chiffons provenant du lin et du chanvre doivent être placés après ces matières premières, car on ne peut leur assigner un rang spécial parmi les objets manufacturés; on en rassemble environ 10,000,000 de livres (3,333,000 kilogrammes), dont une partie est exportée; le surplus trouve son emploi dans les papeteries du pays.

Aucun document positif ne fait connaître la quantité des mûriers et le poids de la soie filée

dans les états romains; mais il est présumable qu'il s'élève à 500,000 livres (166,000 kilogrammes), dont une moitié passe à l'étranger et l'autre alimente les fabriques nationales. Les soies indigènes les plus estimées sont celles de Perugia et de Fossombrone : ces dernières surtout, élastiques et nerveuses, jouissent en Europe d'une grande réputation. C'est dans les provinces adriatiques que l'on voit le plus de mûriers. Comment se fait-il que, sous un climat favorable à leur propagation, les propriétaires aient négligé si long-temps une branche de revenu si importante et à peu près assurée ? Les papes cependant ont toujours pris cette culture en grande considération; mais malheureusement ils procédèrent par voie de contrainte. Dès 1592, Clément VIII ordonna qu'à 30 milles autour de Rome, on plantât un mûrier sur chaque rubbio en grande culture, et deux dans les vignes et jardins. Cette ordonnance resta sans exécution. Pie VIII connut mieux le cœur humain, et assimilant aussi à l'olivier l'arbre qui nourrit le ver à soie, il lui accorda, par son même décret de 1820, une prime de 7 bajoqui en quelque partie de l'état qu'il fût planté. Il paraît que depuis cette sage mesure, le nombre des mûriers augmente de 15 à 17,000 par année.

Il existe plusieurs manières de cultiver la vi-

gne, et ce n'est point la nature du sol et son exposition qui déterminent leur adoption, mais l'intérêt bien ou mal entendu des propriétaires et souvent aussi l'habitude locale, si puissante dans les campagnes. Le plus souvent les pampres montent aux sommets de l'orme ou du peuplier, et forment des hautains; quelquefois on place les tiges, tenues à moyenne hauteur, en files distantes de 3 à 4 mètres, ou bien on les dresse en espaliers liés à un treillage en roseaux; en d'autres endroits, mais rarement, des cannes posées horizontalement d'une file à l'autre, permettent aux sarments de se rejoindre et de former des berceaux ou plutôt des plafonds de verdure. En général ces vignobles reçoivent, entre les rangées et leurs ceps, diverses cultures et se prêtent surtout à celle des céréales et des légumineuses; le froment, les lentilles, les fèves, le lupin y croissent tour à tour. Les hautains et l'ombre des arbres auxquels ils s'attachent ne nuisent point, sous ce ciel ardent, aux autres végétaux; les vins qu'ils produisent sont âpres et ne peuvent se garder: il faut les consommer dans l'année; au contraire, ceux obtenus des vignes basses sont de bonne qualité: toutefois le hautain est si fécond, que presque tous les vigneronns lui donnent la préférence. Le pays possède peu de vins liquoreux, le plus renommé est le muscat de Montefiascone, mais il ne se con-

serve que quelques mois et il est impossible de l'exporter. Les vignobles à basses tiges occupent 21,538 rubbi, et les hautains 381,118. En évaluant, en moyenne, la récolte du rubbio à 40 barils, et en multipliant par le nombre des rubbi, on aura 16,106,240 et un peu moins de 6 barils (334 litres) pour chaque habitant : consommation considérable, car le vin ne pouvant servir à l'exportation, est bu entièrement par la population, soit dans son état naturel, soit converti en eau-de-vie.

Le tabac réussit parfaitement, et ses feuilles sont une branche importante de revenu et pour les particuliers et pour l'état. Tous frais payés, il procure au trésor public un bénéfice de 400,000 écus (2,140,000 fr.); mais pour arriver à ce résultat, il a fallu restreindre la culture à un petit nombre de territoires et la soumettre à une législation analogue à celle qui régit les tabacs français. Cette culture produit 9,000,000 de livres (3,000.000 de kilogrammes) de feuilles assorties, dont les fabriques n'emploient qu'une partie : le surplus est vendu à l'étranger; les meilleures proviennent de Ciaravale, mais comme certaines qualités de tabacs ne peuvent s'obtenir avec elles, le gouvernement tire de Hongrie et de la Hollande environ 2,000,000 de livres (666,000 kilogrammes) de feuilles exotiques. La pénurie financière de 1831

a forcé le trésor d'affermir le tabac et le sel à M. Torlonia pour douze années, moyennant la somme annuellement payée de 3,611,250 francs. Cette heureuse entreprise donne, dit-on, tous les ans un bénéfice de 500,000 francs à cet habile industriel. Au reste, je dois prévenir le lecteur que ces renseignemens remontent à 1837 et qu'ils ne doivent plus être exacts; car le goût du tabac à fumer augmente sans cesse, surtout dans la classe moyenne, et certainement sa consommation est beaucoup plus considérable.

Le coton, source de spéculations agricoles du temps de l'empire et du blocus continental, n'est plus cultivé; il en est de même de la salicorne, produisant la soude naturelle, depuis que le bon marché de l'artificielle lui fait obtenir la préférence.

Plusieurs matières tinctoriales ligneuses ou herbacées, telles que la gaude, le safran, le genet, la myrtille, la noix de galle, végètent abondamment sur le sol romain; quant à la garance, il semble qu'elle ne répond pas aux besoins du pays, puisque la France et la Turquie en introduisent une assez notable quantité. Les écorces de pin, d'yeuse, de liège, celles de chêne pour la tannerie, et la potasse provenant, par combustion, des bois d'une minime valeur, non seulement suffisent aux fabriques nationales, mais en-

core à l'exportation. La culture des jardins fait de remarquables progrès, s'étend de proche en proche, pénètre en des lieux où elle était inconnue, et a créé un commerce assez actif sur les bords de l'Adriatique ; ils transportent maintenant une grande quantité d'herbes potagères et de légumes à Trieste et en Illyrie. La cire et le miel sont une production affectée à certaines localités, mais qui est loin d'avoir toute l'extension qu'elle pourrait acquérir. Dans l'état actuel, la récolte de la première ne dépasse pas 40,000 kilogrammes et celle du miel 200,000 ; cependant les églises si nombreuses et la splendeur du culte obligent à consommer immensément de cire, et il y aurait profit assuré à multiplier les abeilles.

Malgré la grande quantité des bestiaux que nourrissent les pâturages, la production caséuse est à peine en proportion avec les besoins du pays, puisqu'elle ne s'élève qu'à 42,900,000 livres (14,300,000 kilog.), sur lesquelles 8,000,000 de livres proviennent de l'espèce bovine, 28,900,000 des brebis et 6,000,000 des chèvres. La raison de cette presque insuffisance se trouve dans le petit nombre de vaches que l'on élève. Le bœuf est préféré comme étant d'un meilleur produit, soit en l'exportant, soit en le livrant à la consommation intérieure. Le nombre des vaches est donc restreint à celui qu'exige impérieusement la re-

production; on les présente au taureau le plus souvent possible, et il en résulte qu'elles ne sont laitières que quatre à cinq mois par an. Cependant on exporte, par Civita-Vecchia, pour les faire passer en Toscane, en Corse et à Naples, des fromages communs, dits Pecarini; mais il faut que ce qui sort d'un côté rentre de l'autre : on importe donc pour la table des gens aisés des fromages de Parme, de la Suisse et de Hollande; cette importation monte à 500,000 kilogrammes. Néanmoins depuis quelques années les plaines du Ferrarais commencent à fournir des qualités qui peuvent remplacer le parmesan, et d'autant plus facilement que leurs herbages croissent dans un terrain d'alluvion analogue à celui de Lombardie.

La production de la laine est abondante, donne un excédent considérable sur les besoins du pays et fournit à l'exportation 1,500,000 livres (500,000 kilogrammes) représentant une valeur de 238,000 écus (1,243,330 francs). La tonte annuelle, en y comprenant celle des agneaux, a, depuis quelques années, rendu environ 6,000,000 de livres (2,000,000 de kilogrammes); en défalquant le poids de l'exportation, il reste 4,500,000 livres employées par les manufactures locales. La seule province du patrimoine de Saint-Pierre, comprenant les délégations de Civita-Vecchia, de

Viterbo et d'Orvieto, en donne 2,000,000 de livres (666,000 kilogrammes). Du temps de Léon XII, et d'après la commission nommée en 1830 pour examiner la question des laines, le nombre des montons, brebis et agneaux s'élevait à 2,000,000, dont la moitié était nourrie par la Campagne romaine et l'autre par la réunion des provinces; mais il paraît que ce nombre a augmenté dans les douze années qui viennent de s'écouler et qu'il est aujourd'hui de 2,600,000. Cette augmentation est due au zèle des propriétaires et aux efforts du gouvernement pour la multiplication et l'amélioration de l'espèce; il fit venir d'Espagne des mérinos, et par deux fois les distribua généreusement aux cultivateurs; ceux-ci reconnurent ce bienfait en s'appliquant avec un esprit de suite et intelligence à la multiplication de la race pure ou à des croisemens successifs; en sorte que maintenant une grande partie des toisons qui en proviennent, égale en finesse et en qualité celles de l'Andalousie et de l'Aragon. On peut diviser tous les produits en quatre classes : la première, donnant des laines superfines et se trouvant principalement aux environs de Rome et dans les territoires de Corneto et de Montalto; la seconde, appelée batarde espagnole, est le résultat de l'union du mérinos avec la bonne race nationale, et sa quantité est le double de la première; la

troisième et la quatrième sont indigènes, viennent surtout des contrées montagneuses et fournissent 2,000,000 de livres; ainsi les deux tiers des laines sont déjà ou d'élite ou perfectionnées. Toutes ces diverses qualités ont de spéciaux emplois pour différens tissus: les unes servent à la chaîne et les autres à la trame. La toison est estimée, en moyenne, par individu adulte, à 2 livres un quart et celle des agneaux à 1 livre un tiers. Dans le midi des états pontificaux tous les moutons sont voyageurs; à la fin du mois de mai, changeant non seulement de résidence mais de température, ils vont s'établir sur des lieux élevés; l'herbe déjà desséchée dans la plaine les oblige à émigrer, et on les voit alors s'acheminer par milliers vers la montagne, où des eaux saluaires et de vertes prairies les attendent; cette annuelle émigration est une des causes qui s'opposent à la culture permanente des terrains situés sur leur passage, non pas autant toutefois qu'en Espagne, où l'espèce ovine est un fléau destructeur lorsqu'elle passe de la Castille aux Pyrénées. Ici les bergers n'ont le droit de pâturage que sur une largeur de 40 mètres dans les terres non ensemencées et peuvent y demeurer trois jours; s'ils s'arrêtent plus long-temps ou laissent paître leurs troupeaux sur un plus grand espace de terrain, la loi les condamne à payer un dédommage-

ment au propriétaire; mais quoique les contestations soient portées devant un tribunal institué pour les juger sommairement, on conçoit combien d'abus, difficiles à réprimer, doivent naître de cette vaine pâture. Chaque année on exporte, pour la consommation, en Toscane, en Lombardie, à Trieste et à Venise, 50 à 55,000 moutons de la race nationale, plus grande et d'un rendement plus avantageux aux abattoirs que la pure espagnole ou le métis. Les cultivateurs instruits, les sociétés d'agriculture et M. Galli, pensent qu'un rubbio de terrain suffit à l'entretien de 6 têtes ovines : leur totalité réclame donc pour sa nourriture une surface de 433,000 rubbi.

Animal capricieux, recherchant les lieux abruptes et les bois taillis, que de sa dent meurtrière détériore sans cesse, la chèvre habite les pays de petite culture et les pics calcaires aux roches aiguës. Le gouvernement n'ignore point le mal qu'elle cause aux forêts, mais on ferme les yeux sur ces dégradations, car elle est, par le lait et le fromage qu'elle fournit, la principale ressource alimentaire des montagnards, qui ne peuvent entretenir des vaches sur les pentes arides de l'Apennin. On estime que 40,000 rubbi sont destinés à l'entretien de cette espèce et que le nombre de ses individus s'élève à 320,000.

Les porcs, très multipliés dans toutes les con-

trées soumises aux lois pontificales et surtout dans la Campagne romaine, sont de moyenne grandeur, d'un poil rude et rougeâtre, et demeurent constamment au milieu des bois, où la glandée et la châtaigne sauvage composent leur nourriture : aussi prennent-ils, par cette vie errante et leur éloignement de l'homme, le caractère violent et presque féroce du sanglier. Outre le patrimoine de Saint-Pierre, Perugia, Spoleto, en élèvent abondamment, et l'on cite de grandes fermes qui possèdent plusieurs milliers de ces animaux. 680,000 sont, dit-on, nourris de cette manière et suffisent non seulement à la consommation locale, mais encore à une riche exportation de 40,000 têtes.

Assidu et docile compagnon de l'homme dans ses travaux champêtres, le bœuf, dès la plus haute antiquité, fut attaché à la charrue, destiné à la traction des chars, et ce n'est que tardivement que l'on vit le cheval partager avec lui ces pénibles emplois; il est la vraie source des richesses agricoles, et toutes les nations attachant de l'importance à fertiliser leur sol multiplient l'espèce bovine. Sous ce rapport l'état ecclésiastique n'est point en arrière des autres pays; mais là où existe la grande culture, il ne sait ou ne veut tirer parti des engrais que 700,000 bœufs répandus sur ses champs pourraient lui fournir; en effet, dans les

contrées basses et chaudes, où les vastes propriétés dominant, ils vivent constamment en plein air et souvent les femelles mettent bas au milieu des prairies; on conçoit que l'engrais se disperse, se perd, et de là vient l'insuffisante méthode d'y suppléer par la cendre et de mettre, tous les trois ou quatre ans, le feu aux genets et arbustes naissant d'eux-mêmes sur les terrains en repos. C'est dans les jachères commençant à se couvrir de ronces, de bruyères, de hautes herbes, et que l'on doit labourer l'année suivante pour leur confier des céréales, que pâturent les troupeaux sous la conduite de bergers à cheval; ces bœufs ne connaissent que leurs conducteurs, deviennent presque sauvages et attaquent quelquefois les voyageurs; lorsqu'on veut les soumettre au joug ou à la castration, des hommes montés sur de vigoureux coursiers les poursuivent, les atteignent et leur jettent un nœud coulant autour des cornes. L'animal continue à fuir, mais toujours enlacé dans la corde que tient une main vigoureuse, et bientôt fatigué il s'arrête ou tombe; on le saisit alors et un fer rouge lui imprime la marque du propriétaire. Cette chasse ressemble à celles qui ont lieu, pour un semblable motif, dans les plaines désertes de l'Amérique méridionale et de notre Camargue provençale. Dans les pays à petites cultures l'éducation des bestiaux

est différente ; l'espace y manque pour de grands troupeaux, et chaque propriétaire n'entretient que les attelages nécessaires au labour, tandis que dans les autres contrées le bœuf passe souvent du pâturage à la boucherie sans avoir tracé un sillon. La race des montagnes est moins puissante que celle des plaines, et son pelage est fauve; l'autre, d'origine hongroise, se distingue par l'ampleur de ses cornes, sa couleur grise, sa taille plus haute et son agilité. Il faut renouveler ici l'observation déjà faite dans les volumes précédens, c'est que le mauvais air a peu d'influence sur elle et en général sur les quadrupèdes que l'on voit vivre toute l'année dans les Marais Pontins et les cantons les plus malsains de la Campagne romaine. Cette race grise est probablement moins abondante en lait que celles à poil noir ou bai, car depuis quelques années les laitières de Rome préfèrent les vaches suisses ou anglaises. Les 700,000 têtes bovines, peuplant le pays soumis à la domination pontificale, sont, avec le nombre des habitans, à peu près dans la même proportion qu'en France, c'est-à-dire, comme 1 est à 4. La nourriture des cultivateurs étant presque toute végétale, ces animaux suffisent largement à la consommation générale du pays, à celle particulière de Rome, qui fut, en 1836, de 26,640 bœufs, vaches et veaux, et à l'exportation de 10,000 bêtes qui

passent annuellement à Naples, en Toscane et en Lombardie. On peut ajouter aux bœufs 5 à 6,000 buffles nourris dans les lieux humides, et servant surtout au halage des bateaux; cependant les plus pauvres juifs de Rome mangent leur chair désagréablement musquée et abattent 700 de ces animaux.

Vigoureux, légers, remarquables par leur longévité, les chevaux ne sont jamais employés au labourage, mais uniquement appliqués au transport de l'homme, à la traction des chars, et comme objet de commerce intérieur ou d'exportation, tiennent le premier rang après l'espèce bovine. On peut estimer leur nombre à 60,000, dont 3,000 passent tous les ans à Naples et en Toscane, et proviennent en grande partie des provinces de Viterbo et de Civita-Vecchia; mais, par contre, la Lombardie en fait entrer dans le Bolognais et la Marche d'Ancona; toutefois la balance penche en faveur des états romains. On distingue l'espèce chevaline en race noble et commune; la première comprend les carrossiers et les chevaux de selle, et plusieurs haras en élèvent de très beaux, mais en petite quantité; la seconde, ceux qu'on attèle aux charrettes ou qui portent le bât. Les carrossiers sont remarquables par la force des membres, l'encolure et leur vigueur. Le cheval de selle, ordinairement de taille

moyenne, a les jambes fines et nerveuses; jusqu'au moment où on le soumet au mors, il vit comme le bœuf au milieu de campagnes inhabitées, et comme lui est à demi sauvage: d'un caractère plus fier que son compagnon de pâturage, et long-temps indépendant, il lui reste toujours quelques souvenirs de son ancienne liberté et l'impatience de sa servitude; mais par compensation, ces défauts proviennent de l'ardeur qu'il conserve dans l'état de domesticité; cependant depuis quelque temps l'espèce commence à décliner par la faute des propriétaires, qui les appliquent souvent à un travail forcé dès l'âge de trois ans et leur donnent une médiocre nourriture. Jadis les princes et nobles romains se faisaient un point d'honneur de conserver dans leurs haras des variétés particulières à pelage distinctif. Les races *chigi*, *rospigliosi*, *braschi*, *sforza*, *cesarini*, *giorgi*, *colonna*, jouissaient d'une réputation méritée, et les chevaux couleur de bronze, qui servirent de modèle au Guide pour peindre les coursiers attachés au char de l'Aurore, sortaient des vastes domaines de la famille Borghèse; mais peu à peu la plupart de ces grands seigneurs ont renoncé à faire des élèves, et les attelages de luxe viennent de l'étranger.

Tels sont les principaux fruits de l'industrie agricole, et en résumé ceux qui ont diminué

dans les dernières années sont les céréales, les bois à brûler, les charbons et l'espèce chevaline; parmi ceux en progrès, il faut principalement compter le riz, les pommes de terre, la vigne, les oliviers, les mûriers, le chanvre. les bœufs, les moutons et leur laine, dont la qualité s'améliore.

Après s'être occupé des produits de l'agriculture, on doit dire quelques mots sur les minéraux, puisqu'ils sortent également du même sol. En général la terre romaine a peu de richesses de cette nature; une grande partie de sa surface est volcanique, une autre d'alluvion, et l'on sait que ce n'est pas là que se trouvent les filons importants : on n'exploite donc que du fer en petite quantité à Bracciano, Canino et Conca, près de Velletri. La fabrication est toute au bois et bonne par conséquent ; mais le minéral est si peu abondant, que pour occuper les fourneaux on est obligé d'en faire venir de l'île d'Elbe. Les propriétaires des usines suivent les progrès de la science, et adoptent les améliorations qu'elle indique; aucune autre mine à métal n'est ouverte. Il n'en est pas de même du soufre et des substances salines que d'anciens volcans ont déjà préparées. Le soufre provenant de Rimini et de Tormignano est un objet de commerce extérieur; on en extrait des fosses environ 1,500,000 kilogrammes, dont un tiers est exporté et passe surtout en Toscane. Il faut

ici faire une mention honorable de M. le comte Cisterni, dont les travaux ont apporté une grande économie dans l'extraction et le raffinage de cette matière. Il a été déjà parlé de l'alun de la Tolfa et du Tort, que lui fait le sulfate d'alumine artificiel, il est inutile de revenir sur ce sujet. Les environs de Viterbo fournissent en médiocre quantité du vitriol vert (sulfate de fer), qui cependant suffit à la consommation intérieure, et laisse un excédent de 20,000 kilogrammes que l'on vend aux états voisins. On trouve aussi à Monte-Paterno du sulfate de strontiane mêlé à du sulfate de baryte. Diverses recherches pour trouver de la houille ont fait connaître quelques gisemens dans les provinces de Spoleto, de Pesaro et dans le territoire de la Sabine, mais si peu riches, qu'ils ne permettent pas l'extraction. La mine de Forli, qui n'est pas encore utilisée, pourrait seule donner des bénéfices. La pouzzolane, appliquée avec tant d'avantage aux constructions sous-marines, est d'une abondance extrême dans tous les terrains volcaniques; autrefois il s'en exportait une grande quantité pour nos ports de la Méditerranée, mais sa sortie a presque cessé depuis que l'on emploie celle de l'Auvergne. Quoique le pays ne possède pas de marbres d'élite, cependant plusieurs sont assez beaux pour qu'on les tire de leurs carrières avec profit; parmi ceux-là on doit distin-

guer le colombin de Fulignono et d'Ancona, la brèche de Cori, la brocatelle de Camerino, le rouge d'Orvieto et de Terni, la lumachelle de Sogliano et les albâtres de San-Felice, de Perugia, de Camerino et de Civita-Vecchia; ce dernier présente de fortes masses et peut se débiter en tables de plusieurs mètres de longueur : faculté que ses analogues possèdent rarement.

Le sel est la plus considérable exploitation minière du pays, et s'obtient dans quatre salines, dont deux sont situées sur l'Adriatique et les deux autres sur la Méditerranée. Entre elles toutes elles produisent 78 à 80,000,000 de livres (26,000,000 de kilogrammes), mais leur production est irrégulièrement divisée; celles de Cervia et de Comacchio, montant à 70,000,000 de livres (23,333,000 kilogrammes), suffisent non seulement à la consommation des provinces de Ferrara, de Bologna et de la Marche d'Ancona, qui est évaluée à 10,000,000 de kilogrammes; mais après avoir mis à part les 666,000 kilogrammes et les 60,000 que des conventions obligent à livrer au duché de Modène et à la république de Saint-Marin, il reste un excédent de 12,607,000 kilogrammes que l'on vend aux états limitrophes. Les salines méridionales de Corneto donnent 8,000,000 de livres (2,666,000 kilogrammes); celles d'Ostia rendent peu et sont d'une qualité si inférieure, qu'il

a été question de les abandonner. Les besoins des contrées placées entre les versans du sud de l'Apennin et la mer, exigeant 18,000,000 de livres (6,000,000 de kilogrammes), ces deux salines sont loin de répondre à ce que demande la population; cependant une chaîne de montagnes sépare le nord du midi, empêche les communications et ne permet pas de compléter l'approvisionnement sur les bords de l'Adriatique : il faut donc recourir à l'introduction du sel étranger, et notamment de celui de la France, dont 3,584,000 kilogrammes sont entrés, en 1840, à Civita-Vecchia. Le sel de Cervia n'est point raffiné sur les lieux ; on l'expédie par mer à Civita-Nuova, et de là par charroi à 15 milles de distance pour le blanchir; il est vendu 14 centimes la livre (42 le kilogramme). Il existe aussi dans les états romains plusieurs sources salées qui sont une cause continuelle de contrebande, et fort préjudiciables aux intérêts de la régie.

Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt pour le lecteur de voir à la fin de ce chapitre sur l'agriculture, quelle fut la valeur des biens-fonds aux environs de Rome, à des époques éloignées l'une de l'autre de trois siècles. Nous avons pour établir la comparaison deux documens officiels. Vers 1534, Clément VII voulant combler le déficit du trésor public, vendit des terres ecclésiastiques pour une somme de 192,855 écus. Dans cette vente il

comprit 30 lots, formant ensemble une contenance de 4,000 rubbi, acquis à l'enchère moyennant 92,000 écus, soit 23 écus par rubbio (123 fr. 5 cent.); dans ces derniers temps le cadastre les a estimés 560,000, élevant ainsi le prix de chaque rubbio à 140 écus (749 fr). En 1797, le cinquième des biens du clergé fut aussi aliéné et nous citerons cinquante terres, situées dans la même province, d'une surface de 8,523 rubbi, et dont l'estimation cadastrale de 1,116,576 écus reproduisait, à une fraction près en plus, celle précédente de 140 par rubbio; ainsi on peut affirmer que cette contenance valait 23 écus en 1534 et 140 en 1797. Au premier abord, il semble que les terres ont acquis une valeur six fois plus considérable, mais si l'on a égard à la constante dépréciation du numéraire depuis la découverte des mines de l'Amérique, on verra que les biens-fonds romains n'ont point réellement augmenté de prix, puisqu'au milieu du seizième siècle on obtenait pour 23 écus une somme de marchandise ou de travail égale à celle que l'on se procure aujourd'hui pour 140. Les comptes encore existans des constructions d'églises et d'autres monumens publics confirment cette assertion. Cette parité entre l'ancienne et la moderne valeur des biens-fonds de l'*agro romano*, prouve que ses champs ne sont pas actuellement mieux cultivés et plus produc-

tifs; en effet, l'assolement, le défaut d'engrais et le rendement de 8 pour 1, après plusieurs années de jachère, restent toujours ce qu'ils étaient autrefois. Quelques plantations d'oliviers et de mûriers ont seules procuré une faible amélioration. Il n'en est pas de même dans la Romagne et le Bolonais, où le prix des terres a réellement augmenté et en proportion du perfectionnement de la culture.

MANUFACTURES.

L'état ecclésiastique est plus agricole que manufacturier, et sa population peu nombreuse, relativement à son étendue et à la fertilité de ses provinces du nord, lui en impose l'obligation. Ce n'est que dans les contrées où le nombre des bras excède les besoins de l'agriculture, que l'on peut donner une grande extension aux manufactures. Cependant il ne faut pas s'imaginer, et c'est M. de Tournon qui fait cette réflexion dans son excellent ouvrage sur le département du Tibre, dont il fut préfet sous l'empire français, que l'on ne confectionne que des chapelets et des *agnus Dei*; ces

plaisanteries, d'assez mauvais goût, ne sont tout au plus permises qu'à des voyageurs superficiels et surannés élèves de l'école voltairienne. Pour peu que l'on s'applique à étudier le pays, on est bientôt convaincu qu'une foule d'objets y sont fabriqués, et que plusieurs papes ont fait de louables efforts pour acclimater l'industrie dans les contrées soumises à leur domination. Seulement certains produits nationaux ne suffisent pas à la consommation, et ce sont ceux qui principalement exigent le plus de perfection; il en résulte que la plupart des manufactures s'appliquent surtout à servir les classes pauvres et moyennes, et peuvent rarement exporter, car elles trouvent les marchandises similaires pour concurrentes dans tous les états voisins. Cependant il est une compensation à ce mal apparent. Au lieu d'aller chercher à l'étranger des matières premières propres à une fabrication plus élevée, les manufacturiers indigènes n'emploient guère que celles que leur fournit le pays, et l'agriculture obtient ainsi, par l'exportation et les fabriques intérieures, un double débouché pour ses chanvres, ses soies et ses laines.

M. de Tournon avait adopté une classification que je suivrai, parce qu'elle est claire et rationnelle, et je l'étendrai à tous les états pontificaux. Cette liste sera plus considérable que la sienne,

car des manufactures sont spécialement établies en certaines provinces, et de nouvelles industries ont pris naissance depuis 1813. Je vais donc présenter par ordre les diverses fabrications se servant des produits tirés du règne animal, des végétaux et des substances minérales.

Il faut d'abord prévenir le lecteur que la mesure de longueur employée par les marchands de fils et de tissus est la canne, répondant exactement à 1 toise, 1 pouce, 7 lignes, ou à 1 mètre 992 millimètres; mais on peut, sans commettre de graves erreurs, l'estimer à 2 mètres. Les quantités statistiques assignées par les documens, n'ont pas une exactitude assez rigoureuse pour qu'une différence de 8 millimètres, entre 2 mètres et la canne, puisse nuire à la justesse des appréciations. On se sert aussi de la brasse, représentant 848 millimètres.

MANUFACTURES DES PRODUITS DU RÈGNE ANIMAL.

Au commencement de ce siècle, la draperie était florissante, jouissait d'une prime de sortie, due au cardinal Gonsalvi, et entretenait, dit-on, 30,000 ouvriers répartis sur plusieurs points des états

pontificaux; mais c'était surtout à Rome, Alatri, Norcia, Matelica, Narni, Spoleto, que cette industrie avait jeté de profondes racines. Rome qui, avant l'administration du cardinal Gonsalvi, produisait à peine 2,000 mètres de drap, éleva rapidement sa production à 500,000, et ne tarda pas à dépasser ce chiffre; bientôt cependant plusieurs causes contribuèrent à la décadence d'une éphémère prospérité. Les principales furent les vastes fabriques étrangères disposant de grands capitaux, et l'introduction des machines dans leurs ateliers; les romaines restèrent en arrière des perfectionnemens; mais, pour être juste, il faut dire qu'au moment où elles avaient le plus besoin d'encouragemens, on les en priva imprudemment en abolissant un droit protecteur de 45 bajoqui (2 francs 35 centimes) par brasse de drap de deuxième qualité. Dès lors la fabrication déclina si rapidement, que le gouvernement s'en émut et convoqua, en 1829, une commission pour aviser aux moyens de la relever. Cette commission, où peut-être il n'y eut pas assez d'hommes spéciaux, envisagea néanmoins la question sous toutes ses faces depuis la production de la laine jusqu'à l'instant où l'étoffe est livrée à la consommation, et l'auteur de ce voyage a eu communication de son travail. Elle conclut à rejeter les machines à vapeur pour la filature et le tissage,

en se fondant sur le danger des explosions, l'absence de la houille dans le pays, la diminution du combustible ligneux, et préféra pour moteur l'eau ou le cheval. Elle regretta que les bras ne pussent être employés pour tous les travaux, et la crainte de la concurrence étrangère lui fit seule adopter les mécaniques; toutefois elle développa des idées très saines sur les modifications que réclamaient la fabrication et la nécessité de répandre parmi les manufacturiers les connaissances mathématiques et chimiques. Elle s'occupa avec sollicitude de l'art de la teinture, et ses conseils ne furent pas inutiles, comme on le verra lorsqu'il sera question des teinturiers formés dans les ateliers de charité; de plus, 13 teintureries particulières ont principalement perfectionné, à Rome l'application des matières colorantes aux laines, à la soie et au coton. La commission demanda aussi diverses mesures et protections, dont plusieurs ont été accordées, telles que des expositions publiques et des primes en raison de la quantité et de la qualité des tissus sortis des fabriques nationales. Celles-ci furent octroyées par décret du 25 août 1835, et à dater de cette époque le nombre des fabricans qui les ont méritées a beaucoup augmenté; voici, pour quatre années, le tableau du mouvement ascendant :

Années.	Nombre des Fabriques méritant la prime.	Nombre des Mètres fabriqués.
1836.	28	69,052
1837.	36	96,984
1838.	46	126,330
1839.	44	127,620

Il résulte de ce document que le métrage des tissus dignes d'obtenir la prime, a presque doublé en quatre ans.

Après avoir jeté un regard sur le passé, considérons l'état présent des manufactures de laines. Celles des draps, serges, castorines, sont les plus importantes et doivent leur premier développement à Pie VI, ce grand pape si vainement calomnié et dont le nom se trouve attaché à tout le bien qui fut accompli sous son règne. Ces manufactures ne s'alimentent qu'avec la laine du pays, et quoique cette matière première soit bonne et nerveuse, elle ne produit en général que des étoffes communes ou de seconde qualité. Ne pouvant atteindre au degré de perfection des fabriques étrangères, l'extension qu'elles auraient dû acquérir s'est arrêtée, et les classes aisées repoussent leurs produits; quelques-unes cependant tissent des draps semblables à ceux d'Elbeuf de seconde qualité, et se sont pourvues de nouvelles machines; leurs productions figurent

à la foire de Sinigaglia, mais leur débit est souvent difficile. Outre les villes déjà nommées, on confectionne de la draperie à Perugia, Terni, Frastra, Bolognola, San-Abondio, Gubbio, San-Angelo in Vado, Pergola et d'autres lieux où se trouvent rassemblés à peine quelques métiers. Cette multiplicité de fabriques prouve que chacune est peu considérable, et en effet, la totalité de leurs produits n'est estimée qu'à 6 à 700,000 écus, en moyenne, 4,500,000 francs. Les principales manufactures sont à Rome au nombre de 38; cette ville possède aussi des métiers pour les bas de laine et des bonnets en forme de calotte à l'usage des Levantins; Rome fabrique encore des couvertures, et Fossombrone des tapis communs: ceux d'une plus belle exécution sortent des ateliers de Bologna et d'Alatri. L'hospice des orphelins s'occupe également des tapis de luxe et de l'imitation des tentures des Gobelins; il en sera question au chapitre des établissemens de bienfaisance.

La chapellerie, qui n'emploie que de la laine ou du poil de lièvre, et ne travaillait autrefois que pour le peuple des villes et les gens de la campagne, s'est perfectionnée et peut aujourd'hui exporter en Toscane et à Naples. La valeur de sa production est estimée à 300,000 écus (1,605,000 fr.), et se serait augmentée si l'usage des chapeaux de

paille, de carton recouvert de peluche de soie et de cuir verni ne s'était pas rapidement répandu dans les états romains et surtout dans la capitale; toutefois, hâtons-nous de dire que la somme de travail profitable au pays ne diminue point par ce changement de mode et d'habitudes; si la chapellerie reste stationnaire, l'industrie des peluches a pris un nouvel essor ainsi que celle des chapeaux de paille, comme on le verra bientôt.

Les soieries, en progrès à Rome et à Bologna, se soutiennent dans leur ancien état à Perugia et à Camerino. Les taffetas, damas et velours sont les principaux objets de la fabrication, auxquels on joint les gros de Naples, les lustrines et les peluches. Long-temps les crêpes blancs et colorés furent une source de richesses pour Bologna, qui occupait à cette industrie 12,000 ouvriers; mais Lyon ayant commencé à l'imiter, a fini par lui porter un coup mortel en fabriquant mieux et à meilleur marché; maintenant l'exportation des crêpes bolonais s'élève à peine à 25,000 écus (133,750 francs). A Pesaro, à Fano, Fossombrone, Osimo, on tisse des couvertures en filoselle, des étoffes rayées appelées *bordati*, et celles mixtes, où le coton s'unit à la soie. A Rome, Bologna et Pesaro il se fait un commerce assez étendu de tavelles, crépines, franges et de toutes sortes de passementeries pour l'ornement des églises, des

appartemens et les livrées de la domesticité, inutilement si nombreuse dans les grandes maisons romaines. Cependant le travail national ne suffit pas à la consommation, et les états pontificaux tirent encore des soieries de l'étranger, surtout les façonnées; mais cette importation diminue d'année en année : ainsi la France, pour sa part, n'a fait entrer en 1838 que 3,087 kilogrammes, et en 1840, cette quantité est descendue à 2,573; mais il faut dire que c'est le chiffre officiel et qu'il est impossible d'évaluer ce qui s'introduit au moyen de la contrebande.

A côté des fabriques de soieries se trouvent celles où l'on file et retord leur matière première. La filature des soies fut long-temps active à Bologne, Rimino, Forli et Pesaro. Dans le siècle passé cette industrie enrichissait surtout Bologne; l'établissement des machines en France et en Lombardie, et leur perfectionnement en Angleterre, lui ont porté un coup fatal. Avant cette époque Rimino entretenait plus de 1,000 ouvriers et livrait au commerce 25,000 kilogrammes d'organsins. Il existe encore à Faenza le plus grand établissement de filature de toute l'Italie, et ses ateliers peuvent contenir 600 individus hommes, femmes et enfans; les propriétaires ont su allier, pour leurs employés, la morale et l'instruction au travail en y fondant des écoles. Forli, Pesaro et

quelques autres localités continuent à filer et retordre la soie, mais en petite quantité; on peut pourtant affirmer que si l'industrie ne s'est pas étendue, elle s'est perfectionnée; les fabricans de France et d'Angleterre recherchent ses produits, et ce que les métiers romains ne consomment pas s'exporte facilement.

La tannerie occupe 200 ateliers, une cinquantaine à Rome et le reste dans les provinces. Les peaux les mieux préparées viennent de Bologna, Pesaro, Sinigaglia, Fabriano, Cagli, Caldarola et Fuligno. Autrefois celles de Rome jouissaient de la première réputation; mais si elles augmentent maintenant en quantité c'est aux dépens de la qualité; cependant on prétend que les cuirs pour semelles sont encore égaux à ceux de France et de Bâle. L'écorce de chêne, le sumac et les cupules du gland sont employés au tannage, dont le produit annuel est environ de 600,000 kilogrammes, ce qui est bien peu eu égard au nombre des ateliers. Les peaux se divisent en deux classes, les grosses et les fines; la première comprend les cuirs de bœufs et de buffles; la seconde, les dépouilles de veaux, de moutons, d'agneaux et de chevreaux: pour tanner celles-ci, on ajoute de l'alun au sumac. Les cuirs les plus estimés sont ceux des provinces méridionales, où les animaux, toujours en plein air, deviennent plus robustes, et dont la peau acquiert

ainsi plus d'épaisseur et de ténacité. Malgré les nombreux troupeaux couvrant ses campagnes, le pays ne se suffit pas à lui-même ; il tire des cuirs de plusieurs contrées et principalement de Russie.

Les fabriques de gants de peau, à l'imitation de ceux de Naples et de France, sont en décadence ; elles ne produisent annuellement que 100,000 paires, et ce sont Paris, Grenoble et Naples qui se chargent de combler le déficit. Les fabricans voudraient que l'on empêchât l'exportation des peaux d'agneaux et de chevreaux, et prétendent que, si on répondait à leurs désirs, ils seraient en état de fournir à la consommation ; mais cette prohibition de sortie pourrait avoir de graves inconvénients, car si les fabriques ne tenaient pas leurs promesses, l'agriculture se trouvant sans débouchés extérieurs, verrait bientôt les dépouilles des jeunes animaux tomber à vil prix : aussi le gouvernement n'a-t-il point accédé à cette demande.

Rome, Fuligno et Fabriano produisent des parchemins, mais non en quantité suffisante pour les besoins des relieurs, des papetiers et de la bimbeloterie. Les fabriques d'Arpino et de Sulmona, du royaume de Naples, en font donc entrer quelques milliers de kilogrammes d'une bonne qualité et à bas prix. Cependant Fabriano, qui jouit d'une réputation justement méritée, après avoir satisfait aux commandes des Marches de Bologna

et d'Ancona, expédie le reste de ses produits en Lombardie. Cette contradiction apparente entre l'importation des parchemins de Naples et la sortie de ceux de Fabriano s'explique facilement : Naples fabrique mieux que cette ville, et celle-ci moins mal que Venise, Bergame et Milan.

La colle-forte occupe deux établissemens à Rome et à Fabriano; leurs productions sont bonnes et douées d'une grande force d'adhérence, mais insuffisantes; chaque année il faut y suppléer par une importation de 50 à 60,000 kilogrammes.

Les cordes harmoniques entretiennent une industrie d'autant plus précieuse, qu'elles proviennent d'une vile matière, des intestins des jeunes agneaux tués au printemps, qui sans cet emploi n'auraient aucune valeur. Après de longues et difficiles opérations, des retordages et de fréquentes frictions d'huile, ils sont convertis en cordes à instrumens de différentes grosseurs, quelquefois entourées de fils métalliques et recherchées, dans toute l'Europe, par les musiciens. Quelques familles, dès long-temps spécialement protégées, ont le privilège de cette fabrication; plusieurs décrets pontificaux confirmèrent leur droit, qui, chose remarquable, fut maintenu pendant tout le cours de l'occupation française.

Vingt-huit fabriques, situées à Rome, Foligno, Bologna, Pesaro, Ascoli, Perugia, Ancona, don-

nent une quantité suffisante de bougies et de cierges, malgré la consommation considérable qui a lieu dans les églises. Cette fabrication est d'une valeur approximative de 300,000 écus (1,605,000 fr.) et celle des luminaires de suif de 100,000 écus (535,000 francs); si elle n'est pas plus considérable, c'est que l'huile sert généralement pour l'éclairage, surtout dans les campagnes. Quoique les manufactures de cierges et de bougies suffisent à la consommation des états pontificaux, ce n'est point cependant au moyen de la cire nationale; elles sont obligées de s'approvisionner en grande partie à l'étranger, et de tirer du dehors 230 à 250,000 kilogrammes. Depuis quelque temps il s'est élevé, sous la direction d'un Français, une manufacture de bougies en stéarine: c'est un moyen d'utiliser les parties grasses des animaux, inconnu jusqu'alors en Italie.

La quincaillerie en ivoire, os, corne et écaille de tortue, produit une multitude d'objets d'un usage usuel, tels que peignes, cuillères, manches de couteaux, tabatières, dés, boules de billards, etc., mais aucun n'atteint à la perfection. L'étranger, et principalement la France, sont encore en possession de fournir les pièces d'élite.

En terminant ce qui concerne les manufactures du règne animal, il ne faut pas oublier celles des perles fausses, jouissant d'une réputation mé-

ritée et occupant à Rome un assez grand nombre d'ouvriers; ces imitations, quelquefois parfaites, des véritables perles que l'on va chercher dans la profondeur des mers, se composent de globules creux de verre, dans lesquels on introduit de la cire ou de la colle de poisson, selon le degré d'opacité ou de transparence qu'on veut leur donner.

MANUFACTURES DU RÈGNE VÉGÉTAL.

Les cordages se fabriquent principalement à Bologna, Ferrara et près d'Ancona, dont les territoires gras et profonds conviennent au chanvre et lui procurent une force et une grandeur extraordinaire; mais partout où la même nature de sol se trouve, cette plante apparaît: aussi est-elle cultivée sur le littoral de la Méditerranée, à Viterbo, à Vestralla, Magliano, Marino, Palestrina et dans la partie des Marais Pontins actuellement desséchée et avoisinant les montagnes. Rome et Viterbo se livrent donc à la confection des cordes nécessaires à une consommation locale, qui peut monter en poids à 100,000 kilogrammes, et en valeur à 240,000 francs. L'exportation s'élevant à 160,000 écus (856,000 francs), est le lot des

provinces adriatiques, en possession depuis des siècles d'approvisionner la marine grecque, les îles Ioniennes et Venise.

Les toiles de chanvre et de lin, mais grossières ou communes, et tout au plus de troisième qualité, ne donnent lieu nulle part à des réunions d'ouvriers, à la formation de grands ateliers, mais se fabriquent sur tous les points du pays par des campagnards, travaillant à domicile, d'abord pour satisfaire aux besoins de la famille et porter ensuite au marché le surplus de leurs produits. Sauf la beauté de l'œuvre, c'est la même manière de procéder que celle en usage dans la Mayenne, la Somme et la Bretagne. A Rimino, Civita-Vecchia et Ancona on tisse des toiles voilières, soit toutes en chanvre, soit mélangées avec du coton. Ces dernières sont à meilleur marché, mais offrent peu de résistance aux tempêtes et se déchirent plus facilement. Aucune toile romaine n'est exportée, du moins à ma connaissance, et de consciencieuses recherches n'ont pu me faire connaître la valeur des tissus nationaux. Ceux d'une certaine finesse viennent sans exception du dehors, et comme pour Naples et la Toscane, ce sont l'Irlande, la Saxe et la Silésie qui ont le privilège de l'approvisionnement. La France n'y a concouru, en 1839, que pour 1,472 kilogrammes, valant, compris la batiste, le linon et les tulles de fil,

88,572 francs; en 1838 notre introduction légale était même tombée à 30,332 francs. Le blanchiment des toiles du pays s'opérait entièrement autrefois et s'opère encore en partie sur le pré; cependant dès 1809 celui au moyen du chlore fut introduit et son usage s'est étendu.

C'est à Pie VI que l'on doit la première fabrique de toiles de coton, qu'il établit aux frais du trésor et pour servir de modèle; mais cette industrie n'a pu s'acclimater, surtout pour les tissus imprimés. La manufacture élevée par le gouvernement aux thermes de Dioclétien, ainsi que celle de cotonnades communes du bain de Civita-Vecchia, quoique toujours subsistantes, n'ont pas trouvé d'imitateurs dans les autres provinces. Il en résulte que l'entrée des toiles de coton étrangères absorbe presque entièrement les bénéfices provenant de la sortie du chanvre. Le défaut de marine au long cours, de matière première et principalement de filatures, est la cause d'un état de choses si préjudiciable au pays et au fisc, et le mal augmentera sans cesse, car en Italie, comme dans le reste de l'Europe, les vêtements de coton tendent constamment à remplacer ceux de chanvre, de lin et même de laine; il suffit de voir la population féminine de la capitale et des villes qui l'entourent pour s'en convaincre. La Suisse et l'Angleterre sont en possession de

la fourniture des tissus blancs, et la France n'y prend part que pour une somme insignifiante; mais quant aux imprimés et mélangés, bien qu'ils figurent à peine au tableau d'exportations de nos douanes, il est évident qu'ils entrent par contrebande; partout les magasins en sont remplis, les femmes habillées, et un œil exercé ne peut méconnaître les dessins élégans, les vives couleurs de Mulhouse. La Toscane reçoit pour plusieurs millions de ces toiles, et il est probable que, par la montueuse frontière de Radicofani, elle se charge d'en introduire frauduleusement une grande partie.

Soixante-et-dix papeteries existent dispersées sur le territoire pontifical, et les plus renommées sont celles de Rome, Foligno, Fabriano, Chiaravalle et Ascoli. Les produits de ces divers établissemens montent à 3,600,000 livres (1,200,000 kilogrammes), et se sont rapidement perfectionnés; néanmoins ils ne peuvent encore lutter avec ceux de France et d'Angleterre et ne servent qu'à la consommation courante. Tout ce qui concerne les arts et le dessin, tous les papiers à lettre de choix, viennent de l'étranger et surtout des fabriques françaises qui l'emportent actuellement sur celles de la Grande-Bretagne. On fabrique aussi à Rome des cartes à jouer. De toutes ces manufactures, une seule, la papeterie Camerale du gouvernement, a renouvelé son matériel;

maintenant elle se sert de la machine sans fin et du cylindre, aussi a-t-elle acquis une incontestable supériorité, tant sous le rapport de l'économie que sous celui d'une fabrication toujours égale. Autrefois le commerce des chiffons, alimentant les moulins à papier, était libre, et des 3,000,000 de kilogrammes de cette matière que produisent les états romains, un tiers au moins était exporté; mais, le 6 juin 1839, un décret a mis des entraves à la sortie et ordonné qu'elle ne pourra être effectuée que lorsque les papeteries nationales seront suffisamment approvisionnées : à cet effet, l'achat et la vente des chiffons ont été placés sous une espèce de régie. Le préambule de cette ordonnance, rédigée en termes assez confus, dit qu'elle est rendue sur la demande des fabricans. Il sort annuellement de leurs ateliers pour une valeur de 350,000 écus (1,872,500 francs). En divisant cette somme par 70, on voit que l'importance de chaque manufacturier est minime. En général c'est un des défauts de l'industrie italienne, de n'avoir aucun de ces grands centres d'industrie où les nouvelles découvertes sont applicables et les profits peuvent être réduits en raison directe de l'extension du travail.

La fabrication des chapeaux de paille, jadis réservée à la Toscane, ne s'est introduite que depuis une vingtaine d'années dans la légation de

Bologna et la Marche d'Ancona; c'est une précieuse conquête, car non seulement elle suffit aux besoins du pays, mais encore à l'exportation; d'abord elle ne s'essaya que sur les chapeaux communs, mais aujourd'hui ceux de première qualité peuvent aller de pair avec les toscans; les procédés pour les obtenir ont été déjà décrits dans le premier volume de ce voyage; procédés si faciles et que l'on néglige en Provence et en Languedoc, sous un ciel semblable à celui de l'Italie. Cependant la France a tiré de la Toscane, en 1840, 139,594 chapeaux de première qualité, et 651,766 inférieurs, que l'on peut porter ensemble et sans crainte de se tromper, à une valeur de 4,747,000 francs.

Les savonneries ont été long-temps négligées, et il y a une trentaine d'années qu'il ne sortait de leurs chaudières que du savon noir à l'usage des classes ouvrières, et même en petite quantité. 40 fabriques, dont 20 sont établies à Rome, produisent maintenant du savon blanc pour une valeur de 160,000 écus (1,070,000 francs); de tous ces établissemens, le seul qui puisse être comparé aux savonneries de Trieste, de Venise et de Marseille, est celui de Ponte-Lagoscuro : M. Franz, qui le dirige, ne se sert que de l'huile d'olive et de la soude d'Alicante ou de Sicile.

A Grottamare une raffinerie, protégée par un

privilège de fabrication, emploie 1,000,000 de kilogrammes de sucre brut ou terré, et ne peut répondre aux besoins du pays.

Grottamare se livre aussi à la condensation du jus de réglisse et en répand dans le commerce intérieur 10 à 12,000 kilogrammes.

Dix-neuf fabriques préparent 300,000 kilogrammes d'acide tartrique épuré et de tartre de potasse; leurs produits recherchés en Europe, fournissent à des exportations assez considérables et qu'on peut estimer à 75,000 écus (401,250 francs); c'est encore à Grottamare et Ancona que cet acide et ce tartrate sont portés à une véritable perfection. Depuis quelque temps des brasseries et des laboratoires de limonade gazeuse s'élèvent à Rome et à Bologna. En général les arts chimiques sont en progrès dans les états pontificaux.

Dans les environs de la capitale, de Bologna et sur le littoral de la Méditerranée, il existe un nombre considérable de distilleries d'alcool et d'eau-de-vie. La multiplication de la vigne donnera, peut-être bientôt, les moyens de fournir à une exportation considérable.

Les pâtes, d'un si grand usage en Italie et presque une des bases de l'alimentation, ont aussi, depuis quelques années, obtenu une notable extension et le pays n'est plus tributaire de Gènes et du royaume de Naples. Ce qui a beaucoup con-

tribué à cet heureux résultat, c'est l'introduction de la culture des blés de Tangarok et de Manfredonia, que leur dureté et leur disposition à se granuler, au lieu de se réduire en farine, rendent éminemment propres à cette fabrication ; mais ces grains, sujets à dégénérer, doivent être renouvelés tous les trois ans et tirés des contrées dont ils sont originaires.

Non seulement l'ainidon se prépare avec les grains avariés de froment, mais on se sert aussi pour sa fabrication des pommes de terre dont la culture s'étend de jour en jour.

MANUFACTURES DU RÉGNE MINÉRAL.

Les fourneaux pour la fusion de la fonte sont au nombre de trois et situés à Conca, Canino et Bracciano, dans les pays à forêts, qui s'étendent depuis le versant sud de l'Apennin jusqu'à la Méditerranée ; on prétend qu'ils produisent par jour 16,000 kilogrammes pendant la saison du travail, car ils chôment une partie de l'année ; mais pendant combien de temps sont-ils en activité ? c'est ce que je n'ai pu savoir, et cependant on ne peut, si on l'ignore, estimer ce qu'ils versent dans la

consommation. Le minéral est, en plus grande partie, fourni par l'île d'Elbe au prix moyen de deux écus (10 fr. 70 c.) les 333 kilogrammes, répondant à 1,000 livres romaines; le reste provient de la Tolfa, mine en exploitation sur la terre papale. Le haut-fourneau de Bracciano utilise immédiatement sa fonte en fabriquant des objets moulés et des projectiles, et c'est à un Français que l'on doit cette industrie. La fonte, mêlée à celle de l'île d'Elbe, est convertie en fer dans les forges de Canino, Ronciglione, Bracciano, Tivoli, Bagnaja, Sutri et Viterbo; le métal qui en sort est malléable, nerveux, de première qualité, et peut être comparé à celui de Brescia et de Carinthie. Les maîtres de ces usines ne restent point en arrière de la science et adoptent les perfectionnemens introduits dans les autres contrées; ainsi, à Bracciano, on a construit un fourneau à deux cônes opposés, rendu la soufflerie plus active, plus puissante, chauffé l'air, obtenu une grande économie sur le combustible et fait venir de France les nouveaux cylindres et les filières pour l'étirage des barres et la fabrication des plaques; il en est heureusement résulté que le fer, qui se vendait 42 écus les 333 kilogrammes (230 francs), est tombé à 34 (183 francs), et probablement il diminuera. Ce prix, trop élevé encore, provient de l'impossibilité où est le pays de suf-

fire à ses besoins ; le minéral est trop peu abondant et placé presque sur un seul point ; de plus la chaîne transversale des Apennins ne permet pas le transport par terre, du sud au nord, et celui par mer est aussi coûteux, car, pour aller de Civita-Vecchia à Ancone, il faut contourner l'Italie méridionale, la Sicile et remonter les trois quarts du golfe Adriatique ; navigation de quatre cents lieues marines, et que les vents contraires font quelquefois durer un temps énorme. Le fer romain reviendrait donc à Bologne, tous frais comptés, à 56 écus 75 bajoqui les mille livres ; telle est la raison qui oblige cette ville et les Marches environnantes de s'approvisionner à l'étranger et d'en tirer 1,500,000 kilogrammes. Les contrées méridionales n'en reçoivent que 100,000 si les registres des douanes pontificales sont exactement tenus. En somme, l'introduction des fontes, des fers en barre et tréfilés, ainsi que des aciers, peut valoir de 800,000 à 1,000,000 de francs.

Ronciglione et Tivoli possèdent des taillanderies et des tréfileries ; à Rome, les mêmes filières arrivent au numéro 32 : néanmoins l'introduction des fils de fer est encore de 70 à 80,000 kilogrammes. La clouterie occupe un assez grand nombre de bras à Rome, Ascoli, Ferrara, Lugo, Ronciglione, Viterbo, Città di Castello, et toute-

fois, comme pour la tréfilerie, il faut avoir recours à l'importation; cependant, ces diverses industries ont fait, depuis quelques années, de sensibles progrès, et bientôt, peut-être, elles pourront répondre à toutes les demandes de l'intérieur.

Dix fabriques de limes et de râpes sont établies à Sellano et une à Assisi. Les premières confectionnent 12,000 douzaines de limes et râpes à grosses stries et 24,000 de diverses finesses pour assortimens; la seconde, 15,000 imitant les communes d'Allemagne et 1,000 les superfines d'Angleterre; les deux tiers des produits de Sellano sont exportés et ceux d'Assisi restent dans le pays.

Assisi fabrique aussi des aiguilles de médiocre qualité; Urbino des épingles en laiton jouissant d'une grande réputation; celles de Bologna, en acier, ont une tête de verre.

La coutellerie, comprenant tous les instrumens tranchans à l'usage de l'agriculture, des arts et des métiers, est dans un véritable état d'infériorité; fait d'autant plus singulier que les Romains travaillent habilement les métaux; pour en acquérir la preuve, il suffit de voir les instrumens de musique en métal fabriqués à Rome, les batteries de cuisine et tout ce qui réclame l'emploi du cuivre forgé au marteau ou soumis à l'action de machines mues par des chutes d'eau ou des

courans. Les ouvrages en laiton s'exécutent bien à Rome, Bologna, Pesaro, Ancona, Foligno, et l'on n'a pas besoin d'en tirer du dehors. La matière première, il est vrai, est importée, puisque la contrée est privée de mines de zinc et de cuivre, mais du moins la main-d'œuvre appartient aux ouvriers nationaux.

Les deux fonderies de caractères, existantes à Rome et celle de Bologna, quoique perfectionnées depuis quelques années, ne sont point encore arrivées à la finesse et l'élégance désirables des matrices; les lettres sont de formes lourdes et confuses, et gardent les défauts primitifs du poinçon; aussi, les imprimeurs se servent-ils, pour la plupart, de caractères venus de Paris, de Lyon et de Genève.

De nombreuses verreries sont répandues à Rome, Pesaro, Rimino, Bologna et Ferrara; outre le verre blanc, elles produisent des bouteilles noires, les vitres, les entonnoirs, les cloches pour couvrir les légumes cultivés pendant l'hiver. Les bocalux sortent d'une manufacture établie à Poggio-Mirteto, mais toutes les tentatives pour obtenir des glaces et miroirs ont été infructueuses et la France est restée en possession de ce commerce. On essaie aussi à Ferrara de fondre le cristal; probablement l'entreprise n'est pas heureuse ou ne répond pas à la consommation,

car la France et l'Allemagne continuent l'importation de leurs cristaux en assez grande quantité.

La capitale se distingue par ses fonderies de bronze, s'occupant à jeter au moule des objets d'art et des imitations de l'antique, source d'une exportation considérable et d'un réel profit. Viterbo et Pesaro jouissent d'une grande réputation pour la fonte des cloches; cette industrie est doublement importante sous le rapport des demandes de l'intérieur et des ventes à l'étranger.

Le pays ne possède qu'une manufacture de céruse (carbonate de plomb) et une autre de vert de gris (acétate de cuivre); toutes deux languissantes et incapables d'alimenter les arts et les fabriques employant ces oxides.

La poterie commune se fabrique dans un grand nombre de localités et suffit aux besoins des classes inférieures; ne craignant aucune importation, vu le bas prix de ses produits, elle ne fait pas de progrès en ce qui concerne la pâte, la cuisson, la couverte de l'émail et se contente de conserver traditionnellement quelques-unes des belles formes antiques. A Civita-Castellana, il existe une manufacture de faïence dont l'élément constitutif est excellent et contient la silice et l'alumine dans de justes proportions. Il est surprenant qu'on ne sache pas en faire un emploi plus considérable et mieux entendu, et qu'on laisse la contrée s'appro-

visionner en France et en Angleterre de poterie fine et de porcelaine.

Le vitriol (sulfate de fer) se trouve et se cristallise aux environs de Viterbo, et le nitre (nitrate de potasse) est raffiné dans sept localités différentes. A ces substances salines on peut joindre les acides nitriques et sulfuriques fabriqués à Bologna et Rimino; mais parmi les produits chimiques les plus importants sont, sans contredit, le soufre et l'alun (sulfate d'alumine); la nature les a placés en abondance sur le sol romain : toutefois, comme il en a été déjà question aux chapitres précédens, il est inutile d'y revenir.

MANUFACTURES D'OBJETS D'ART.

Au premier rang on devrait placer l'imprimerie, si elle avait conservé son ancienne splendeur, s'il sortait encore de ses ateliers des ouvrages renommés tels que ceux échappés jadis aux presses des bénédictins de Subiaco, du marquis Massimi, du duc de Sermonetta, qui consacrèrent une partie de leur fortune au perfectionnement de la typographie. Maintenant, excepté quelques livres servant de guide aux voyageurs, souvent depour-

vus d'une saine critique et fort mal imprimés, excepté encore les verbeuses dissertations des antiquaires, il se publie peu d'œuvres littéraires ou historiques à Rome, et les magasins des libraires sont principalement occupés par les productions étrangères, après cependant qu'elles ont passé à l'examen de la censure. Si l'œuvre est réprouvée, la douane empêche son introduction; quant à la théologie ou ce qui touche à la religion, c'est une congrégation qui doit s'en occuper et autoriser la lecture ou mettre à l'index : dans ce cas l'entrée par la frontière est également défendue; cependant il faut dire que les magistrats, les littérateurs, les avocats distingués, obtiennent facilement la permission de garder les pros crits dans leurs bibliothèques. Par le fait la censure est fort douce. La France, pour sa part, a introduit 13,339 kilogrammes de livres en 1840, ce qui est beaucoup dans un pays où la bourgeoisie lit peu et le peuple pas du tout; ce poids répond, en terme moyen pour chacun, à 30,000 volumes, et montre combien la langue française est répandue parmi les classes élevées. Ces 13,000 kilogrammes sont la quantité officiellement avouée, mais certainement la Toscane se charge de l'augmenter par la contrebande active des libraires de Florence et de Livourne.

Nous voici maintenant arrivés à la partie bril-

lante de l'industrie romaine. L'impression en taille douce et lithographique est portée à un haut point de perfection, et ses presses sont continuellement occupées par le nombre immense de gravures, soit noires, soit destinées à être coloriées, représentant les monumens antiques et modernes qui se vendent aux voyageurs. Bien peu d'étrangers partent sans en acheter une collection, et quoique j'ignore la valeur de ce commerce, elle doit être considérable : 20,000 touristes affluent tous les ans à Rome, et en supposant qu'ils n'emploient chacun que 10 écus à ces sortes d'emplètes, ce qui certainement est une trop faible estimation, on trouve déjà plus d'un million de francs. A la suite des graveurs, imprimeurs et lithographes, marchent les enlumineurs, et ce n'est pas sans dessein que ce substantif est mis ici au masculin. En France ce sont ordinairement des femmes qui s'appliquent à colorier les gravures, mais dans la capitale du monde chrétien les détails mercantiles semblent être tombés en partage aux hommes, et le sexe féminin se consacre, presque exclusivement, aux soins intérieurs du ménage : c'est une suite de la vie retirée que menaient les matrones de l'antiquité.

La gravure sur cuivre, au burin et à l'eau forte, est aussi pratiquée avec succès, et dès long-temps Rome a possédé, en ce genre, d'excellens artis-

tes. Les camées sur pierres dures et sur coquilles, dont l'épaisseur a des couches de différentes couleurs, procurent une existence honorable et fructueuse à un grand nombre de graveurs, et plusieurs s'étant distingués dans cet art, si cultivé par les anciens, ont donné un grand prix à leur travail. Les pierres gravées par le célèbre Picler, furent souvent prises pour de véritables antiques.

La peinture à fresque des appartemens peut être assimilée, par le nombre de bras qu'elle emploie, à une manufacture. Au moyen de poncís elle opère avec une grande rapidité, forme d'élégantes décorations et remplace utilement les papiers peints, sous un climat dont l'ardeur favorise trop la propagation des insectes. D'ailleurs le bon goût est d'accord ici avec l'utilité, et les ouvrages des peintres italiens sont bien supérieurs, de toutes manières, à nos fragiles tentures. Un autre genre de peinture s'exécute aussi, en petite proportion, sur le stuc et s'applique aux meubles; il en résulte de délicieux ornemens, et cette industrie, ou plutôt cet art, donne lieu à un commerce extérieur de quelque importance.

Parmi les ornementistes il faut également comprendre les incrustateurs des pierres colorées; insérés dans les marbres, les jaspes, le porphyre, le lapis-lazuli, la malachite, les beaux granits de

Corse et d'Orient embellissent des tables, des consoles et des guéridons; mais ce genre d'industrie est supérieur à Florence. A Rome on se borne, à peu près, à former des espèces de marqueteries, tandis qu'en Toscane on s'élève jusqu'à la représentation des fleurs, des animaux et des ornemens.

L'or et l'argent sont habilement employés à la fabrication de l'orfèvrerie et des bijoux. L'art qu'illustrèrent, au temps de la renaissance, Benvenuto Cellini, Bandinello, Marani, Jesi, Agnolo, jette encore de l'éclat sur ces bords du Tibre, où l'antiquité a légué aux modernes de si précieux modèles; toutefois il est une autre espèce de bijouterie n'aspirant point à imiter leurs belles formes, et ne travaillant que pour les femmes de la campagne ou des basses classes citadines; elle est toute spéciale, souvent même affectée à certaines localités, qui repoussent les caprices de la mode et recherchent encore les aiguilles de tête, les chaînes attachées à la ceinture, les larges colliers tels qu'on les a portés depuis des siècles dans la province : cette fabrication, toujours la même, n'est pas la moins fructueuse et entretient un certain nombre d'ateliers.

Pour encourager la gravure, le gouvernement fonda, sous le pontificat de Clément XI, élu en 1721, un établissement appelé Chambre calcogra-

phique, employant sa dotation à l'acquisition de planches gravées, dont elle vend ensuite les épreuves pour rentrer dans ses dépenses. Selon M. de Tournon, en 1810, elle possédait 7,824 cuivres incisés au burin ou mordus par l'eau-forte; depuis cette époque le nombre en a augmenté. Les souverains pontifes ont toujours noblement contribué aux progrès des arts et des sciences : l'époque de Léon X en est une immortelle preuve, mais dès long-temps ses prédécesseurs l'avaient préparée.

Les chapelets, formés de toutes sortes de matières, et principalement de verres colorés, de laves et de coraux, sont un objet considérable de commerce au dedans et au dehors; il s'en exporte une immense quantité en Italie, en Espagne, en Portugal, au Mexique et dans toute l'Amérique du Sud, où la religion catholique est seule admise. On prétend qu'ils font entrer à Rome chaque année 200,000 écus (1,070,000 francs), et je n'ai aucunes données pour combattre ou admettre cette assertion, car les douanes ne tiennent point compte d'une sortie entièrement libre, et qui d'ailleurs s'opère par petites fractions. Il en est de même pour l'entrée partielle en France, puisque la plupart des voyageurs dérobent leurs pacotilles aux regards des douaniers, et ce qui ne peut éviter de payer les droits se confond avec la mercerie.

On peut citer aussi comme contribuant au commerce artistique l'imitation en liège des monumens anciens et modernes, et la restauration des statues, bustes et vases antiques journellement découverts à Rome et dans ses environs; ce travail occupe, sous la direction de véritables sculpteurs, une centaine d'ouvriers. Les restes vénérables des siècles d'Auguste et d'Adrien sont souvent fort mal restaurés, mais ils ne s'en vendent pas moins aux étrangers, et quelquefois à un prix considérable. Les Anglais, dit-on, paient au poids de l'or ce qui devrait se solder avec du cuivre.

La mosaïque est une industrie d'une haute importance, et devient l'égale de la peinture lorsqu'elle reproduit et rend éternels les chefs-d'œuvre de Raphaël, du Dominiquin et des Carraches; mais comme simple représentation réduite de monumens, de ruines pittoresques, et ornement de la bijouterie, elle est une source d'aisance et quelquefois de fortune pour un certain nombre de familles, dont le travail se répand dans toutes les parties du monde. L'art de fondre les émaux et de les nuancer, est aussi arrivé à une grande perfection, et pendant l'occupation française le gouvernement impérial fonda une chaire de chimie appliquée à leurs préparations. Dès longtemps un vaste établissement était attaché à

l'église de Saint-Pierre et traduisait en émail, si l'on peut s'exprimer ainsi, les œuvres du pinceau que les siècles menaçaient de destruction; il existe toujours, et peut-être le lecteur sera-t-il satisfait d'apprendre comment on procède, avec une étonnante fidélité de couleur et de dessin, à la reproduction des tableaux, même de ceux dont les figures ont 3 ou 4 mètres de hauteur. Pour ceux de moyenne proportion, on étend, sur une table de cuivre posée verticalement, une couche de mastic dur et de quelques centimètres d'épaisseur. Si le besoin l'exige, plusieurs de ces feuilles sont assemblées et solidement fixées à un cadre de fer. Lorsque l'ouvrage est colossal on se sert d'une pierre volcanique de Peperino, dont les masses compactes se débitent en surfaces de toutes dimensions; ces pièces énormes, destinées à recevoir d'immenses mosaïques, dépassent en poids 50 et 60,000 kilogrammes et ressemblent à des murailles monolithes. Sur le mastic recouvrant ou ces pierres ou les feuilles de métal on trace le dessin du tableau qui doit être imité. Alors l'ouvrier, ou plutôt l'artiste, procède à la confection de la mosaïque; à côté de lui sont rangés les émaux de toutes couleurs dont il aura besoin, et qui ont la forme de parallélipèdes allongés et un peu épointés par un bout. Selon qu'il est nécessaire on les divise et même on leur

donne, au moyen d'une meule d'émeri, les courbures propres à suivre la rondeur des contours. Pour les draperies et les larges effets d'ombre ou de lumière, ces émaux ont jusqu'à 2 et 3 centimètres d'équarrissage, mais lorsqu'il faut rendre la finesse des lignes de l'œil et de la bouche ou des boucles légères de cheveux, ils se réduisent à quelques millimètres et souvent à beaucoup moins. Le mosaïqueur, qu'on me pardonne ce mot, est donc obligé de préparer sans cesse les émaux comme son travail l'exige, et il doit en avoir acquis l'habitude pour ne pas perdre une matière précieuse : aussi n'est-il agrégé aux ateliers de Saint-Pierre qu'après un long apprentissage. Quand un certain nombre de dés ont reçu la division et les formes voulues, il les enfonce dans le mastic en se conformant au dessin déjà tracé et au coloris du modèle, coloris si exactement imité, que lorsque la mosaïque est mise en place et vue à quelques pas de distance, on la confond souvent avec la peinture à l'huile dont elle a l'éclat et la vigueur. L'œuvre terminée est d'abord rude, pleine d'aspérités et semble composée de morceaux de laves que la nature aurait colorées de mille teintes diverses; mais bientôt elle acquiert le brillant et l'unité de surface qu'elle doit avoir par un procédé semblable à celui qu'on applique au polissage des glaces. Arri-

vée à ce point de perfection, la mosaïque, sauf un choc violent, est impérissable et ne craint aucun des agens chimiques et destructeurs répandus dans l'atmosphère. Ce travail est immortel, mais ne peut s'achever qu'avec une lenteur extrême : à peine un jour laisse-t-il apercevoir quelques émaux ajoutés à ceux posés la veille, et pour en donner un exemple, citons un tableau qui vient d'être fini, et représentant l'Isaïe de Raphaël ; il n'a que 2 mètres de largeur et 2 et demi de hauteur, et pourtant il occupa trois ouvriers à la fois pendant six années. En comparant les grandes mosaïques de Saint-Pierre à celle-ci et en faisant une règle de proportion, on trouvera qu'il a fallu un demi-siècle pour les terminer. Il n'y a que la persévérance italienne, ne se lassant jamais et s'approchant pas à pas de son but, qui puisse se résoudre à produire si lentement. Ajoutons que ces grands tableaux d'émail reviennent à 150 ou 200,000 francs.

Le gouvernement possède une fonderie fabriquant tous les émaux qu'il emploie, et au Vatican on peut visiter une vaste galerie où 18,000 caisiers renferment chacun une teinte différente et ses dégradations. Un long exercice de leur profession donne aux fondeurs la connaissance des mixtions et de la quantité de matières colorantes que l'on doit introduire dans la pâte du verre,

qui n'est point transparent, mais demi-opaque, pour que la lumière ne puisse pénétrer et se perdre dans l'intérieur de la mosaïque. Ces émaux sont en gros morceaux et tels qu'ils sortent du creuset; lorsqu'on veut s'en servir, on les divise avec un maillet de fer en biseau et ils s'éclatent régulièrement.

Il est difficile de savoir quelle quantité de numéraire tous ces objets d'art font entrer à Rome, puisque leur valeur est presque toujours conventionnelle, dépend de l'empressement de l'acheteur à se les procurer, et que la douane ne saurait l'apprécier; mais certainement elle est considérable.

Voici maintenant un tableau des principales manufactures réparties à Rome ainsi que dans les provinces, et destiné à compléter ce chapitre :

LOCALITÉS.	FABRIQUES DE
Ancona.	Cuirs et Peaux diverses. Toiles de chanvre et mêlées de coton. Toiles imprimées et nankins. Cordages assortis. Chapeaux de poils de lièvre. Draps communs. Parapluies en tissus de soie et de coton ciré. Cire d'Espagne. Savon.

LOCALITÉS.	FABRIQUES DE
Ascoli.	Aiguilles. Papier. Verre. Tartrate de potasse. Draps. Faïence.
Assisi.	Limes et Râpes.
Belfiore.	Papier.
Bologna.	SOIERIES. — Damas, Velours, Satins, Lustrines, Peluches, Crêpes, Fou- lards, Gazes. Draps et Lainages. Caractères d'imprimerie. Cuirs et Peaux. Cordages. Papiers. Bougies. Chapeaux de paille. Fer demi-raffiné. Verreries. Épingles d'acier à têtes de verre.
Calderara. . . .	Tanneries. Tartrate de potasse. Sucre raffiné.
Camerino. . . .	Soieries.
Faenza.	Filature de soie.
Ferrara.	Tissus de soie. Cordages. Bougies. Cuirs et Peaux apprêtés. Verres blancs et noirs. Clouterie.

LOCALITÉS.	FABRIQUES DE
Foligno.	Cire blanchie, Cierges et Bougies. Tannerie. Savon. Huile purifiée. Alcool, Eau-de-Vie. Papier. Parchemin. Soies grêges. Cartes à jouer.
Grottamare. . .	Sucre raffiné.
Macerata.	Verrerie. Poterie commune.
Norcia.	Draps. Cuirs et Peaux préparés.
Osimo.	Lainages.
Perugia.	Tapis à dessins. Draps, Castorines. Chapeaux de feutre. Tartrate de potasse. Soieries. Tanneries. Savon. Cire.
Pesaro.	Faïence. Poterie commune et fine. Cristaux et Verrerie. Tartrate de potasse. Cuirs et Peaux préparés. Tissus de soie et de coton. Filature de soies grêges.
Porto-Logoscurio.	Savon.
Rimino.	Extraction, Affinage du Soufre.

LOCALITÉS.	FABRIQUES DE
Rome et sa Ban- lieue.	Alcool et Eau-de-Vie. Amidon. Bas de laine. Bonneterie. Cartes à jouer. Chapelets. Chapellerie. Cierges et Bougies. Cordes de chanvre. Cordes harmoniques. Cuirs et Peaux. Draperie commune et demi-fine. Fils de fer et de laiton. Filature de laine. Gants. Gravure. Instrumens de chirurgie. Instrumens de physique. Liqueurs. Mosaïques, Incrustations. Moulinage du tan. Orfèvrerie et Bijouterie. Papiers. Pâtes d'Italie. Perles fausses. Poterie, Faïence. Produits chimiques. Savon. Sellerie. Soieries. Tabac. Taillanderie et Coutellerie. Tapis et imitation des Gobelins. Teintures. Tissus de coton. Tissus de crin. Toiles imprimées communes. Verreries.
Ronciglione. . .	Tréfilerie.
San Severino. .	Papier.

LOCALITÉS.	FABRIQUES DE
Sellano.	Limes et Râpes.
Spoletto.	Préparation des Peaux. Draps et Lainages.
Terni	Lainages. Papier. Tannerie.
Tivoli.	Cuir. Taillanderie. Tréfilerie et Laminage. Fonte de cuivre.
Todi.	Toiles de chanvre et de lin.
Tolentino.	Tannerie. Faïence.
Tolfa.	Extraction, Cristallisation de l'Alun.
Velletri.	Fontes et Fer.
Canino.	
Conca.	
Viterbo.	Clouterie. Cordages. Toiles de chanvre. Blanchiment des Toiles. Sulfate de fer.
Urbino.	Épingles en laiton.

MANUFACTURES EN PROGRÈS.

Chapeaux de feutre.
Chapeaux de paille.
Papeterie.

Soieries.
Savonnerie.
Soufre.

MANUFACTURES EN DÉCADENCE.

Draperie.
Tannerie.
Gants.

Sulfate d'alumine.
Crêpes et Gazes.
Tissus de coton.

D'après ce tableau on a pu voir que si l'état ecclésiastique n'est pas placé au rang des pays à manufactures importantes et donnant des produits perfectionnés, il ne manque point pourtant d'industrie, et qu'il peut suffire à une grande partie de sa consommation. La balance du commerce, il est vrai, ne lui est pas favorable, mais le numéraire que les étrangers apportent sans cesse rétablit l'équilibre, et la preuve c'est que l'intérêt de l'argent reste à peu près stationnaire à Rome, à Bologna, à Civita-Vecchia, et ne dépasse pas celui des autres places commerciales de l'Italie. Remarquons aussi qu'un mouvement industriel se développe même parmi la noblesse; plusieurs de ses membres se sont faits manufacturiers, et l'on peut citer avec distinction le marquis Potenziani, les comtes Paccaroni et Lozzano et le baron Grazioli.

COMMERCE.

Le tableau du commerce romain a été à peu près dressé dans les deux chapitres de l'agriculture et des manufactures ; on y a vu que ses exportations se composaient, presque en totalité, de produits agricoles à leur état naturel, et qu'au contraire, le peu de perfection des objets sortis des fabriques nationales, l'obligeait à tirer de l'étranger ceux de première qualité. En général les travaux d'art font seuls déroger à cette règle. C'est néanmoins une tâche ingrate que celle de présenter ici les résultats de ce commerce, car les documens sont confus et difficiles à se procurer. Ce chapitre sera donc moins développé que les précédens, attendu que l'auteur ne veut présenter que ce qu'il croit être la vérité. Il a pu examiner par lui-même l'agriculture, pénétrer dans l'intérieur des ateliers, mais pour le commerce, achetant d'une main et revendant de l'autre, on ne peut s'en rapporter qu'à des états de douanes, souvent incomplets, et qui n'accusent pas exactement la valeur des marchandises présentées à leur appréciation ; il faut la réformer,

comparer le prix assigné à celui de fabrication, et l'on peut commettre des erreurs. Il n'est de certain que les poids et les quantités, et encore aux énoncés légaux, doit-on ajouter approximativement la part de la contrebande.

Pour confirmer cette assertion, commençons par dire que nos produits sont en faveur croissante depuis quelques années, surtout pour les belles soieries unies et façonnées, les toiles imprimées, les châles de laine, la riche quincaillerie, la bijouterie, l'horlogerie, les bronzes et les articles de goût fabriqués à Paris; les beaux papiers, dont la vente fut long-temps le partage de l'Angleterre, sont maintenant fournis par la France: excepté pour les toiles de lin et la draperie, lorsqu'on veut exciter l'acheteur, on donne à la marchandise la qualité de française. La bonne encre même vient de Lyon, et le hasard me fit découvrir que cette ville en fait un commerce assez fructueux avec les états pontificaux. Cependant nos douanes sont bien loin d'accuser une exportation aussi considérable; mais la fraude se charge de combler la différence qui existe entre les chiffres officiels et ceux de la consommation; elle est facile par la montueuse frontière de Toscane, et l'entrepôt de Livourne y pourvoit, dit-on, largement.

Avant de poser des chiffres et de montrer que l'importation romaine dépasse, en moyenne, l'ex-

portation avouée de 11,935,000 francs, disons d'abord que le commerce, soit d'entrée, soit de sortie, se fait presque entièrement par navires étrangers, ce que prouvera le tableau de la marine, et que les tartanes pontificales se bornent ordinairement au cabotage avec Naples, Gênes, Livourne, et viennent rarement jusqu'à Marseille. Dans l'Adriatique le nombre de ces bâtimens est un peu plus considérable, mais également faibles d'échantillon, ils ne peuvent entreprendre des voyages de long cours. Le commerce des transports par mer est donc aux mains des autres nations, et l'on sent que celui par voie de terre est bien borné, puisque forcément il ne peut avoir lieu qu'avec Naples et la Toscane. Il est aussi quelques observations à faire sur les deux contrées que l'Apennin sépare, et dont les populations sont inégales, celle du versant sud n'étant que de 1,030,803 individus, tandis qu'au nord 1,717,264 habitent le littoral adriatique. Leur consommation respective, pour certains objets tirés du dehors, n'est point proportionnelle à ces nombres, et varie sensiblement selon les habitudes et les besoins des provinces, sur lesquelles, au reste, influe peu une légère différence de latitude et de température, mais beaucoup la réunion des fabriques et des classes ouvrières dans la partie septentrionale, et l'agglomération au sud des laboureurs

et des bergers. Aussi l'apport des matières premières destinées aux manufactures et de certains comestibles, comme le poisson salé, est-il plus considérable dans les Marches et les Légations de Bologna et Ferrara, tandis qu'au midi, où se trouve la capitale, ce sont les importations coloniales et les marchandises de luxe qui prédominent. Pour en donner un exemple, citons les produits coloniaux; leur entrée moyenne en douane est de 14,400,137 livres romaines ainsi partagées : au sud, 6,828,253, et au nord, 7,571,884; mais proportionnellement à leur population, les bords de l'Adriatique devraient en consommer 11,608,030. Par contre, l'introduction des tissus de chanvre et de coton, que leur peu de valeur met à la portée de l'ouvrier, arrive dans les Marches au poids de 1,549,624 livres, tandis qu'au midi elle ne s'élève qu'à 911,544; il en est de même, et contrairement, des tulles, des soieries façonnées, rubans et velours, dont l'entrée est à Rome de 136,468 livres, et dans les pays transapennins seulement de 76,671.

Les principales importations se composent de fer, acier, cuivre, plomb, bois de construction et à brûler, tabac en feuilles, poissons salés, cuirs, huile dans les provinces du nord, sucre, café, tissus de soie, laine et coton; les exportations, de bœufs, de moutons, chevaux, peaux d'agneaux, chanvre, potasse et tartrate, soies, liéges, soufre,

sel, céréales et d'huile, par le littoral de la Méditerranée lorsque la récolte est abondante. L'introduction des métaux fait sortir du pays 400,000 écus (2,140,000 francs); des denrées coloniales, 800,000 (4,280,000 francs); de la cire et du miel, 1,029,000 francs; du poisson salé, plus de 450,000 (2,402,500 francs); de l'huile, 380,000 (2,103,000 francs); des gommes, résines, fruits secs, 133,000 (711,550 francs); de la quincaillerie, 250,000 (1,337,500 francs). Les tissus de toutes espèces doivent faire exporter une masse importante de numéraire, mais je n'ai pu connaître que celle concernant les apports douanés par la France, et montant en 1840 à 1,161,425 francs, bonification sur 1839, de 133,425 francs. L'importation de ces tissus se répartit inégalement, selon les espèces, entre les nations manufacturières. La Saxe, la Belgique et le grand duché du Rhin l'emportent sur leurs rivaux pour les laines; la Suisse et l'Angleterre fournissent principalement les cotonnades, surtout les blanches; et la France fait prédominer ses soieries, ses batistes et ses linons, car il faut répéter que les douanes n'accusent, peut-être, que la moindre partie de leur introduction.

Le mouvement commercial varie peu dans les états romains, et suit lentement l'accroissement de la population. On peut donc, sans crainte de

fortes erreurs, et sur une moyenne de dix années prises aux registres douaniers, assigner à l'exportation un chiffre de 25,440,000 francs, et à l'importation celui de 37,375,000 francs, toujours en laissant inconnue la part de la fraude. En admettant un nombre rond de 2,700,000 habitans, cette importation donne donc, pour l'entrée légale, une consommation en marchandises étrangères d'à peu près 14 francs par tête, tandis qu'en Toscane elle est de 35 francs, en apparence du moins; car, dût-on m'accuser de répétitions, il faut rappeler encore au lecteur, qu'une portion notable de ce qui s'introduit dans le duché Toscan, en ressort pour pénétrer secrètement à Modène, en Lombardie et dans les provinces pontificales : ainsi cette différence de 14 à 35, n'indique point réellement quelle est la vraie richesse des deux contrées.

Le commerce romain est régulier, fondé sur les réels besoins de la consommation, et ne se livre point à ces spéculations hasardées, si fréquentes en France, en Angleterre, et qui amènent une opulence improvisée ou des catastrophes atteignant le créancier plus que le débiteur. Les faillites sont rares, et le gain modéré de chaque année, long-temps accumulé, constitue aux négocians une modeste et solide aisance; la prudente sagacité italienne apparaît dans leurs opérations,

et s'il s'est créé deux ou trois immenses fortunes, elles sont dues surtout à l'adjudication des emprunts et de la ferme du tabac, fortunes, au reste, acquises honorablement, mais sans risques, car le gouvernement pontifical a tenu scrupuleusement ses promesses. Toutefois il faut avouer aussi que la sagesse des commerçans a été en général causée par le refus des capitaux disponibles de s'associer à leurs entreprises; contrairement à ce qui se passe ailleurs, ces capitaux sont entre les mains des grands propriétaires, et déjà il a été dit au chapitre descriptif de Civita-Vecchia, qu'éloignés de tout esprit mercantile, ces nobles campagnards ou bourgeois citadins préfèrent augmenter, par des achats successifs, leurs propriétés foncières, plutôt que de prêter à l'industrie et à la navigation. Est-ce un mal dans une contrée autrement constituée que la nôtre, où la stabilité des familles est une des bases de l'ordre social, où leur influence permanente est la garantie du repos public, et en même temps une constante protection pour les classes inférieures, un patronage semblable à celui des anciens sénateurs, sauf les différences que le temps et les lois modernes ont apportées? Je suis loin de le croire; peut-être au premier abord blâmera-t-on cette opinion, mais pour juger sainement ce qui existe dans un pays étranger, on doit commencer par bien connaître sa

constitution, ses réels intérêts, ses mœurs populaires, et ne pas raisonner comme s'il était situé sur les bords de la Seine ou de la Tamise. Chez chaque peuple il est un fond de raison qui le rend juge compétent de ce qui lui convient.

Voici maintenant les tableaux des exportations et importations romaines, et celui du commerce spécial de la France :

EXPORTATIONS PRINCIPALES ET MOYENNES.

		PROVENANCES.		
Bestiaux.	Bœufs. . .	Perugia, Romagna; pour Naples et la Toscane. . . .	Têtes	10,000
	Chevaux. .	Perugia, Romagna; pour Naples et la Toscane. . . .		3,000
	Moutons. .	Perugia, Viterbo; pour la Toscane.		50,000
	Porcs. . . .	Perugia, Viterbo; pour la Toscane.		40,000
	Chanvre. . .	Bologna, Ferrara, Romagna; pour divers pays.	kil.	10,000,000
	Fromages. .	Provinces méridionales; pour la Toscane et le Piémont. .		340,000
	Graines de lin.	Toutes les provinces; pour la Lombardie.		450,000
	Huile d'olive. .	Provinces méridionales dans les bonnes années. . . .		350,000
	Huile de lin. .	Toutes les provinces; pour la Lombardie.		20,000
	Laines. . . .	Provinces méridionales; pour le Piémont, la Toscane, la France et l'Angleterre. . .		500,000
	Liège. . . .	Provinces méridionales; pour l'Angleterre.		180,000

PROVENANCES.		
Pastel.	Rieti, Spoleto, Matêlica, Camerino.	kil. 24,000
Peaux d'agneaux.	Provinces méridionales; pour l'Angleterre, Naples et le Piémont.	140,000
Peaux de bœuf et de buffle.	Diverses provinces et pour divers pays.	40,000
Planches.	Provinces méridionales; pour l'Espagne et la France.	quantité inconnue.
Potasse.	Montalto, Corneto, Porto-Auzio; pour divers pays.	400,000
Riz	Bologna, Ferrara, Ravenna; pour la Toscane.	quantité inconnue.
Sel.	Salines de Cervia et Commachio; pour les pays voisins.	14,000,000
Soies.	Romagna; pour la France et l'Angleterre.	80,000
Soude.	Montalto, Corneto, Porto-Auzio; pour divers pays.	20,000
Soufre.	Romagna; pour la Toscane.	400,000
Suif et graisse.	Pour divers pays.	120,000
Sulfate d'alumine.	Tolfa.	quantité inconnue.
Sulfate de fer.	Viterbo.	20,000
Tabac en feuilles.	Chiaravalla; pour la Toscane et le Piémont.	600,000
Tartrate de potasse.	Diverses provinces; pour la France et l'Angleterre.	150,000
A ces objets, il faut ajouter les antiquités, mosaïques, tableaux, produits des arts, chapelets, bijoux de lave et de coraux.		Valeur inconnue mais considérable.

IMPORTATIONS PRINCIPALES ET MOYENNES.

		PROVENANCES.	
Acier.	De l'Ile d'Elbe.	kil.	200,000
Beurre.	Lombardie.		70,000
Cacao.	France et Angleterre.		150,000
Café.	France et Angleterre.		600,000
Cannelle.	France et Angleterre.		14,000
Charbons et bois.	Le Tyrol, l'Illyrie, la Dalmatie.		1,500,000
Chevaux de luxe.	Divers pays.	nombre incon.	
Cire.	Divers pays.		500,000
Cochenille.	France et Angleterre.		2,700
Coton.	France et Angleterre.		150,000
Cuir brut.	Divers pays.		400,000
Cuivre.	Livourne et Trieste.		130,000
Étain.	Livourne et Trieste.		28,000
Fer.	L'Ile d'Elbe.		700,000
Fer en tringles.	Divers pays.		80,000
Fromages.	Lombardie, Hollande, Suisse.		500,000
Fruits secs.	Deux-Siciles.		340,000
Girofle.	France et Angleterre.		12,000
Huile.	Naples et la Toscane.		1,000,000
Indigo.	France et Angleterre.		20,000
Laine à mottes.	Divers pays.		550,000
Mercur.	Espagne.		1,400
Peaux de lièvre.	Divers pays.		18,000
Morue.			2,400,000
Harengs.	Angleterre.		250,000
Sardines.			500,000
Saumon.			
Thon.	France, Espagne, Sicile, Russie.		1,200,000
Sardines.			
Caviar.			
Plomb.	Angleterre.		700,000
Poivre.	France et Angleterre.		340,000
Sucre brut.	France et Angleterre.		4,000,000
Tabac en feuilles.	Hongrie, Albanie, Brésil.		1,150,000
Tissus.	France, Angleterre, Suisse, Allemagne.	quantité incon.	nue.

Le commerce des céréales, tantôt actif, tantôt languissant, et quelquefois même entièrement suspendu, est de sa nature très variable; son mouvement dépend réciproquement de l'état des récoltes dans les pays pontificaux et les contrées étrangères. Surtout en Espagne et au midi de la France, ces variations sont si grandes, qu'en 1839 la ville de Marseille n'a pas acheté à Civita-Vecchia un seul litre de froment, et qu'en 1840, elle en a tiré 8,358,274, s'élevant à une valeur de 1,671,625 francs. Des recherches ont été faites inutilement par l'auteur de cette relation, pour connaître officiellement la moyenne de l'exportation des grains de toutes espèces; mais il pense, d'après d'autres renseignemens, qu'il ne s'éloignerait pas de la vérité en la portant à 1,000,000 ou 1.100,000 francs.

Autrefois la sortie de l'huile par le littoral de la Méditerranée, le seul qui en produise assez dans les bonnes années pour avoir un excédent sur la consommation locale, était entièrement libre ainsi que celle des chiffons; mais en 1836, une ordonnance prescrivit la publication des prix courans destinés à servir de régulateurs pour l'importation des huiles étrangères et l'exportation des nationales; ainsi dans cette même période de 1836, l'entrée et la sortie furent permises moyennant un droit de 100 bajoqui par 33 kilogrammes $\frac{1}{3}$

pour la première, et de 30 pour la seconde. Quant aux chiffons, le lecteur a déjà vu qu'ils ne peuvent maintenant passer à l'extérieur que lorsque les papeteries romaines sont suffisamment approvisionnées; avant cette restriction, que la manufacture a sollicitée et dont le commerce se plaint, on embarquait pour la France, l'Angleterre, la Toscane et la Lombardie, à peu près 3,000,000 de kilogrammes de cette matière d'autant plus précieuse, que depuis l'invasion des cotonnades, les chiffons de chanvre et de lin deviennent rares et chers. L'exportation des tableaux de prix et des antiques, est aussi fort gênée et même prohibée en principe, et ce n'est qu'avec un permis du gouvernement qu'on peut les faire passer au dehors; deux raisons en sont cause : la première, c'est que les tableaux et les statues attirent les voyageurs et les artistes; la seconde provient de la perpétuelle substitution des objets d'art décorant les somptueuses demeures de la noblesse romaine. les Doria, les Colonna, les Borghèse, n'en sont que les usufruitiers.

COMMERCE DE ROME ET DE LA FRANCE EN 1839.

IMPORTATIONS EN FRANCE.			
MATIÈRES NÉCESSAIRES A L'INDUSTRIE.		OBJETS DE CONSOMMATION.	
1,016,402 francs.		Naturels 9,242.	Fabriqués. 83,816.
COMMERCE GÉNÉRAL.			
MARCHANDISES ÉTRANGÈRES ARRIVÉES EN FRANCE.			
Laines en masse.	136,524	Laines en masse.	fr.
Matériaux.	3,027,634	Merrains de chêne.	414,254
Tabac en feuilles.	60,103	Matériaux.	156,273
Merrains de chêne.	408,832	Tabac en feuilles.	151,381
Objets de collections.	377,834	Peaux brutes.	98,587
Soufre fondu.	39,085	Suif brut.	56,397
Peaux brutes.	534	Sulfate d'alumine.	23,678
Suif brut.	185,199	Soufre fondu.	25,560
Soies écruës.	17,195	Marbres.	224,159
Marbres.	4,725	Objets de collections.	312,887
Sulfate d'alumine.	8,581	Librairie.	fr.
Librairie.		Potasse.	1,981
Potasse.		Autres articles.	8,581
Autres articles.			72,701
Total.	1,109,460	Total.	4,049,807
COMMERCE SPÉCIAL.			
MARCHANDISES ÉTRANGÈRES MISES EN CONSOMMATION.			
		kilog.	126,145
		pièces.	482,895
		kilog.	5,027,634
		fr.	42,777
		fr.	43,051
		kilog.	26,775
			224,159
			312,887
		fr.	1,981
		kilog.	8,581
			72,701

Dans ce tableau, comme dans le suivant, les marchandises sont placées selon leur rang d'importance.

COMMERCE GÉNÉRAL.

MARCHANDISES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

Tissus de soie. . .	fr.	640,090
Tissus de laine. . .	fr.	299,975
Sucre étranger brut. . .	kilog.	297,699
Sucre français brut. . .	fr.	337,224
Mercerie et Modes. . .	fr.	203,583
Sucre raffiné. . .	kilog.	197,987
Plomb brut. . .	fr.	131,686
Papier, Livres et Gra- vures. . .	fr.	126,887
Sel marin. . .	fr.	101,290
Poterie, Verres et Cris- taux. . .	fr.	94,114
Café. . .	fr.	90,016
Tissus de coton. . .	kilog.	52,028
Machines et Mécani- ques. . .	fr.	47,242
Peaux préparées. . .	kilog.	35,960
Tissus de lin et de chanvre. . .	fr.	31,754
Orfèvrerie et Bijoux. . .	fr.	22,185
Meubles. . .	fr.	20,511
Plumes à écrire. . .	fr.	18,056
Coutellerie. . .	kilog.	17,916
Poissons salés. . .	fr.	14,500
Articles divers. . .	fr.	710,587
Total. . .	fr.	3,575,850

COMMERCE SPÉCIAL.
MARCHANDISES FRANÇAISES

Tissus de soie. . .	fr.	587,782
Tissus de laine. . .	fr.	214,752
Sucre raffiné. . .	kilog.	197,987
Mercerie et Modes. . .	fr.	189,787
Papier, Livres et Gra- vures. . .	fr.	124,825
Sel marin. . .	fr.	101,290
Poterie, Verres et Cris- taux. . .	fr.	91,505
Tissus de coton. . .	fr.	51,686
Machines et Mécani- ques. . .	fr.	40,209
Peaux préparées. . .	kilog.	33,830
Tissus de lin et de chanvre. . .	fr.	28,154
Orfèvrerie et Bijoux. . .	fr.	22,185
Meubles. . .	fr.	20,511
Plumes à écrire. . .	fr.	18,056
Coutellerie. . .	kilog.	17,916
Poissons salés. . .	fr.	14,500
Articles divers. . .	fr.	476,844

Total. . . 2,231,377

La quantité de marchandises romaines introduite en France et indiquée au premier tableau est exacte, attendu qu'en général ces introductions composées d'objets encombrans et de médiocre valeur, se refusent à la contrebande. Il n'en est pas de même de celle que nous faisons entrer dans les états ecclésiastiques. Les tissus de soie, de laine, imprimés sur coton, de lin, la bijouterie, la mercerie fine, l'horlogerie, ont un grand prix, et par les facilités du transport encouragent la fraude; de plus nos douanes leur donnent toujours une évaluation inférieure à la réalité. Je pense donc ne pas me tromper en portant à 1,000,000 de francs ce qui entre par voie défendue, et en augmentant de 20 pour 0/0 la somme que présentent les documens généraux publiés par notre gouvernement. Ce serait donc 1,446,274 francs qu'il faudrait ajouter aux 2,331,377 de notre commerce spécial. Dans ces introductions françaises et officielles les soieries entrent pour 26 et 1/2 sur 100, les tissus de laine pour 9 8/10^{mes}, la mercerie et les modes pour 8 6/10^{mes}, et le sucre raffiné pour 8 9/10^{mes}. Quant à cette dernière substance, il y a peu d'années encore que son introduction, s'élevant à 4,000,000 de kilogrammes, était partagée entre la France et l'Angleterre; mais depuis la conversion en simple drawback de la prime autrefois accordée à nos raffineurs, cette branche

d'industrie est opprimée par la concurrence anglaise, et ce n'est pas le seul dommage que la suppression des primes ait fait éprouver à Marseille ; cette ville a perdu les commissions que les épiciers et droguistes romains donnaient en même temps pour l'achat du plomb, du café, du cacao, de l'indigo, et de toutes les denrées coloniales. Les commettans préfèrent aujourd'hui ne faire qu'un chargement de tout ce dont ils ont besoin, et s'approvisionnent aux dépôts anglais de Gênes et de Livourne. L'Angleterre même commence à envoyer directement ses sucres à Civita-Vecchia, et en 1840, un bâtiment venant de Liverpool y a déposé une cargaison de 210,000 kilogrammes. Aussitôt que les primes furent supprimées, l'entrée, dans les pays pontificaux, des sucres raffinés français tomba presque entièrement, et Marseille n'en put introduire, en 1838, que 49,826 kilogrammes. Cependant nos fabricans firent de louables efforts, et en 1839, leurs envois montèrent à 164,989 kilogrammes ; quoiqu'ils soient redescendus, en 1840, à 72,381, on peut espérer qu'il y aura un mouvement ascensionnel ; mais de là, même en comprenant les 5 à 600,000 kilogrammes de sucres bruts de toutes nuances que nous fournissons encore à la raffinerie privilégiée de Grottamare, il s'en faudra de beaucoup que nous puissions revenir aux 1,500,000 ou 2,000,000

de kilogrammes que la France livrait jadis à la consommation de Rome et du versant méridional des Apennins. Quant au littoral adriatique, c'est de Trieste que viennent les sucres qu'il achète.

FOIRE DE SINIGAGLIA.

Les grands centres de réunions commerciales, les foires instituées dans le moyen-âge avec le précieux privilège d'entière liberté du trafic, l'exemption des droits fiscaux et la sûreté du transport des marchandises, sûreté que l'Eglise même prit plusieurs fois sous sa protection, en frappant d'anathème quiconque voulut y apporter obstacle, ne furent cependant que des preuves, encore subsistantes, des désordres affligeant la société sous le régime féodal. Alors il fallait s'assembler en nombre respectable, et composer une caravane armée prête à repousser les barons pillards; pour y parvenir on devait également désigner un point commun où les mêmes intérêts, les mêmes professions viendraient converger; alors aussi ces réunions furent éminemment utiles, et sous le rapport commercial, et sous celui de la diffusion

des lumières : en se rapprochant les peuples s'instruisaient mutuellement ; mais depuis que les communications sont sûres et rapides, depuis que les correspondances, parcourant en quelques jours de vastes distances, permettent, sans sortir de son comptoir, de discuter les conditions d'un marché et de payer par lettre-de-change, les foires déclinent et doivent décliner encore. Le temps peut-être n'est pas loin où elles cesseront d'exister. La barbarie les fit naître et la civilisation causera leur mort.

Celle de Sinigaglia, située sur l'Adriatique, entre Urbino et Macerata, éprouve déjà cet effet inévitable et penche vers son déclin : son importance diminue graduellement, et peut-être finira-t-elle par n'être qu'une simple foire de banlieue. En 1839 et 1840, la plupart des négocians qui s'y sont rendus, surtout ceux d'Ancona, ont presque tous été en perte, et beaucoup de marchandises n'ont pu se vendre ; mais outre les causes ci-dessus révélées, d'autres encore agissent et amènent cette décadence ; il importe de les faire connaître, et l'on voudra bien permettre quelques détails à ce sujet.

Les prospérités d'Ancona et de Sinigaglia au moment de la foire, dépendent l'une de l'autre, car si on vend ou achète à Sinigaglia, c'est par Ancona que s'opèrent l'importation et l'exporta-

tion ; cette dernière ville était encore, il y a trente ans, une place riche et commerçante, quoique du second ordre, et partageait avec Trieste et Venise la navigation de l'Adriatique. Son commerce était presque uniquement alimenté par les Grecs, qui de tous temps avaient pris l'habitude de venir chercher à Ancona et à Sinigaglia les produits de l'industrie européenne, et de les distribuer ensuite dans l'intérieur de la Grèce et aux échelles du Levant. A cette époque, Ancona ressemblait à une cité du Péloponèse ou de l'Archipel ; les bâtimens de l'Hellénie remplissaient le port ; la plupart des magasins, des boutiques, des cafés, appartenaient aux Grecs, et Sinigaglia était un marché à peu près exclusivement ouvert à leurs compatriotes. Les grandes affaires, les commandes, le commerce même de détail se faisaient pour le compte des négocians de cette nation ; ceux-ci font encore quelquefois des achats assez considérables ; mais ils ne viennent plus à Sinigaglia, et c'est par correspondance et agens affidés qu'ils opèrent ; quant à la ville d'Ancona la population grecque l'a désertée, et n'a aujourd'hui pour l'y représenter que trois ou quatre tailleurs occupés à confectionner les costumes albanais que les paysans des environs ont adoptés.

Deux causes principales ont engagé les Grecs à sortir d'Ancona et à porter ailleurs le siège de

leurs opérations commerciales, d'abord le voisinage de Trieste et l'importance toujours croissante de cette ville; ensuite les vexations auxquelles leur religion était exposée : jamais les autorités pontificales n'ont voulu en permettre l'exercice public, ni même à domicile. A Trieste, au contraire, l'administration autrichienne non seulement tolère, mais protège le culte grec, et un évêque schismatique a été officiellement intronisé. Il en est résulté qu'après la révolution et l'indépendance reconnue de la Grèce, la plus grande partie du commerce de cette contrée a pris la direction de Trieste. De riches et nobles familles bellènes s'y établissent chaque année, y acquièrent des biens fonciers, et construisent des maisons et des comptoirs. Trieste s'accroît donc aux dépens de son ancienne rivale, dont les exportations se réduisent maintenant aux blé, chanvre, tabac, suif, peaux, tartrate de potasse, bois de construction, et encore ces sorties se font-elles avec peine, car Ancona n'est point une place d'entrepôt. Lorsqu'un navire se présente, rien n'est prêt pour son chargement; ou les magasins sont vides ou les marchandises s'y trouvent en quantité insuffisante; il faut donc écrire dans les provinces pour les commander, et perdre du temps à les réunir; par contre, à Trieste les achats peuvent être immédiatement placés à bord. Dans

cet état de choses la différence de prix peut seule engager les armateurs à fréquenter Ancona, si bien située cependant pour faire un grand et prospère commerce, puisque le pays qui l'environne est un des plus fertiles du monde, et que ses produits sont variés. Assise sur une plage stérile, Trieste ne possède aucun de ces avantages naturels; mais la prévoyance de ses négocians et la liberté religieuse chaque jour augmentent sa fortune.

En terminant la partie commerciale de ce volume, il faut avertir les manufacturiers français qu'à Sinigaglia, comme à Naples, comme dans presque toute l'Italie, certains de nos tissus, surtout la draperie, ont beaucoup de peine à se débiter, et, chose singulière, c'est à la perfection même de leur fabrication que tient cette défaveur, le prix en est trop élevé. Les consommateurs grecs préfèrent des étoffes moins parfaites, mais à meilleur marché, et sans considérer la qualité de la laine et du travail, se contentent de l'apparence. La Saxe, la Belgique, les bords du Rhin, savent se conformer aux facultés des acheteurs et leur fournissent à un rabais de 25 à 30 p. 0/0 des draps qui flattent l'œil, quoique légers et sans consistance. Pourquoi nos fabricans n'agissent-ils pas de même, et se laissent-ils enlever une branche fructueuse de commerce? Craignent-ils de porter

atteinte à la réputation de leurs fabriques ou de s'exposer au reproche de tromperie ? Jamais les Allemands et les Belges ne l'ont encouru. On ne trompe point lorsque le bas prix indique évidemment le titre de la matière. Les seules soieries façonnées de Lyon obtiennent à Sinigaglia la préférence sur les analogues des autres manufactures; mais pour les unis, Gênes, Milan, la Suisse, qui se perfectionnent de plus en plus, nous font une redoutable concurrence.

NAVIGATION.

Le mouvement de la navigation romaine est bien limité, surtout dans la Méditerranée. Il n'existe aucune marine militaire pour protéger ou secourir les vaisseaux marchands; aussi avant la destruction de la piraterie algérienne, étaient-ce les puissances maritimes catholiques qui prenaient leur défense. Une seule goëlette stationne à Civita-Vecchia avec cinq bateaux douaniers de surveillance. A Ancona le nombre de ces bateaux est évalué à huit, mais mal construits, plus mal dirigés, et forcés de se mettre en sûreté à la moin-

dre apparence de mauvais temps, ils ne peuvent rendre d'utiles services. Peu de vaisseaux arborant le pavillon romain appartiennent aux ports des côtes méridionales, et encore sont-ils de petite capacité; bien peu aussi de bâtimens pêcheurs exercent leur industrie depuis les confins du royaume de Naples jusqu'à ceux de la Toscane. Cette négligence permet aux étrangers d'apporter à Civita-Vecchia une quantité considérable de poissons secs ou salés, et cependant le thon et la sardine fréquentent cette mer que désertent les indigènes, et qu'ils abandonnent à l'activité napolitaine. Les négocians nationaux, manquant de matelots, ont même besoin, pour le petit cabotage, d'employer la marine des autres états italiens, et se servent principalement de celle de Naples, de la Toscane et de la Sardaigne. Naples l'emporte sur ces rivaux, et 700 de ses bâtimens, de toutes dimensions, entrent annuellement à Civita-Vecchia, Fiumicino, Nettuno et Terracina. Il faut y ajouter ceux des autres nations européennes et les paquebots à vapeur entretenant, soit pour les passagers, soit pour les marchandises, une constante communication entre l'Orient, l'Égypte, Malte, Naples, Civita, Livourne et Marseille.

Dans l'Adriatique, la marine marchande et celle destinée à la pêche sont plus nombreuses et pourraient suffire aux besoins de ses ports. Les bar-

ques, les tartanes de commerce montent à 300, et les bateaux de pêche au double. Cependant les habitans, Lombards-Vénitiens, de Chioggia viennent pêcher depuis l'embouchure du Pô jusqu'à Cesenatico, et de ce point, jusqu'aux frontières napolitaines, cette industrie est le partage des nationaux. Il est difficile de savoir pourquoi une telle division a lieu. Les bâtimens étrangers s'occupent aussi des transports, et les Autrichiens, favorisés par la proximité de Trieste et de Venise, sont les plus employés; leur nombre monte à près de 400. Ils naviguent à bon marché, et leurs équipages jouissent d'une grande réputation de probité. Les principales relations d'affaires d'Ancona existent avec Trieste, Venise, la Dalmatie, la Grèce, les îles Ioniennes et les côtes orientales du royaume de Naples.

Faute de renseignemens plus étendus, il faut se borner à produire les tableaux du mouvement d'entrée et de sortie des ports situés sur les deux mers; on y verra combien la marine romaine est primée par celle des autres nations. La date de ces tableaux est déjà ancienne, mais il n'est pas probable que de plus récents pussent révéler un état plus prospère; peut-être même prouveraient-ils qu'aujourd'hui il est encore moins satisfaisant.

**MOUVEMENT DE LA NAVIGATION DANS LES PORTS
PONTIFICAUX POUR 1832.**

ARRIVAGES DANS LA MÉDITERRANÉE.						
VAISSEAUX.	POUR COMMERCE		POUR RELACHE.		POUR LA PÊCHE.	
	Nombre.	Tonneaux	Nombre.	Tonneaux	Nombre.	Tonneaux
Autrichiens.	9	1,058	2	226	.	.
Français.	43	3,801	37	3,394	.	.
Anglais.	9	1,531	.	.	.	.
Lucquois.	84	2,026	21	442	.	.
Napolitains.	721	44,032	376	20,341	268	3,345
Hollandais.	.	.	1	180	.	.
Pontificaux.	511	25,863	88	4,527	74	879
Sardes.	218	15,363	111	8,391	.	.
Espagnols.	12	656	.	.	.	.
Suédois.	.	.	1	172	.	.
Toscans.	543	11,461	94	4,205	.	.
Totaux.	2,150	108,791	731	41,878	342	4,224

ARRIVAGES DANS L'ADRIATIQUE.						
VAISSEAUX.	POUR COMMERCE		POUR RELACHE.		POUR LA PÊCHE.	
	Nombre.	Tonneaux	Nombre.	Tonneaux	Nombre.	Tonneaux
Autrichiens.	1,070	38,661	23	1,132	997	4,584
Greco.	3	178	1	71	.	.
Modénois.	88	2,274	.	.	.	.
Anglais.	24	3,745	1	123	.	.
Ionien.	7	416	.	.	.	.
Lomb.-Vénit.	346	11,829	50	2,068	10,726	62,596
Napolitains.	160	6,066	42	2,459	.	.
Parmésans.	1	20	.	.	.	.
Pontificaux.	3,302	150,697	305	11,955	16,340	217,222
Sardes.	41	6,699	2	306	.	.
Suédois.	3	485	1	133	.	.
Totaux.	5,044	201,070	423	18,247	28,063	284,222

TOTAL DES ENTRÉES POUR LES DEUX MERS.

VAISSEAUX.	POUR COMMERCE		POUR RELACHE.		POUR LA PÊCHE.	
	Nombre.	Tonneaux	Nombre.	Tonneaux	Nombre.	Tonneaux
	7,194	309,861	1,156	60,125	28,405	284,426

SORTIES DES PORTS DE LA MÉDITERRANÉE EN 1832.

VAISSEAUX.	POUR COMMERCE		APRÈS RELACHE		POUR LA PÊCHE.	
	Nombre.	Tonneaux	Nombre.	Tonneaux	Nombre.	Tonneaux
Autrichiens..	6	768	2	206	.	.
Français. . .	43	3,801	37	3,594	.	.
Anglais. . . .	9	1,531	.	.	.	.
Lucquois. . .	90	2,104	21	442	.	.
Napolitains..	684	42,183	376	10,341	218	2,819
Pontificaux..	495	24,150	84	4,705	74	879
Sardes. . . .	212	14,648	109	8,215	.	.
Hollandais. .	.	.	1	180	.	.
Espagnols. . .	12	636	.	.	.	.
Suédois. . . .	.	.	1	172	.	.
Toscans. . . .	527	22,988	94	4,205	.	.
Totaux. . . .	2,078	112,809	725	31,860	292	3,698

SORTIES DES PORTS DE L'ADRIATIQUE EN 1832.

VAISSEAUX.	POUR COMMERCE		APRÈS RELACHE		POUR LA PÊCHE.	
	Nombre.	Tonneaux	Nombre.	Tonneaux	Nombre.	Tonneaux
Autrichiens..	1,045	36,870	27	1,374	997	4,584
Greco.	3	178	1	71	.	.
Modénois. . .	101	2,508	.	.	.	.
Anglais. . . .	23	3,651	3	409	.	.
Ioniens. . . .	7	426	.	.	.	.
Lomb.-Vénit.	329	11,493	65	2,221	10,721	62,364
Napolitains..	169	6,209	56	3,693	.	.
Pontificaux..	3,223	119,363	269	9,391	16,330	217,030
Sardes. . . .	55	5,594	2	306	.	.
Suédois. . . .	3	485	1	133	.	.
Totaux. . . .	4,958	186,777	424	17,598	28,048	283,978

TOTAL DES SORTIES POUR LES DEUX MERS.

VAISSEAUX.	POUR COMMERCE		APRÈS RELACHE		POUR LA PÊCHE.	
	Nombre.	Tonneaux	Nombre.	Tonneaux	Nombre.	Tonneaux
	7,016	299,586	1,149	49,458	28,340	287,676

En parcourant ces tableaux on aura sans doute remarqué la petitesse des embarcations fréquentant les ports de la Méditerranée et de l'Adriatique; en effet, si l'on divise le nombre des tonneaux par celui des bâtimens, on trouve, en prenant la colonne des entrées pour commerce, qu'en moyenne et pour chacun, le tonnage est dans la Méditerranée de 50 1/2, et dans l'Adriatique de 40, d'où ressort la preuve qu'en général cette marine ne se livre qu'au petit cabotage. Les coques anglaises sont celles qui présentent la plus grande capacité; elle est de 170 pour la mer du Sud et seulement de 156 pour celle du Nord; mais ces vaisseaux de moindre tonnage sont plutôt des maltais portant le pavillon de l'Angleterre depuis l'occupation de leur île par les forces britanniques. On doit aussi être surpris de l'énorme différence que présente le mouvement du tonnage pour la pêche dans les deux mers; celui de la Méditerranée monte seulement à 4,224, et dans l'Adriatique il arrive à 284,202; mais au rivage méridional on se borne à pêcher pour l'approvisionnement, en poissons frais, de Rome et de quelques petites villes du littoral, tandis qu'au nord, outre la même destination, la pêche s'occupe de salaisons et en fait un objet de commerce.

MOUVEMENT DE LA NAVIGATION DU PORT D'ANCONE
EN 1835.

IMPORTATIONS.			
VAISSEAUX.	Nombre.	VALEUR des Marchandises.	ESPÈCE DES MARCHANDISES.
Pontificaux.	481	1,241,204 ^{écus.}	Plomb, Sel, Sucre, Café, Charbon, Chanvre, Cire, Fi- lés anglais, Quincaillerie, Tissus.
Autrichiens.	177	385,719	Chanvre, Bois à brûler, Su- cre, Objets manufacturés.
Napolitains..	39	96,784	Peaux d'agneaux, Graines de lin, Huile.
Anglais . .	27	212,668	Fer, Objets manufacturés, Sucre, Poteries.
Ioniens. . .	6	10,945	Huile d'olive, Noix de galle.
Grecs . . .	4	115,868	Coton, Laine, Peaux d'agn.
Espagnols. .	2	3,845	Plomb.
Suédois. . .	2	15,197	Cuivre, Morue, Stokfish.
Sardes. . . .	...	28,349	Cuir, Café, Sucre, Papier, Quincailleries.
	745	2,410,582	(11,291,613 fr. 70 c.)
EXPORTATIONS.			
VAISSEAUX.	Nombre.	VALEUR des Marchandises.	ESPÈCE DES MARCHANDISES.
Pontificaux.	358	883,625 ^{écus.}	Tartrate de potasse, Cuir secs, Mais, Blé, Riz, Laine, Peaux d'agneaux, Soie grège, Suif, Tabac.
Autrichiens.	133	161,508	Biscuit de mer, Oignons, Fruits secs, Bois de con- struction, Soie grège.
Napolitains..	37	39,903	Cuir.
Anglais. . .	11	133,196	Chanvre, Bois de construc- tion, Peaux d'agneaux.
Sardes. . . .	4	11,922	Cordages, Blé, Potasse.
Ioniens. . .	7	25,105	Chanvre, Chapeaux de pail- le, jeunes Bestiaux.
Grecs. . . .	4	12,335	Cuir de bœuf.
Espagnols. .	1	176	Peaux sèches, Vergues, pe- tites Mâtures.
Toscans. . .	1	2,280	Blé.
	506	1 270,050	(6,794,767 fr. 50 c.)

Il n'a pas été possible de se procurer des détails exacts sur le mouvement du port de Civita-Vecchia. On prétend que jadis cette ville avait un courant d'affaires s'élevant annuellement à 3,500,000 écus (18,725,000 fr.), mais il est tellement réduit que probablement il ne dépasse pas maintenant 1,000,000 (5,175,000 fr.). C'est actuellement Livourne qui a la plus grande part à l'approvisionnement du littoral romain de la Méditerranée. Civita peut recevoir des navires de 400 tonneaux, et ceux de 190 remontent jusqu'à Rome. Les bateaux à vapeur, dont la capacité est beaucoup plus grande, mais construits pour tirer moins d'eau, entrent aussi dans ce port.

La navigation à vapeur est active, et Civita-Vecchia en profite, mais sans posséder des pyroscaphes comme Gênes, Livourne et Naples; elle se contente de les accueillir et n'en construit point. Douze fois par mois son port a des arrivages de Marseille et autant de départs pour la France. Ces allées et retours, cette continuelle correspondance, sont entretenus par les paquebots des postes françaises et par ceux des compagnies marseillaises, toscanes et napolitaines. Marseille en possédait deux, la Toscane deux aussi, et Naples un même nombre; c'était, pour Marseille, le *Sully*, le *Pharamond*; pour Livourne, le *Léopold*, le *Marie-Antoinette*, et pour Naples, le *François I^{er}* et la *Chris-*

tine ; mais depuis 1840 un nouveau service s'est établi par le *Janus*, bateau sarde qui, de Naples en France, ne touche qu'à Nice ; quoiqu'il n'aborde pas à Civita, il fallait en faire mention pour montrer combien la navigation à vapeur se développe.

Le service de Civita-Vecchia est donc fait par seize paquebots, savoir : six des compagnies et dix de l'administration de nos postes. Ceux-ci, également destinés à porter les dépêches en Orient, ne reparaissent dans les ports italiens qu'à de plus longs intervalles ; mais cependant leur retour est calculé de manière à ce que tous les dix jours un de ces bâtimens arrive de Marseille et un autre de Malte amenant les passagers de Constantinople, de la Grèce et de l'Égypte. Six fois par mois il entre ainsi à Civita-Vecchia un bateau à vapeur de nos postes. Les compagnies particulières cherchent à les déprécier, mais injustement, car les paquebots de l'état ont un service plus régulier ; leurs équipages sont soumis à une parfaite discipline et semblable en tout à celle des bâtimens de guerre ; ils arrivent sauf accident de mer à jours et heures fixes. Ajoutons que leurs officiers appartenant à la marine militaire, offrent aux passagers la précieuse ressource d'une conversation instructive. Il n'en est pas de même des bateaux des compagnies ; toujours encombrés de

marchandises, ils perdent du temps à les débarquer et à les remplacer dans leurs relâches, et sont, dit-on, moins fidèles à leur itinéraire imprimé, soit pour les jours de départ, soit pour ceux de l'arrivée. En 1838, l'auteur de ce voyage s'étant embarqué sur un pyroscaphe d'entreprise commerciale, fut retenu quatre jours de plus dans sa traversée par l'indiscipline des matelots, presque tous Siciliens, et obligé de s'arrêter à Livourne et à Gènes. Un pareil inconvénient ne peut exister à bord des bâtimens de postes. Pour être juste, il faut dire cependant que la chambre de commerce de Marseille, consultée par le ministre sur ce défaut de régularité dans le service, a pris le parti des compagnies françaises et prétendu qu'aucune plainte, portée contre elles, n'était parvenue à sa connaissance.

En 1839, le mouvement des voyageurs a été, à Civita-Vecchia, de 16,139; 5,349 ont débarqué sur la côte romaine; 6,769 ont continué leur voyage, et 4,011 sont venus de Rome pour monter à bord.

Tels sont les renseignemens, incomplets sans doute, qu'il a été possible de recueillir sur l'agriculture, les manufactures, le commerce et la navigation des états pontificaux; mais on voudra bien se ressouvenir qu'il est question d'un pays

où les publications officielles s'obtiennent difficilement. L'auteur, grâce à ses amis, a été plus heureux en ce qui concerne l'administration générale ; à ses propres observations, il a pu joindre de précieux documens, et croit devoir entrer en d'assez longs détails sur un gouvernement peu connu, et qu'à tort, excepté pour l'organisation judiciaire, on croit arriéré. Après avoir lu les divers chapitres qui lui seront consacrés, on reconnaîtra peut-être, qu'à Rome, ainsi qu'ailleurs, le temps et la civilisation ne s'arrêtent pas.

ADMINISTRATIONS

RELIGIEUSE, JUDICIAIRE, CIVILE, MILITAIRE, FINANCES,
INSTRUCTION PUBLIQUE, PRISONS, HOSPICES,
ÉTABLISSEMENS DE BIENFAISANCE.

ORGANISATION RELIGIEUSE.

Avant de donner le tableau de cette organisation, il faut montrer d'abord comment les papes, réunissant en leur personne le double titre de chefs suprêmes de l'Eglise universelle et de souverains temporels, sont élevés au trône de saint Pierre. On n'a pas toujours procédé à leur exal-

tation comme on le fait maintenant. Depuis le premier siècle de l'ère chrétienne jusqu'au milieu du douzième, les papes furent élus par le clergé et le peuple romain ; mais les passions violentes, les dangereuses intrigues et même les guerres civiles que fit naître ce mode d'élection, obligèrent enfin à la remettre aux seuls cardinaux, et c'est en 1143 que, pour la première fois, ils exercèrent ce nouveau droit qu'ils ont conservé intact jusqu'à présent. De 1143 à 1268, le sacré collège ne fut point mis sous clôture lorsqu'il procédait à l'élection ; mais ayant été rassemblé à Viterbo, après la mort de Clément IV, et ne pouvant s'accorder au bout de deux ans de débats et de scrutins répétés, il allait se disperser et laisser l'Eglise sans pasteur, lorsque saint Bonaventure conseilla aux habitans de la ville d'enfermer les cardinaux dans un même lieu, et de les y retenir jusqu'au moment où leur choix se serait arrêté sur un des compétiteurs. De là naquit le conclave, devenu obligatoire, et qui a été maintenu à chaque élection. Quoique Grégoire X et Clément V aient ordonné qu'il se tiendrait où le dernier pape serait décédé, il est maintenant passé en usage que c'est à Saint-Pierre, au Vatican, qu'il est réuni (1).

(1) Une seule fois, depuis plusieurs siècles, l'élection a été faite, en 1800, à Venise. Rome était alors sous la domination de la république française.

Comme on ne peut y faire du feu, si c'est en hiver que le conclave est assemblé, on mure les portes et les fenêtres auxquelles on ne laisse qu'une faible ouverture ; en été on ne prend point cette précaution. La porte d'entrée est placée sous une garde spéciale, et fermée par quatre serrures. Dans les salles du Vatican, on construit autant de cellules qu'il y a d'électeurs, et chaque cardinal fait poser ses armes sur celle que le sort lui attribue. Après trois jours de réunion, on ne doit servir qu'un plat au diner des cardinaux, qui mangent tous séparément ; et après cinq autres journées, que du pain et du vin ; telle est du moins la règle, mais elle ne s'observe plus avec rigueur. Deux domestiques, nommés conclavistes, et qui, malgré cette humble dénomination, sont ordinairement de jeunes prélats, suivent le cardinal auquel ils sont attachés et s'enferment avec lui ; réclusion rigoureuse, car toute communication, toute correspondance avec le dehors sont sévèrement interdites ; cette espèce d'emprisonnement est si pénible que, si le conclave se prolonge pendant les chaleurs de l'été, souvent il meurt plusieurs cardinaux.

Pénétrons maintenant dans cette auguste assemblée, et voyons comment on peut procéder à l'élection. Il existe quatre manières d'élire un pape. La première, lorsqu'un cardinal, opinant le pre-

mier, donne sa voix à un de ses collègues, va à l'adoration en le proclamant pape, et se trouve suivi par les deux tiers des votans; ce mode brusque et impétueux a souvent réussi parce que chacun s' imagine que celui qui agit ainsi a partie liée à l'avance, et qu'il est sûr du succès; personne alors ne peut se déclarer l'ennemi de son futur souverain; cette élection est presque toujours unanime. La seconde manière est appelée de compromis, et consiste à donner à trois cardinaux le pouvoir de nomination; pouvoir de peu de durée, et qui expire à l'extinction d'une bougie. La troisième et la plus ordinaire est par la voie du scrutin; chaque cardinal dépose son bulletin cacheté dans le calice placé sur un autel; pour que l'élection soit valable, il faut aussi les deux tiers des suffrages. La quatrième se nomme d'accès, et s'emploie lorsque les voix sont trop long-temps partagées entre plusieurs candidats. De guerre lasse, quelques cardinaux se désistent et accèdent en portant leurs voix sur celui qui en a précédemment obtenu le plus grand nombre. Cette élection est également unanime par la raison déjà donnée, en expliquant le mode d'adoration.

Si le souverain pontife est le serviteur des serviteurs de Dieu, il est en même temps l'évêque des évêques. Sa suprématie s'étend sur tous les sièges épiscopaux catholiques, et le monde est son

diocèse. Sans vouloir établir ici une discussion théologique, disons cependant qu'à ne considérer la papauté que sous le rapport administratif, c'est ce centre de puissance et d'action qui maintient dans le catholicisme l'unité de dogmes, une utile hiérarchie et une sage discipline ; toutes choses manquant au protestantisme qui, par le fait de sa liberté désordonnée, se divise à l'infini, compte en Angleterre et aux Etats-Unis des centaines de sectes, et voit tous les jours s'en élever de nouvelles. Les hommes sensés de cette communion reconnaissent le mal, l'avouent et le déplorent ; conciles et papauté, voilà les moyens par lesquels l'Eglise catholique a su toujours le combattre et l'étouffer chaque fois qu'il a voulu essayer de la fractionner. Seulement avec cinq pouvoirs, gradués en attributions et dépendant les uns des autres, toute l'administration religieuse fonctionne : admirable organisation, et si parfaite, que, sans s'en douter peut-être, notre gouvernement français l'a imitée, et n'a pas plus de rouages. Que le lecteur ne s'offense pas si, comparant le profane au sacré, j'ose établir ici le parallélisme. Le voici.

Papauté.	Royauté.
Cardinalat.	Ministères.
Archevêchés.	Préfectures.
Evêchés.	Sous-préfectures.
Cures.	Mairies.

Le pouvoir pontifical s'étend sur 668 archevêchés ou évêchés ; savoir :

EN EUROPE		EN ASIE.	
France.	80	Arménie.	1
Irlande.	27	Babylonie.	1
Espagne.	57	Chine.	2
Portugal.	17	Possessions Espagnoles. .	4
Suisse.	4	— Portugaises.	6
Bavière.	9	— Anglaises.	1
Wurtemberg.			
Bade.	4	EN AFRIQUE.	
Nassau.		Possessions Espagnoles. .	1
Saxe.	2	— Portugaises.	6
Prusse.	8	Algérie.	1
Hanovre.	2	Empire de Maroc.	2
Belgique.	6		
Autriche.	84	EN AMÉRIQUE.	
Etats-Sardes.	41	États-Unis.	12
Parme.	4	Canada.	2
Modène.	4	Saint-Domingue.	1
Luque.	1	Empire du Brésil.	11
Deux-Siciles.	96	Républiques du Sud.	41
Etats-Pontificaux.	67	Colonies Espagnoles.	3
Russie.	19		
Pologne.	4		
Grèce.	14		
Turquie.	2		
Iles Ioniennes.	1		
Malte.			
Total.		668	

Aux évêchés et archevêchés, il faut joindre les ordres religieux actuellement existans ; plusieurs autres, dont les profès avaient trop diminué ou qui furent institués dans un but qu'ils ne pouvaient plus atteindre, ont été supprimés, à diverses époques, par la cour de Rome.

Chanoines réguliers.	33
Clercs réguliers.	26
Ordres monastiques.	26
Ordres réguliers.	29
Ordres de religieuses.	89
Total.	203

Le plus petit nombre de ces ordres est dévoué à la vie purement religieuse et claustrée ; presque tous aujourd'hui servent à la fois Dieu et l'humanité, se consacrent aux œuvres charitables, au service des hôpitaux et des prisons, aux missions, à l'instruction primaire et du second degré. Leurs généraux sont tous des hommes du plus grand mérite, nommés librement au scrutin en assemblée générale, et maintenant parmi leurs subordonnés une exacte discipline. A Rome même, chef-lieu de leur puissance, les abus, signalés autrefois et certainement exagérés par les prétendus philosophes du dix-huitième siècle, ont entièrement disparu. Chaque membre de ces corporations s'applique à remplir ses devoirs, et, sans crainte d'être démenti, on peut affirmer que dans la capitale du monde chrétien, on voit paraître en public moins de religieux qu'à Turin et dans d'autres villes d'Italie.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile, à la suite de ce tableau de l'organisation religieuse, de parler de la daterie peu connue des peuples catholi-

ques, quoique pourtant ils soient obligés si souvent d'y avoir recours, puisque c'est elle qui expédie les grâces et les faveurs spirituelles que les papes veulent bien accorder. Autrefois elle était sous la direction d'un simple prélat chargé d'apposer la date sur les concessions des souverains pontifes; et de là vient son titre de dataire; depuis quelque temps les cardinaux ont pensé que cette fonction n'était point au-dessous de leur dignité, et actuellement elle est toujours confiée à une éminence.

La daterie, ainsi nommée d'après l'emploi de son chef, rédige le libellé des grâces pontificales, octroyées soit par brefs, soit par bulles, et les fait parvenir aux impétrans. Les brefs sont réservés pour les dérogations importantes au droit canon, pour les hautes dispenses, et on les appelle ainsi parce que jadis on ne les accordait que sur la demande d'un prince ou d'un souverain, et qu'on les expédiait en brefs extraits. Les bulles s'accordent pour de moindres affaires. La chancellerie remet les originaux à la daterie qui n'en donne qu'une copie aux demandeurs.

Lorsqu'on veut obtenir une grâce, une concession, une dispense par l'entremise de la daterie, on s'adresse à un expéditionnaire, sorte de procureur attaché à ce département et qui rédige la requête. Il existe pour chacune de ces faveurs un

tarif fixe, et, autant que possible, il a été calculé pour tous les cas qui peuvent se présenter. L'expéditionnaire doit indiquer dans sa demande quel est le prix fixé par le tarif, et solliciter ensuite une réduction ; il y a dans l'administration de la daterie un bureau s'occupant exclusivement de ces diminutions nommées *componende*, compositions ; aussitôt cette composition réglée et payée, l'affaire est expédiée par bref ou par bulle, selon son plus ou moins d'importance. La daterie n'exige presque jamais le taux établi ; les réductions les plus fortes s'appliquent ordinairement aux dispenses de mariages pour lesquelles on ne prend que la moitié et même moins, puisqu'on se contente quelquefois du dixième. Les diminutions du tarif dépendent des circonstances, de l'état des personnes, et aussi des pays, car il est des contrées privilégiées qui ne paient rien pour certains degrés de parenté. Il est arrivé que les expéditionnaires recevant une rétribution particulière comme nos référendaires de la chancellerie française, ont envoyé des pièces fausses ou irrégulières et exigé des sommes excessives. Les royaumes et les évêchés qui veulent éviter ces désordres, ont soin d'accréditer à Rome des agens chargés de surveiller ces avides procureurs, et ce n'est que sur leur visa que les concessions sont acceptées et reçois-

vent leur exécution. Le surveillant et le surveillé ont droit à une rémunération égale que le gouvernement romain a aussi tarifiée. Dans les minimales affaires, ils perçoivent chacun 17 paules $1/2$ (9 fr. 35 c.); telle est la somme qui leur est due pour les mariages en troisième et quatrième degrés. Ceux du second élèvent leurs droits à 10 écus $1/2$ (52 fr. 50 c.), et les dispenses du premier à 21 (110 fr. 25 c.) En ce qui regarde les bénéfices ecclésiastiques, le taux de l'indemnité varie en proportion de la richesse du bénéficiaire. Outre les frais de la transaction et le salaire des agents, il faut encore payer ceux d'expédition; mais s'il ne s'agit que d'une bulle, ils ne dépassent pas 12 à 15 paules (6 fr. 30 c. à 8 fr. 25 c.). Pour les brefs, le tarif est variable et beaucoup plus élevé.

La daterie n'accorde des dispenses et des grâces que pour le for extérieur, et légitimer un fait qui n'existe pas encore; s'il a été accompli, entaché de criminalité, et regardant le for intérieur, il faut alors s'adresser à la pénitencerie, qui absout sans aucune rétribution, et n'impose que des pénitences ecclésiastiques; il est question du salut de l'âme, et la charité chrétienne l'oblige à ne rien recevoir.

Il faut aussi faire mention du droit d'asile pour les criminels, droit dont l'origine est à la fois religieuse et politique, et qui subsiste encore,

mais considérablement affaibli dans son usage , par le progrès des lumières et l'affermissement du pouvoir et de l'ordre public ; il remonte à la plus haute antiquité, et ne fut d'abord, chez les Etrusques et les Athéniens, qu'une protection accordée, dans l'enceinte des temples, aux esclaves opprimés par des maîtres cruels ou aux malheureux injustement poursuivis. La religion fut d'accord avec l'humanité. Chez les Romains, embrasser l'autel des dieux pénates rendait un suppliant inviolable. Le christianisme, chargé par sa mission divine d'adoucir les mœurs des conquérans barbares, et de soustraire des victimes aux oppressions féodales, réclama aussi pour les temples du vrai Dieu le privilège qu'avaient obtenu ceux du paganisme, et finit, on doit l'avouer, par le convertir en espèce de droit seigneurial plutôt qu'en protection accordée au vrai malheur ; ainsi, pendant plusieurs siècles, il s'étendit en France et en plusieurs contrées italiennes, non seulement aux églises, mais à leurs parvis, aux maisons des évêques et à tous les lieux enfermés dans leur enceinte ; on ne pouvait en faire sortir les réfugiés sans assurance juridique de la vie, et même rémission de toutes peines quels que fussent leurs crimes. Plusieurs abbayes et couvens obtinrent ou usurpèrent une semblable faculté protectrice, et arrivèrent jusqu'à y faire participer les terri-

toires placés sous leur dépendance. Dès que cette institution devint humaine, pour ainsi dire, de sainte qu'elle devait rester, les barons de la Campagne de Rome et de la ville en réclamèrent leur part, et bientôt tous les bandits trouvèrent accueil et sûreté dans leurs palais et châteaux forts. Les cardinaux, princes de l'Eglise, crurent alors qu'il était de leur dignité de jouir de la même prérogative; les ambassadeurs y prétendirent également, et enfin les lieux où la justice put exercer son pouvoir furent tellement restreints, qu'ils devinrent non la règle, mais l'exception. A cette époque les désordres étaient portés au comble; le meurtre par vengeance, l'assassinat, se commettaient impunément, et les mémoires de Benvenuto Cellini en fournissent une triste preuve. Il fallut enfin opposer une digue à tant de maux : heureusement le déclin de la puissance baronnale en permit les moyens, et la fermeté de Sixte Quint commença la réforme; mais ce ne fut pas sans peine que plusieurs papes y travaillèrent, et le principal obstacle provint des ambassadeurs qui, souvent par orgueil et pour faire parade du pouvoir de leurs maîtres, se refusaient à livrer les coupables retirés sous le toit de l'ambassade ou dans les quartiers qui l'entouraient. Ainsi la vaste place d'Espagne était sous la protection du roi de la Péninsule et des Indes. Les

gens de mauvaises mœurs , les filles publiques, les escrocs, abondaient dans ces repaires où la police ne pouvait les atteindre. Après de longues négociations on était sur le point de s'accorder, et les puissances allaient renoncer à un droit immoral et source de continuelles altercations avec le gouvernement pontifical, lorsque, dit-on, Louis XIV refusa d'accéder à la commune convention; dès lors un traité devint impossible, et chaque ambassadeur garda son ancien droit. La France en jouit encore pour l'hôtel de l'ambassade, l'église de Saint-Louis placée sous son patronage, et le palais Médicis, où logent le directeur et les élèves de l'école française de peinture et de sculpture; mais la raison s'est fait entendre. Si le droit existe, on n'en use pas, et notre ambassadeur, ainsi que ceux des autres souverains, consent toujours à livrer les coupables. Il en est de même pour ceux qui se réfugient dans les églises romaines. Jadis on pouvait leur porter des vivres; aujourd'hui cette faculté est interdite, et bientôt la faim amène le criminel aux pieds de la justice.

ADMINISTRATION JUDICIAIRE.

En commençant ce chapitre, je dois peut-être demander indulgence pour le développement qu'il

va recevoir ; mais l'organisation judiciaire des états romains est si peu connue , si singulièrement compliquée , que j'ai cru devoir lui consacrer un assez grand nombre de pages.

Les états pontificaux sont divisés en 20 provinces dont les noms seront donnés dans le chapitre de l'administration civile. Celles de Bologna, Forli, Ferrara et Urbino et Pesaro sont présidées par un cardinal légat et prennent le titre de légation. La petite province de Velletri, dont le cardinal doyen était autrefois gouverneur et prince, vient d'être récemment élevée au même rang, et appartient de droit aux doyens *pro tempore*. Les autres provinces, appelées délégations, sont régies par un prélat déléгат apostolique ; il faut pourtant excepter, premièrement celle comprenant les environs de la capitale, qu'on honore du nom de comarcat de Rome, et la ville et le district de Loreto, dont le gouvernement est confié à un prélat commissaire de la maison sainte (*commissario apostolico della santa casa di Loreto*).

Chaque province est divisée en districts ; tout district, outre son propre et particulier arrondissement, comprend plusieurs gouvernemens. Les arrondissemens particuliers de district sont régis par un gouverneur, et les autres par des sous-gouverneurs ; mais cette distinction est purement

nominale , et le prétendu chef n'a aucun pouvoir sur ses apparens subordonnés. Le plus ou moins d'appointemens établit toute la différence entre eux. Les communes qui ne sont pas chef-lieu de province , de gouvernement ou de district , ont un administrateur salarié par la commune : c'est l'auditeur légal. Ces auditeurs légaux et les gouverneurs, relevant des légats et délégats , possèdent l'exercice du pouvoir exécutif dans les limites de leurs communes ou gouvernemens, et sont encore investis du pouvoir judiciaire. Toutefois , dans les villes chefs-lieux où il n'y a pas de gouverneur, ce pouvoir est confié à un assesseur légal. L'importance des causes dans les localités plus riches et plus peuplées exige un magistrat gradué.

La jurisprudence des états romains veut que deux sentences conformes aient été obtenues pour qu'il y ait chose jugée ; mais il arrive souvent que les seconds juges sont d'un avis différent des premiers. Alors il faut nécessairement qu'il y ait trois degrés de juridiction. La troisième sentence une fois rendue , est ordinairement définitive ; je dis ordinairement , car si elle est entièrement différente des deux précédentes , on peut en appeler, dans les dix jours de la signification, devant le même tribunal qui l'a prononcée. On voit combien cette manière de procéder multiplie les délais , et doit coûter aux plaideurs.

Pour les sommes au-dessous de cinq piastres (26 fr. 25 c.), les gouverneurs, assesseurs et auditeurs légaux des provinces, jugent par voie économique. A Rome, les présidens régionnaires (de quartiers), les délégués et le prélat auditeur de la chambre, ont la même puissance, et l'on ne peut appeler de leurs décrets qu'après exécution. Dans ce cas on a recours aux présidens des tribunaux civils, pour les sentences des auditeurs légaux, des gouverneurs et des assesseurs. Dans la capitale, il faut s'adresser au gouverneur de Rome pour faire réviser les jugemens des présidens régionnaires, et au prélat auditeur de la chambre pour ceux de ses délégués. Au-dessus de cinq piastres, et jusqu'à la concurrence de dix, les assesseurs légaux sont juges en première instance dans leurs communes. Les gouverneurs peuvent prononcer sur une valeur de deux cents (1,050 fr.).

Chaque ville, chef-lieu de province, possède un tribunal civil qui, à Bologna, Ferrara, Forli et Ravenna, se compose d'un président, d'un vice-président et de quatre juges divisés en deux chambres. Dans les autres provinces, le tribunal ne compte que trois membres réunis en une seule chambre. Cependant le gouvernement d'Urbino et Pesaro possède deux tribunaux siégeant le premier à Urbino et le second à Pesaro. Rome en a

deux également avec attribution spéciale, savoir : le tribunal du prélat auditeur de la chambre apostolique, et celui du sénateur désigné sous le nom de Capitolin. Le tribunal de la chambre apostolique est formé seulement de deux assesseurs correspondant à ceux résidant dans les chefs-lieux de provinces. Le personnel du tribunal civil est plus nombreux, et consiste en trois prélats suppléants, trois conseillers et quatre juges auditeurs répartis en deux chambres ; à la première sont attachés deux prélats suppléants, un conseiller et deux auditeurs : les autres magistrats siègent dans la seconde. Les deux chambres réunies se nomment congrégation civile de la chambre apostolique. Le tribunal du sénateur de Rome, institué pour juger les procès entre les habitants de la ville et ceux de son territoire, est moins considérable et n'a que deux juges collatéraux (1), un juge adjoint et l'auditeur du sénateur. Les trois premiers remplissent pour Rome et sa banlieue les mêmes fonctions que les gouverneurs et assesseurs des provinces, et agissent quelquefois séparément ; réunis, ils s'intitulent tribunal civil du sénateur. Ils ont un cinquième collègue, mais dont les attributions sont spéciales. Sous le titre

(1) Ainsi nommés parce qu'ils sont censés être placés aux côtés du sénateur ; mais depuis long-temps celui-ci ne siège plus.

de juge des mercenaires, il connaît exceptionnellement, en première instance, de toutes les affaires au-dessous de deux cents piastres, concernant *l'agro romano*, la Campagne romaine et ses dépendances.

C'est devant ces tribunaux civils qu'on appelle en seconde instance des sentences de plusieurs de leurs membres, savoir : des auditeurs et assesseurs légaux, des collatéraux du Capitole, de l'auditeur, du sénateur et du juge des mercenaires. Ces tribunaux prononcent en première instance sur tous les procès au-dessous de deux cents piastres, résolvent les questions d'hypothèques, et sont saisis de quelques autres affaires qui leur sont particulièrement réservées. Je ne sais s'il existe dans aucun autre pays une organisation de tribunaux de première instance dont les rouages soient plus compliqués, et si l'écrivain est parvenu à les débrouiller suffisamment aux yeux du lecteur.

Bologna possède une cour d'appel pour les provinces de Bologna, de Ferrara, de Forli et de Ravenna; celles d'Urbino et Pesaro, de Macerata, d'Ancona, de Fermo, d'Ascoli, de Camerino et de Loreto, sont du ressort de la cour de Macerata (1); composées chacune d'un président et de

(1) Je leur ai donné ce titre de cour pour les distinguer des tribunaux de première instance; mais, en réalité, elles n'ont que celui de tribunal d'appel.

cinq conseillers, il suffit pour que leurs jugemens soient valables, de la présence de cinq membres. Ces corps connaissent en seconde instance des procès jugés en première par les tribunaux civils, et en troisième de ceux sur lesquels il a été déjà prononcé deux fois. Pour les provinces de Rome, de Perugia, de Spoleto, de Viterbo, d'Orvieto, de Civita-Vecchia, de Velletri, de Frosinone et de Benevento, des chambres spéciales jugent en troisième instance tous les procès au-dessous de cinq cents piastres, qui ont passé en seconde aux tribunaux civils, à celui du Capitole et à la chambre apostolique. Chaque chambre prononce en seconde instance sur toutes les causes de moins de cinq cents piastres jugées en première par les tribunaux déjà désignés. Pour les affaires au-dessus de cette somme (2,625 fr.), la seconde instance, concernant les dernières provinces que je viens de citer, appartient exclusivement au tribunal della Sagra Rota.

Cette fameuse Rota, qui a joui d'une si haute réputation, et à laquelle des étrangers ont jadis volontairement déferé le jugement de causes importantes et difficiles, est formée de douze membres appelés *uditori di Rota*, parce qu'ils sont censés siéger autour d'une table ronde, selon leur rang d'ancienneté. Lorsqu'on a choisi le rapporteur, celui-ci et les quatre prélats, dont les sièges se trouvent

à sa gauche, et qu'on nomme *corresponsali*, formant une chambre qui juge les procès actuellement soumis au tribunal; ainsi l'on voit que la formation des chambres est momentanée, qu'elle dépend du choix du rapporteur, et que dans le fait, il y en a autant que de prélats auditeurs, puisque chacun d'eux est chargé de faire des rapports (1).

La Rota ne juge pas seulement en seconde ins-

(1) La manière dont une cause est introduite à la Rota me paraît assez singulière pour lui consacrer une note.

Celui qui interjette appel devant ce tribunal, peut choisir le ponente, rapporteur et président à-la-fois de la section qui devra prononcer le jugement; alors les quatre juges placés à sa gauche sont saisis de la cause. Jadis le ponente n'avait pas voix délibérative; il la possède aujourd'hui, et ce changement est favorable, en ce qu'il ne peut plus y avoir de partage de voix. La première occupation du tribunal, si les parties ne se sont pas mises d'accord à l'avance, est d'établir la formule d'après laquelle les questions doivent être posées. Cette décision préalable est aussi essentielle que le posé des questions devant notre jury. Le jour où elle doit être connue et les mémoires imprimés de part et d'autre, car on ne plaide point, on demande au tribunal quelle est la formule qu'il adopte et le ponente donne par écrit la réponse contenant les motifs. Celui des plaids, qui en est satisfait, la signifie à son adversaire en lui faisant savoir qu'il demande l'expédition de l'affaire. Le perdant fait un mémoire contre les motifs de la décision et réclame un nouvel examen; le gagnant répond; alors le ponente met au bas des mémoires *audiat* ou *expediat*. Dans le premier cas, le nouvel examen est accordé et toutes les formalités recommencent; dans le second, l'affaire suit son cours sur le fond et la sentence est rendue.

tance les affaires des provinces précitées, mais encore en troisième les causes sur lesquelles les cours de Bologna et de Macerata ont prononcé; bien plus, on appelle devant elle-même de ses propres arrêts. Dans ce cas, par une anomalie étrange, si par hasard les auditeurs, devant prononcer en troisième instance, sont les mêmes qui ont déjà jugé la cause en seconde, un privilège spécial leur accorde le droit de réviser leur premier jugement, et de le maintenir ou de le réformer. On peut cependant en demander la cassation, et aussi requérir la réunion d'un ou plusieurs procès conjoints et préjudiciels introduits devant différens tribunaux. Pour ces questions et celles de compétence ou de refus de juger, il existe un tribunal supérieur : c'est celui de la suprême signature.

Cette cour est formée du cardinal préfet, de sept prélats conseillers (*rotanti*), d'un prélat auditeur et d'un avocat du cardinal préfet. Les causes qu'on lui défère sont ou au-dessous ou au-dessus de deux cents piastres; les premières sont appelées mineures et les autres majeures : les majeures doivent être jugées par tous les membres réunis. Elle connaît encore des procès mineurs; où il est question de refus de jugement, de restitution en entier (1) et des affaires inté-

(1) Par restitution, on entend, à Rome, un acte du pape ou

ressant le trésor public , les provinces et les communes. Les autres mineurs sont du ressort du prélat auditeur , qui est en même temps secrétaire du tribunal suprême ; on appelle de ses jugemens à l'avocat auditeur du cardinal préfet. Lorsque les arrêts sont contradictoires , alors la signature suprême tout entière se rassemble et prononce.

Jusqu'à présent il n'a encore été question que de procès purement civils ; mais il y en a de commerciaux, d'ecclésiastiques et de mixtes ; d'autres qui touchent aux intérêts du fisc , des provinces et des villes. Il existe enfin des tribunaux extraordinaires.

Les villes de Rome , de Bologna , de Ferrara , Rimino , Pesaro , Ancona , Foligno , Civita-Vecchia , possèdent des tribunaux de commerce dont le ressort s'étend à la province ou au district dépendant de la cité dans laquelle ces tribunaux sont établis. Chaque tribunal se compose d'un juge jurisconsulte président , et de quatre commerçans ; mais la sentence n'est prononcée que par trois membres. Dans les localités où il n'existe point de tribunal de commerce , les tribunaux ci-

une décision de la suprême signature qui relève un plaideur ou de déchéances encourues, ou de défauts de formes, et qui lui permet de recommencer l'action judiciaire et de fournir de nouvelles pièces.

vils en remplissent les fonctions. Les cours d'appel de Bologna et de Macerata connaissent, en seconde instance, des jugemens commerciaux prononcés par les tribunaux civils et de commerce compris dans leur ressort. Il faut en excepter ceux du tribunal de commerce d'Ancona, qui sont portés, en appel, à une cour spéciale instituée dans la même ville, par Pie VIII, le 26 février 1830. L'importance des affaires, accumulées dans le premier port maritime des états romains, exigeait qu'elles fussent promptement résolues. Les autres jugemens commerciaux rendus à Rome ou dans les provinces indépendantes des cours d'appel, que l'on vient de désigner, sont, s'il s'agit de sommes au-dessous de cinq cents piastres, révisés, en seconde et troisième instance, par les deux sections civiles de la chambre apostolique. Quant aux causes où se débattent des intérêts supérieurs, elles appartiennent, pour la seconde et la troisième instance, à la Rota, qui connaît encore en troisième des jugemens en second des cours de Bologna, Macerata et Ancona. Dans les procès commerciaux on ne peut recourir au tribunal suprême de la signature que s'il est question de restitution entière, et alors on procède comme pour les causes purement civiles.

Les évêques et les archevêques sont juges en première instance dans les limites de leurs dio-

cèses, et par l'organe de leurs grands vicaires , pour quelque somme que ce soit , des affaires ecclésiastiques ou mixtes, et même des laïques s'il y a consentement des parties. On peut en appeler de la sentence de l'évêque à celle de l'archevêque dont il relève ; mais l'appelant a toujours le droit de s'adresser directement au Saint-Siège ou aux tribunaux de Rome ; dans cette capitale, résident les tribunaux ecclésiastiques de la chambre apostolique et du cardinal vicaire. Le premier se compose du prélat auditeur de la chambre , de son auditeur particulier, de deux assesseurs et de trois autres prélats lieutenans suppléans ; ces trois derniers constituent une congrégation prélatique, *congregazione civile prelatizia*. Le tribunal du cardinal vicaire est formé par le même cardinal et par les deux prélats vice-gérans et lieutenans civils ; il connaît de toutes les questions alimentaires et de celles non commerciales qui concernent les juifs et les nouveaux convertis. C'est de cette dernière attribution qu'il reçoit son caractère ecclésiastique. Les prélats vice-gérans et lieutenans civils , ainsi que le prélat auditeur de la chambre apostolique , prononcent en première instance , comme les évêques dans leurs diocèses, et on appelle également de leurs arrêts à la Rota, si la somme en litige est au-dessus de cinq cents piastres. Lorsque la cause est de moindre importance,

c'est au cardinal vicaire ou au prélat auditeur de la chambre que l'appel en seconde instance est adressé ; c'est aussi au prélat auditeur et à ses deux assesseurs que l'on a recours pour réviser les procès de moins de cinq cents piastres, jugés d'abord par les évêques et archevêques ; enfin la congrégation civile des trois prélats de la chambre apostolique prononce définitivement sur toutes ces contestations.

Le tribunal de la suprême signature a, pour les causes ecclésiastiques, la même juridiction que pour les civiles.

Les actions intentées de part et d'autre, qui intéressent le trésor, ne peuvent, quelle que soit la somme, être jugées, en première instance, dans les provinces que par les tribunaux civils, et à Rome que par la congrégation également civile de la chambre apostolique. L'appel de leurs décisions est porté devant une chambre plénière (*piena camera*), où siègent cinq prélats, clercs de la chambre apostolique (1), présidés par le clerc doyen de la même chambre. La troisième instance revient à la Rota, et, en ce qui la concerne, la signature suprême a les mêmes pouvoirs que pour les procès ecclésiastiques et civils.

(1) Ils sont désignés ainsi pour les distinguer des prélats qui ne sont point encore engagés dans les ordres.

Les causes des provinces et communes doivent toujours être déférées, en première instance, aux tribunaux civils. A Rome, seulement, elles dépendent d'une des deux sections congrégales de la chambre apostolique. Pour la seconde et la troisième instance, la marche est exactement la même que celle des autres affaires civiles.

Avant l'ordonnance du 25 juillet 1835, les tribunaux, dont nous venons de donner l'organisation et les attributions, étaient seuls compétens pour prononcer sur toutes les questions relatives aux intérêts du fisc, des provinces et des communes ; depuis cette ordonnance, qui a créé des tribunaux administratifs, ceux ci-dessus mentionnés ne sont restés saisis que pour les cas où le trésor, les provinces et les communes défendent un droit particulier, et qui leur appartient comme il pourrait appartenir à un simple citoyen.

L'instruction déclaratoire du 12 novembre 1836 a porté une nouvelle atteinte à l'ancienne juridiction, en agrandissant encore la compétence de l'administrative. On peut dire que maintenant il y a bien peu de procès qui ne puissent retomber dans les attributions de celle-ci. Les affaires intéressant les communes et les provinces dépendent en première instance des conseils provinciaux, dont l'organisation sera expliquée au cha-

pitre de l'administration civile ; ces conseils , lorsqu'ils jugent des causes administratives , sont présidés par le déléгат apostolique, le commissaire ou le président de la province ; à Villettri , Bologna , Ferrara , Ravenna et Urbino et Pesaro , la présidence appartient au vice-légat ou à la personne représentant le cardinal légat.

Dans les provinces susnommées , on appelle , pour ces causes , à ce cardinal , qui prononce après avoir demandé une instruction à un ou plusieurs jurisconsultes choisis par lui-même ; pour les autres localités , la seconde instance revient à la congrégation du bon gouvernement (*congregazione del buon governo*) , laquelle consulte son procureur fiscal , qui doit émettre son opinion par écrit. Si l'affaire touche aux intérêts du fisc , on la porte alors à la congrégation camérale , présidée par le trésorier général et formée en outre de deux prélats clercs de la chambre apostolique et de deux avocats du consistoire ; on appelle de leurs actes à la congrégation de révision des comptes où assistent un cardinal président , quatre prélats clercs et quatre laïques.

Pour ces procès et ceux intéressant les provinces et les communes , on va , en troisième instance , devant le conseil suprême , composé du cardinal doyen du sacré collège , du cardinal président de la congrégation de révision des comptes , de

celui ministre de l'intérieur, et de trois prélats auditeurs de la Rota. Les décisions de ce conseil suprême, et qui sont sans appel, doivent être rendues par cinq membres. Si le cardinal doyen ou l'éminence présidant la révision des comptes ont déjà participé au jugement en seconde instance, ils s'abstiennent; dans le cas où ils sont libres de donner leurs voix, c'est le dernier auditeur de la Rota qui ne peut émettre son opinion.

Par privilège spécial, toutes les affaires regardant la sainte maison de Loreto ou les employés de son administration, inscrits sur ses rôles, sont jugés par l'assesseur et le tribunal civil de Loreto; mais ceux-ci n'agissent qu'en qualité de délégués de la congrégation lorétane, résidant à Rome et jugeant exclusivement les causes concernant la Santa Casa.

Les legs pieux, sans destination spéciale, appartiennent de droit à la fabrique de Saint-Pierre; pour les contestations qu'ils peuvent faire naître, un tribunal est exclusivement attaché à cette fabrique. Ces procès sont jugés en première instance par un seul prélat; la seconde, la troisième et les pouvoirs correspondant à ceux du tribunal de la signature, sont attribués à une congrégation qui juge deux et trois fois la même affaire. Dans cette congrégation, à laquelle on attache une grande importance, entrent le cardinal préfet,

plusieurs autres cardinaux et les prélats les plus considérés à la cour de Rome.

La congrégation du cadastre , après avoir pris connaissance des mémoires des parties , et obtenu l'approbation du souverain pontife , prononce un jugement sans appel sur toutes les questions qui se rapportent aux limites des provinces, districts, gouvernemens et communes. Il ne peut pas effectivement y avoir plusieurs instances et appels, puisque cette congrégation représente la personne du pape qui est investi du pouvoir législatif.

On peut ranger , jusqu'à un certain point , parmi les tribunaux ecclésiastiques, les diverses congrégations des eaux , du concile , des immunités ecclésiastiques , des rites sacrés , des évêques , des réguliers et de la visite apostolique ; toutes soustraites à la juridiction de la signature ont , pour les affaires soumises à leur décision , une procédure et des règles propres à chacune d'elles , dont il serait trop long de s'occuper , et qui d'ailleurs sont peu faites pour exciter la curiosité du lecteur.

Après avoir parcouru ce dédale de juridictions ecclésiastiques et civiles , il est temps d'arriver enfin aux tribunaux criminels , et commençons par signaler une lacune. Les états pontificaux manquent totalement d'un code de police correctionnelle ; en sorte que pour de minces délits , il

faudrait appliquer des châtimens trop sévères ou laisser le délinquant impuni ; on est donc réduit à s'en rapporter aux prononcés arbitraires des juges. La loi reconnaît plusieurs peines, ce sont : premièrement, la mort simple ou exemplaire, c'est-à-dire avec aggravation de souffrances ; secondement, les galères à perpétuité ; troisièmement, les galères à temps ; quatrièmement, les travaux publics, tels que le nettoiemnt des villes et l'entretien des routes ; cinquièmement, l'exil : cette peine n'est que pour les étrangers ; sixièmement, la réclusion ou détention ; septièmement, l'amende ; huitièmement, la privation et interdiction d'un emploi public et des droits civils.

Les crimes se partagent en deux catégories, selon l'espèce de la peine. On appelle mineurs ceux que l'on frappe d'une amende ou d'une année de travaux publics au plus ; les majeurs sont ceux qui attirent sur leurs auteurs des condamnations plus fortes. Pour les crimes majeurs entraînant la peine capitale, il y a deux jugemens ; dans tous les cas on peut demander la révision, soit par défaut de compétence, soit par fausse application de la loi, soit par excès de pouvoir.

Les gouverneurs et les assesseurs légaux des provinces jugent en première instance tous les crimes mineurs commis dans leur ressort. Les tribunaux civils sont saisis en première des capi-

laux et en seconde des autres majeurs ; ils sont encore juges de révision pour les questions de compétence entre les assesseurs et les gouverneurs.

La seconde instance , dans les affaires capitales, appartient aux cours d'appel de Bologna et de Macerata pour les provinces de leur ressort. Ces mêmes cours deviennent tribunaux de révision en tout ce qui concerne les autres condamnations, excepté celle à la peine de mort. Dans la province de la Comarca, les gouverneurs connaissent également des crimes mineurs. A Rome, il existe trois tribunaux criminels ; ce sont ceux du prélat auditeur de la chambre apostolique, du prélat gouverneur et du sénateur. Les chefs de ces trois tribunaux choisissent un avocat lieutenant criminel qui juge en première instance les crimes mineurs ; la seconde pour ces crimes et la première pour les majeurs appartiennent aux congrégations criminelles de la chambre apostolique, du gouverneur et du sénateur de Rome. Tout procès de crimes majeurs doit être jugé par quatre personnes. Ainsi la congrégation de la chambre apostolique complète ce nombre par des conseillers civils, selon l'ordre de leur ancienneté. Les tribunaux civils de province, faisant fonctions de tribunaux criminels, s'adjoignent aussi un juge suppléant.

Pour le petit village de Castel Gandolfo, où le pape possède une maison de plaisance, et les crimes commis par les employés au service du souverain pontife, le gouverneur et l'auditeur criminel du majordome (surintendant) du palais, jugent en première instance, comme les gouverneurs et les assesseurs légaux. La congrégation, saisie de la seconde, contient cinq membres ; savoir : le majordome, ses auditeurs civils et criminels, et deux avocats du barreau romain au choix du président.

La seconde instance, pour les crimes capitaux, relative aux arrêts des trois congrégations ci-dessus indiquées et des tribunaux indépendans des cours d'appel de Bologna et de Macerata, revient au tribunal suprême de la Consulta qui, au criminel, se compose de plusieurs prélats partagés en deux chambres, dont l'une est présidée par le prélat-secrétaire de la Consulta, et l'autre par le plus ancien. Ce tribunal possède les mêmes pouvoirs que les cours d'appel de Bologna et de Macerata, et juge, en outre, les questions de compétence des mêmes ressorts. De plus, il prononce en révision sur les condamnations capitales, et les crimes politiques lui sont exclusivement déferés.

Les crimes ecclésiastiques et contre les personnes engagées dans les ordres sacrés, sont ju-

gés par les tribunaux ecclésiastiques, qui peuvent encore s'occuper des crimes de mixte compétence, s'ils se saisissent de l'affaire avant les juges laïques. Ces tribunaux ont cinq juges, l'évêque ou l'archevêque et quatre personnes choisies par lui. On appelle des sentences de l'évêque à l'archevêque, dans les diocèses où cette coutume est observée. En cas contraire, l'appel se porte devant la congrégation des évêques et des réguliers qui, non seulement a les pouvoirs de l'appel, mais encore ceux de la révision.

A Rome, c'est au cardinal-vicaire qu'appartient uniquement le jugement des crimes contre les bonnes mœurs. Le prélat vice-gérant, celui suppléant civil et deux autres assesseurs prennent connaissance de ces causes. L'appel de leurs arrêts est porté à la congrégation des évêques et des réguliers. Pour les délits ordinaires commis par les ecclésiastiques, les tribunaux du gouverneur de Rome et du prélat auditeur de la chambre, peuvent, par privilège, juger comme le tribunal du cardinal-vicaire; mais la seconde instance et la révision reviennent à la Consulta.

Les gouverneurs et assesseurs, dans les provinces, sont saisis, en première instance, des affaires de contrebande, si le délit n'emporte qu'une amende au-dessous de deux cents piastres ou moins d'un an de prison. Les mêmes délits dé-

pendent à Rome du lieutenant-criminel, du prélat trésorier ou du même lieutenant et du cardinal camerlingue. On appelle en seconde instance de leurs jugemens, à la congrégation du camerlinguat ou à celle de la trésorerie. Ces congrégations jugent encore en première instance les délits passibles d'une amende au-dessus de deux cents piastres ou de plus d'une année d'emprisonnement. On appelle alors d'une congrégation à l'autre, et ce second jugement est définitif.

Les crimes et délits des soldats et officiers sont exclusivement de la compétence des tribunaux militaires.

Enfin, les offenses contre la religion sont déferées au tribunal de l'inquisition, qui a des formes et une procédure tout-à-fait spéciales et devient plus doux et plus inaperçu de jour en jour.

Tel est ce dédale de tribunaux et d'attributions diverses, et l'écrivain, en cherchant à y conduire le lecteur, ne sait même s'il a eu le bonheur d'y réussir.

Il n'y a point de tribunaux sans défenseurs des parties adverses, sans avocats et avoués. Ceux de Rome sont divisés en *avvocati rotali*, c'est-à-dire de la Rota, pouvant suivre les affaires devant tous les tribunaux et toutes les congrégations, et en douze *avvocati consistoriali* ayant des fonctions publiques multipliées et attachés comme avocats-

généraux aux administrations du fisc, des pauvres, etc.; mais il ne faut pas donner à cette désignation le même sens qu'en France, car ces avocats ne font point partie des cours et tribunaux; on peut, je crois, les assimiler, à-la-fois, à notre agent judiciaire du trésor et aux membres distingués du barreau, employés, comme conseils, par nos directions et nos ministères. Les procureurs se partagent en quatre classes; les *innocenziani*, ceux de la *Signatura*, de la *Rota*, et les collégiaux. Les *innocenziani* suivent les affaires en première instance, la *signatura* devant son tribunal; les *rotali* partout, et les collégiaux remplissent divers emplois afférens aux congrégations. En général, on ne plaide pas; les procès sont jugés sur mémoires écrits en italien pour les tribunaux de première instance et en latin pour la *Rota*, la *Signatura*, les congrégations, et en voici la raison : les cardinaux et prélats composant ces tribunaux, surtout celui de la *Rota*, sont en partie étrangers et censés ne pas entendre suffisamment l'italien; en conséquence, le latin, langue ecclésiastique et universelle, a été adopté.

Après avoir tracé l'organisation actuelle des tribunaux, il faut maintenant indiquer quelles ont été les changemens ou améliorations dus aux nouvelles lois promulguées depuis 1831.

Disons d'abord que le code justinien, corrigé

selon les prescriptions canoniques, formait et forme encore aujourd'hui le fond de la législation des états pontificaux, composés de villes et de provinces autrefois indépendantes, et qui, à des époques diverses, se soumirent volontairement au Saint-Siège, ou furent successivement acquises par conquêtes, achats ou autres titres. A l'époque de leur réunion, elles stipulèrent, et obtinrent, par actes authentiques, outre le maintien de leurs privilèges urbains, celui de leurs coutumes provinciales. Ces coutumes (*statuti*) regardaient principalement le commerce, les arts et métiers dans les villes industrielles, et l'intérêt des campagnes dans les pays agricoles; elles s'appliquaient à l'organisation municipale, et contenaient aussi des dispositions correctives du droit commun en matière de successions; ces dérogations avaient pour but l'exclusion des femmes de l'héritage paternel, car dans ces petits états, toujours divisés en plusieurs factions politiques, aucune ne voulait qu'une femme pût apporter, par mariage, dans un parti contraire, le poids et l'influence d'une nouvelle fortune. De part et d'autre d'égales jalousies firent adopter cette injuste répulsion.

La quantité de ces coutumes, le vague des législations justinienne et canonique (1) étaient la

(1) On sait que les dispositions du code justinien et du droit

source de mille longueurs et d'une extrême confusion, et d'autant plus qu'on avait admis le principe canonique, exigeant, pour obtenir chose jugée, trois sentences conformes; ces longueurs, cette confusion augmentaient encore, grâce à un nombre démesuré de congrégations, de tribunaux exceptionnels pour les choses et les personnes; aussi les plus experts avocats pouvaient-ils, à chaque procès, se méprendre sur la compétence.

Lorsqu'à la fin du siècle dernier, la plupart des provinces pontificales se constituèrent en république, sous la protection de la France, elles abrogèrent les coutumes et le droit canonique; le code justinien fut proclamé seule loi du pays. Après la chute de ce gouvernement éphémère, on rétablit, dans les contrées rendues au Saint-Siège, et les coutumes et le droit canonique; mais leur abolition, quoique temporaire, avait déjà fait connaître et désirer une meilleure législation; cependant, malgré le vœu des peuples, cet état de choses dura jusqu'à l'occupation française et à la réunion à l'empire; alors le code Napoléon devint la règle des tribunaux romains.

Lorsque les désastres éprouvés en Russie et les

canoniques sont loin d'être générales, et se composent, en partie, des réponses des empereurs, des papes et des jurisconsultes auxquels on demandait un avis, une décision sur des espèces particulières.

efforts des puissances alliées eurent brisé le colosse français, le souverain pontife fut remis immédiatement en possession de ses états. Ses délégués se montrèrent très empressés de rappeler dans toute sa pureté l'ancien ordre de chose ; de la législation impériale ; ils ne conservèrent que les nouvelles lois hypothécaires. Cette abolition du code Napoléon fit naître des regrets presque universels, et surtout dans les provinces de la Romagne, des Marches, de Benevento et de Pontecorvo, qui, détachées des premières du gouvernement pontifical, avaient joui plus long-temps de la législation napoléonienne. Aussi Pie VII crut-il devoir calmer leurs populations en s'occupant de salutaires réformes. De là provint le *motu proprio* du 16 juillet 1816, sur l'organisation de l'administration publique ; par lui furent abolies les coutumes, excepté leurs dispositions en matière d'agriculture. On déclara entièrement libres les biens ci-devant sujets à majorat et aux fidéicommiss, dans les provinces recouvrées en dernier lieu ; mais on conserva toutes les sujétions de ces mêmes biens, situés dans les pays récupérés antérieurement, lorsqu'ils représentaient une valeur de plus de 15,000 piastres (78,750 fr.). On permit même à la noblesse de fonder de nouveaux majorats sous cette condition. Les femmes furent exclues de la succession du père et des agnats

mâles (1), et durent se contenter d'une dot convenable (*congrua*). Le code de commerce français subsista en prenant le titre de règlement provisoire, et on promulgua un code hypothécaire également tiré des lois françaises, mais adapté à la législation papale; un troisième, celui de la procédure civile, fut rédigé et rendu obligatoire par décret du 22 novembre 1817; à peu près semblable au règlement actuel, il établit qu'il ne fallait plus, pour avoir chose jugée, que deux sentences conformes. Pourtant il était d'obligation qu'elles se suivissent immédiatement; si un trop long intervalle séparait les jugemens, la partie qui succombait en troisième instance, avait le droit de se pourvoir en appel devant le tribunal de la Signatura. Dans les procès ecclésiastiques, on conserva, par obéissance aux prescriptions canoniques, l'ancienne procédure, et trois sentences pareilles furent toujours nécessaires pour gagner sa cause.

Les promesses d'améliorations, faites par Pie VII, s'arrêtèrent à ce code. Léon XII, monté sur la chaire de saint Pierre, en 1823, remania en grande partie l'œuvre de son prédécesseur. Il établit que l'on pouvait créer des majorats et

(1) Agnats. Collatéraux descendant, par mâles, d'une même souche masculine.

fidéicommiss pour quelque somme que ce fût ; détruisit les tribunaux civils composés de plusieurs membres, et créa des juges uniques appelés prêteurs. Les suppléans de la chambre apostolique et les juges collatéraux du Capitole reçurent ce titre. Mais si ces changemens ne furent pas heureux, il en accomplit d'utiles en réduisant à treize, sans compter la Comarca de Rome, le nombre trop grand des provinces, en ôtant quelques affaires à la Rota qui les faisait trainer en longueur, et en établissant que, dans tous les procès, deux sentences suffisaient. Pie VIII conserva la législation de Léon XII. Grégoire XVI ayant promis des améliorations pour l'administration de la justice, acquitta une partie de ses engagemens en publiant son règlement judiciaire et législatif.

Ce règlement a conservé la législation de Léon XII sur les majorats et fidéicommiss, et celle de Pie VII relative aux successions et à l'exclusion des femmes ; il a aussi maintenu le décret n'exigeant plus que deux sentences conformes : disposition excellente pour accélérer le cours des procès, mais malheureusement neutralisée par la quantité d'actes qui l'environnent, et dont on voulut faire un moyen financier. La législation de Pie VII et de Léon XII avait établi qu'il pouvait y avoir des juges exceptionnels, choisis par le souverain pontife, pour certaines affaires par-

ticulières. Grégoire XVI les a abolis. C'est à lui aussi que l'on doit, à peu de chose près, le rétablissement de la procédure de Pie VII, le retour à leurs fonctions des tribunaux civils et l'abolition des juges uniques; mais la création des tribunaux administratifs, par l'ordonnance du 25 juillet 1835, et plus encore leur compétence agrandie par l'instruction (*istruzione declaratoria*) du 12 novembre 1836, fait craindre que l'abolition des juges exceptionnels ne soit pas irrévocable.

Le même pontife a publié deux codes nouveaux : l'un pénal et l'autre de procédure criminelle. Avant la publication du premier, les peines pour les crimes devaient être infligées suivant les prescriptions d'ordonnances successivement rendues. Ces peines étaient draconiennes, hors de proportion avec la plupart des cas auxquels elles se rapportaient; mais il faut convenir qu'on n'osait les appliquer dans toute leur rigueur. La promulgation de ce code a donc été un véritable bienfait. Les punitions y sont graduées, assez douces, et ont suivi la marche de la civilisation; mais on doit dire aussi, pour être vrai, que leur sévérité retombe sur les crimes politiques, et que la crainte de la publicité affaiblit plusieurs des sages et humaines dispositions de la procédure criminelle; ainsi, lorsque la confrontation des

témoins avec l'accusé est actuellement admise , pourquoi conserver encore certaines parties de l'ancienne procédure qui ne permettait que la communication des dépositions ? Pourquoi aussi emploie-t-on , en jugeant les prévenus politiques , des formes et des voies secrètes et particulières ?

L'administration actuelle de cette procédure criminelle est très dispendieuse et très longue ; ses fâcheux délais s'accroissent encore par les deux instances , par la révision de compétence pour les crimes mineurs et capitaux , en sorte qu'il s'écoule ordinairement quatre ou cinq années avant que la sentence soit exécutée. Alors l'horreur , même souvent le souvenir du crime , ont disparu , et il ne reste plus dans l'âme du spectateur qu'une pitié dangereuse pour l'ordre public.

Il manque encore aux états-romains un code de police correctionnelle. Un travail sur cette matière a été commencé depuis quatre ou cinq ans et n'est pas achevé.

Les sujets romains vivent tous sous les mêmes lois , excepté les Israélites , mis en dehors du droit commun , sur plusieurs points de la législation ; ainsi , ils ne peuvent acquérir de propriété foncière. A Rome , ils doivent demeurer dans un quartier , tortueux et malsain , appelé *Ghetto* , fermé de grilles pendant la nuit et dans lequel il faut

qu'ils soient rentrés quatre heures après le coucher du soleil. Ce n'est qu'au moyen d'étrences, de la *buona mancia*, que les portiers et sentinelles ferment les yeux sur leurs contraventions. Tous les ans ils viennent, à jour fixe et représentés par leurs syndics et rabbins, demander au sénateur la permission de demeurer dans la capitale du monde catholique, et ce magistrat l'accorde, toujours dans les mêmes termes et en leur recommandant de reconnaître cette faveur par une bonne conduite. Le seul allègement qu'ils aient éprouvé, est la dispense de porter sur l'épaule la marque jaune à laquelle leurs ancêtres étaient soumis; toutefois, au milieu de cet état d'oppression, ils possèdent un singulier privilège, nommé *gazzagà*, qu'aucun voyageur, je crois, n'a mentionné et dont j'ai pris soin de m'assurer. Les maisons qu'ils habitent appartiennent à des chrétiens; mais, par une espèce d'emphytéose, le propriétaire ne peut les en expulser ni en augmenter les loyers qui, depuis un long cours d'années, sont les mêmes; bien plus, si la maison menace ruine, il est obligé de la réparer ou de la rebâtir, quoique le revenu ne soit plus en proportion de la dépense de reconstruction. Seulement, le syndicat est garant de la valeur établie du loyer et de son paiement. Ce droit de logement forcé est tellement certain, qu'il fait souvent partie d'une

dot et qu'on le transmet, par vente, à des co-religionnaires. Rome fut long temps appelé le paradis des Juifs, et alors, effectivement, ils y étaient traités avec moins de rigueur que dans les autres états de l'Europe ; mais ils y sont restés stationnaires, et, si on compare leur sort avec celui dont ils jouissent actuellement en France, en Angleterre et dans presque toute l'Allemagne, on ne peut s'empêcher de déplorer l'avilissement où les lois romaines les plongent encore.

En parcourant ce chapitre, le lecteur vient de voir quelles sont maintenant la législation et l'organisation judiciaire du pays, et il aura remarqué, avec surprise sans doute, combien de fois elles ont varié dans le cours de vingt années. Ce fut un grave inconvénient pour les familles, la magistrature, le barreau, et je puis affirmer qu'un des vœux les plus prononcés des hommes instruits, c'est que les lois, la formation et les attributions des tribunaux acquièrent enfin de la fixité.

ADMINISTRATION CIVILE

ORGANISÉE PAR L'ORDONNANCE DU 5 JUILLET 1831.

L'état ecclésiastique est divisé en vingt provinces ; chaque province, subdivisée en districts,

et ceux-ci en communes. Chaque district a un gouverneur auquel sont joints des sous-gouverneurs inférieurs en titre, mais presque égaux en pouvoir. Voici le tableau des divisions territoriales.

PROVINCES.	DISTRICTS.	CHEFS-LIEUX DE GOUVERNEMENTS.
COMARQUE DE RO- ME. Districts. . . . 3. Gouvernemens.17.	Rome. . .	Rome, Albano, Campagnano, Castel Nuovo di Porto, Frascati, Genzano, Marino, Domaines baronniaux, Cas- tel Gandolfo.
	Tivoli. . . .	Tivoli, Arsoli, Genazzano, Palestrina, Polombara, Domaines baronniaux.
	Subiaco. . .	Subiaco, San Vito.
BOLOGNA. Districts. 1. Gouvernemens.12.	Bologna. . .	Bologna, Bazzano, Budrio, Castel Maggiore, Castel San Pietro, Lojano, Cas- tiglione, Medicina, Poggio Renatico, Porretta, San Giovanni in Persicato, Ver- gato.
FERRARA. Districts. 2. Gouvernemens.11.	Ferrara. . .	Ferrara, Argenta, Bondeno, Cento, Codigoro, Comac- chio, Copparo, Porto Mag- giore.
	Lugo. . . .	Lugo, Bagnacavallo, Massa Lombarda.
FORLÌ. Districts. 3. Gouvernemens.11.	Forlì. . . .	Forlì, Bertinoro, Civitella.
	Cesena. . .	Cesena, Savignano, Sursina, Sogliano.
	Rimino. . .	Rimino, San Arcangelo, Sa- ludeccio, Coriano.

PROVINCES.	DISTRICTS.	CHEFS-LIEUX DE GOUVERNEMENS.
RAVENNA. Districts. . . . 3. Gouvernemens. 9.	Ravenna. . . Imola. . . Faenza. . .	Ravenna, Alfonsine, Cervia. Imola, Casal Velsenio, Castel Bolognese. Faenza, Brisighella. Russi.
URBINO et PESARO. Districts. . . . 5. Gouvernemens. 15.	Urbino. . . Gubbio. . . Pesaro. . . Fano. . . Sinigaglia. .	Urbino, Fossombrone, Ma- cerata, Feltria, Pennabili, Santa Agata, San Leo, Ur- bania. Gubbio, Cagli, Pergola. Pesaro. Fano, Mondolfo. Sinigaglia, Mondavio.
VELLETRI. Districts. . . . 1. Gouvernemens. 6.	Velletri. . .	Velletri, Segni, Sezze, Val- montone, Terracina, Baro- nali.
ANCONA. Districts. . . . 3. Gouvernemens. 6.	Ancona. . . Jesi. Osimo. . .	Ancona, Montemarciano. Jesi, Acervia, Corinaldo, Monte Albodo, Monte Ca- rotto. Osimo.
MACERATA. Districts. . . . 5. Gouvernemens. 16.	Macerata. . Fabriano. . Recanati. . Santa Casa di Loreto. S. Severino	Macerata, Cingoli, Civita No- va, Monte Olmo, Tolenti- no, Treja. Fabriano, Sasso Ferrato, Ma- telica. Recanati, Filotrano, Monte Santo. Loreto. San Severino, San Ginesio, Sernano.
CAMERINO. Districts. . . . 1. Gouvernemens. 2.	Camerino. .	Camerino, Caldarola.
ASCOLI. Districts. . . . 2. Gouvernemens. 6.	Ascoli. . . Montalto. .	Ascoli, Amandola, Arquata. Montalto, Osida, San Bene- detto.

PROVINCES.	DISTRICTS.	CHEFS-LIEUX DE GOUVERNEMENS.
FERMO. Districts. . . . 1. Gouvernemens. 7.	Fermo. . .	Fermo, Grottamare, Monte Giorgio, Monte Rubbiano, Ripatransone, San Elpidio a Mare, Santa Vittoria.
PERUGIA. Districts. . . . 4. Gouvernemens. 12.	Perugia. . . Citta di Castello. . . Foligno. . . Todi. . . .	Perugia, Castiglione del Lago, Citta della Pieve, Magione. Citta di Castello, Fratta. Foligno, Assisi, Gualdotadino, Nocera, Spello. Todi.
SPOLETO. Districts. . . . 3. Gouvernemens. 9.	Spoletto. . . Norcia. . . Terni. . . .	Spoletto, Bevagna, Montefalcone. Norcia, Cascia, Visso. Terni, Amelia, Narni.
RIETI. Districts. . . . 2. Gouvernemens. 6.	Rieti. . . . Poggiomirteto. . . .	Rieti, Canemorto, Rocca, Sinibalda. Poggio Mirteto, Fara, Baronaux de Magliano.
ORVIETO. Districts. . . . 1. Gouvernemens. 2.	Orvieto. . .	Orvieto, Ficulle.
VITERBO. Districts. . . . 2. Gouvernemens. 14.	Viterbo. . . Domaines baronnauz.	Viterbo, Acquapendente, Civitacastellana, Bagnorea, Montefiascone, Orte. Ronciglione, Sutri, Toscanella, Valentano, Vetralla, Barbarano, Sосiano, Vitorchiano.
CIVITA-VECCHIA. . . Districts. . . . 1. Gouvernemens 5.	Civita-Vecchia. . . .	Civita-Vecchia, Corneto, Domaines baronnauz.

PROVINCES.	DISTRICTS.	CHEFS-LIEUX DE GOUVERNEMENS.
FROSINONE. Districts. 2. Gouvernemens. 13.	Frosinone. Pontecorvo	Frosinone , Alatri , Agnani , Ceccano , Ceprano , Feren- tino , Guarcino , Monte San Giovanni , Paliano , Piper- no , Vallecorsa , Veroli.
BENEVENTO. Districts. 1. Gouvernemens. 1.	Benevento.	Benevento.

Après avoir montré dans le tableau précédent quelle est la division territoriale des états pontificaux, et indiqué au commencement du chapitre sur l'organisation de l'ordre judiciaire, les autorités qui les gouvernent et réunissent dans plusieurs circonstances le double caractère de juges et d'administrateurs, il faut faire connaître la composition et les attributions des conseils municipaux et provinciaux.

En tout ce qui touche l'administration civile, les communes se divisent en quatre catégories.

Première, moins de mille habitans.

Deuxième, de mille à moins de quatre mille.

Troisième, de quatre mille à moins de dix mille.

Quatrième, les communes dépassant ce dernier nombre.

Dans chaque commune il existe un conseil municipal composé de

16 Membres pour la première catégorie.

24 pour la seconde.

36 pour la troisième.

48 pour la quatrième.

Dans les villes, le chef-lieu du conseil municipal prend le titre de gonfalonier (1); celui des communes rurales ou simples bourgs, le nom de prieur, et à Bologna, on l'appelle pompeusement sénateur. Outre le gonfalonier, le prieur et les anciens exercent avec lui les fonctions administratives sous le titre de magistrature de la commune; leur nombre varie selon les différentes catégories, et monte à 3, à 5, à 7 et à 9. Rome, quoique capitale, n'a pas de conseil municipal; son sénat, remplaçant ce conseil, se compose de la noblesse romaine; ses chefs sont les trois conservateurs du peuple et les gouverneurs des quartiers; mais toutes ses attributions se bornent à une vaine représentation.

Dans les communes où la noblesse ne forme pas une classe à part, les membres de la municipalité doivent être pris, pour les deux tiers, parmi les possesseurs de biens fonds; l'autre tiers est composé d'hommes de lettres, de négocians et

(1) Ce titre de gonfalonier provient des fonctions que remplissait à la guerre le chef des petites républiques italiennes. Le premier au péril, c'était lui qui portait, à la tête des combattans, le gonfalon ou drapeau de la commune.

de maîtres ouvriers, pourvu cependant que ceux-ci ne soient pas de trop basse condition ; s'il existe une corporation de nobles , elle participe pour un tiers à la formation du conseil ; les deux autres se répartissent, en nombre égal , entre les propriétaires non nobles et les artisans. Dans les communes de la première et de la seconde classe, il y a un député ecclésiastique , et deux pour celles de la troisième et de la quatrième , choisis par les évêques respectifs ; ils assistent aux réunions municipales, et ont voix délibérative lorsqu'il s'y agit des questions relatives aux intérêts des fondations pieuses , des établissemens de bienfaisance et des biens du clergé.

C'est la magistrature municipale qui convoque le conseil, et dans les villes chefs-lieux , l'assemblée est présidée par le gouverneur ou les présidents des tribunaux civils. En cas d'absence de ces fonctionnaires , la présidence appartient au gonfalonier , au prieur ou aux anciens ; ceux-ci posent , de droit , les questions que l'on doit discuter ; mais auparavant il faut qu'elles aient été désignées aux autorités administratives. Les gonfaloniers et prieurs présentent le budget des dépenses et des recettes , après, toutefois, qu'il a reçu l'approbation et le vœu délibératif des anciens.

Tous les deux ans , le 13 décembre , les conseils

nomment les employés communaux. En général chaque commune doit entretenir, pour le service public, un médecin, un chirurgien vaccinateur (1), un maître d'école, un secrétaire, un receveur des impôts, et un trompette chargé d'afficher les lois et ordonnances et de publier les arrêtés du pouvoir local. Le nombre de ces salariés de la mairie s'accroît selon la population et la richesse de la cité. Leur nomination ou révocation appartient seule au conseil, et le gouvernement n'a le droit de les destituer que pour mauvaise conduite morale ou politique.

Le receveur, qui est aussi payeur, ne peut acquitter une dépense que sur l'ordre du gonfalonier, du prieur ou de l'ancien qui les remplace : ces fonctionnaires doivent, dans le courant du mois de février, présenter un compte rendu de la situation de la caisse municipale et de l'administration. Le conseil choisit dans son sein deux membres syndics pour l'examiner; après examen, ce compte est envoyé au légat ou déléгат, chef de la province, avec les observations du corps municipal.

Les communes, pour faire face à leurs dépen-

(1) Un arrêté du gouvernement, du 21 décembre 1841, ordonne de nouvelles mesures pour la propagation de la vaccine, et entre autres, que les secours publics ne seront accordés que sur certificat constatant la vaccination.

ses, doivent en premier lieu, employer les revenus de leurs biens fonds et des rentes ou droits qui leur appartiennent encore ; mais depuis la vente des propriétés communales, décrétée en 1803 par Pie VII, et opérée en 1825 sous le pontificat de Léon XII, ces ressources ont grandement diminué et, en général, ne suffisent actuellement qu'au tiers ou au quart de la dette. En conséquence les conseils peuvent lever des impositions selon l'ordre suivant. Premièrement, sur tous les objets de consommation, excepté les grains et la farine, le droit de mouture étant exclusivement perçu pour le compte de l'état ; la totalité des impôts de cette nature ne doit pas excéder 60 bajocchi (3 fr.) par tête d'individus mâles depuis 14 jusqu'à 60 ans accomplis ; secondement, un impôt personnel réparti en plusieurs classes selon la quantité et l'aisance des familles propriétaires ou résidentes dans la commune ; il ne peut dépasser 40 bajocchi (2 fr.), et frappe aussi tous les mâles de 14 à 60 ans ; enfin, si les droits de consommation et la taxe personnelle ne suffisent pas, on a recours à des centimes additionnels établis sur le foncier.

Les conseillers municipaux se renouvellent par tiers tous les deux ans, et sont rééligibles ; mais si un d'eux est remplacé, le nouvel élu doit appartenir à la même classe que le membre sortant. Les fonctions des gonfaloniers et prieurs

ne durent que deux années ; ils peuvent recommencer une autre administration bisannuelle : après ce laps de temps, le choix des électeurs doit tomber sur d'autres citoyens. Les anciens se renouvellent également par tiers, et la durée de leur mandat est aussi de six ans.

Dans les provinces, il existe un conseil dont les attributions sont semblables à celles des conseils généraux en France. Chaque district a d'abord le droit d'y envoyer un membre, quel que soit le nombre de ses habitants, et de plus d'en ajouter un autre par chaque 20,000 âmes de population : les fractions excédant dix mille comptent pour vingt mille.

Le conseil municipal de Bénévent, ville et territoire enclavés dans celui du royaume de Naples, est investi des pouvoirs de conseil de province, et ses attributions sont pareilles à celles du conseil de Paris, qui tantôt est municipal et tantôt départemental.

L'élection des conseillers provinciaux se fait de la manière suivante, et pour en saisir le mécanisme, il faut se rappeler que les communes sont divisées en quatre catégories selon leur population. Les conseillers municipaux de la première classe nomment un électeur, ceux de la seconde deux, de la troisième trois, de la quatrième quatre. Ces électeurs se réunissent au chef-lieu du

district, et, à la majorité absolue des suffrages, choisissent trois candidats pour chaque membre que ce district a le droit d'envoyer au conseil provincial. Deux de ces trois candidats doivent être tirés de la classe des propriétaires les plus considérables et les plus estimés du district. La troisième nomination est dévolue à des chefs d'établissements commerciaux et industriels, ou à des hommes distingués par leur science.

Le gouverneur du district, président de ce collège électoral, envoie la liste des nominations au chef de la province, qui la transmet au secrétaire d'état pour les affaires intérieures ; celui-ci la présente au suprême pontife, et après avoir pris ses ordres, fait connaître au légat ou déléгат sur lequel des trois candidats le choix du souverain s'est arrêté.

Les membres choisis se rassemblent, au chef-lieu, sous la présidence du gouverneur de la province, ou, en cas d'empêchement de sa part, sous celle d'une personne nommée par le pape ; réunis ordinairement chaque année, pendant une session qui ne peut se prolonger au-delà de quinze jours, ils commencent leurs opérations par l'élection d'un secrétaire et de son suppléant, discutent et approuvent ensuite le compte rendu de l'exercice précédent, fixent le budget des dépenses et recettes de l'année suivante, et font la répartition

entre les communes. L'administration des recettes et dépenses est confiée à trois personnes nommées tous les ans par le conseil provincial ; mais il faut que leur nomination reçoive l'approbation de la congrégation gouvernementale (*congregazione governativa*), dont nous parlerons bientôt. Les conseils ne doivent s'occuper que d'affaires relatives à l'administration des provinces ; s'ils dépassent les limites de leurs attributions, le président peut les dissoudre et ordonner de nouvelles élections. Le souverain a aussi le droit de prononcer la dissolution, d'ajourner les sessions, et de convoquer les conseils extraordinairement, soit sur leur demande, soit par sa propre volonté.

Les actes et les votes de ces conseils sont présentés au chef de la province qui les examine et les discute de concert avec la congrégation gouvernementale. Leurs observations et leurs décisions, rendues à la majorité des suffrages, sont transmises, avec les procès-verbaux des conseils, au secrétaire d'état de l'intérieur, qui approuve, modifie ou annule les résolutions provinciales.

Les conseils provinciaux, comme les municipaux, se renouvellent par tiers tous les deux ans.

De même que la ville de Rome n'a point de conseil municipal, sa Comarca (*banlieue*) n'en possède pas de provincial.

Dans les cités chefs-lieux, il existe un assesseur légal dont les fonctions ont été indiquées au chapitre de l'organisation judiciaire ; il peut être employé par les cardinaux, les prélats et les présidents de légation aux affaires administratives ; outre cet assesseur, il y a dans chaque province quatre conseillers qui, sous la présidence du légat ou délégal, composent la congrégation gouvernementale, et dont les attributions sont en partie analogues à celles de nos conseillers de préfecture ; choisis par le souverain, ils doivent être âgés de plus de trente ans, avoir exercé quelque emploi public, ou suivi le barreau pendant trois années ; ils reçoivent un traitement, et se réunissent, trois fois par semaine, chez le chef de la province, qui peut encore les convoquer extraordinairement. Par une disposition récente, les présidents des cours d'appel, des tribunaux de première instance et de commerce, font partie de cette congrégation, qui discute toutes les affaires présentées par le légat à son examen ; elle juge encore, en première instance, comme nous l'avons dit plus haut, les procès intéressant les communes et les provinces. Les conseillers ont voix délibérative pour tout ce qui concerne les comptes rendus provinciaux et communaux ; pour tout le reste elle n'est que consultative, et la décision appartient entièrement au légat ; celui-ci, en la

transmettant aux ministères respectifs, doit envoyer en même temps copie conforme du procès-verbal de la discussion. Le secrétaire général de la province est aussi attaché à la congrégation; ordinairement il n'a que voix consultative, mais lorsque deux conseillers sont absens, elle devient délibérative.

Tous les trois ans, on procède au renouvellement, par moitié, des conseillers salariés.

La province d'Urbino et Pesaro a deux congrégations; celle de la Comarca de Rome en est privée. Placée sous un régime exceptionnel, ses affaires sont gérées par quatre membres, aux choix du gouvernement, et investis des mêmes attributions que les conseils provinciaux.

Telles sont ces administrations provinciales et municipales, plus dépendantes il est vrai du gouvernement que les françaises, mais dont le zèle, l'intelligence et l'amour de la cité, inné chez les Italiens, ont produit beaucoup de bien et d'utiles travaux. Il faut dire aussi que le pouvoir suprême respecte en général leurs décisions, et n'use qu'avec une grande retenue de la faculté de les infirmer.

L'administration supérieure et son mode d'action ont aussi éprouvé de grands changemens; mais ils remontent à une date beaucoup plus reculée. Avant Sixte-Quint, toutes les grandes ques-

tions de l'Eglise et de l'état devaient se traiter en consistoire des cardinaux, et le *quid vobis videtur* n'était pas alors une vaine formule. Malgré leur suprématie incontestée, plusieurs papes durent se soumettre aux vœux exprimés par la majorité du sacré collège; de là un véritable embarras pour traiter les affaires importantes et secrètes. Lorsque Sixte-Quint monta sur le trône pontifical, il s'opérait une révolution en Europe; les souverains fortifiaient le principe monarchique au détriment des feudataires hauts barons, et, quoique plusieurs libertés municipales fissent aussi naufrage, les peuples en général étaient favorables à l'extension d'un pouvoir qui leur assurait plus de repos. Sixte-Quint, grand et puissant génie, sut profiter habilement de cette disposition des esprits pour rompre les lisières de la papauté; il comprit qu'il ne parviendrait point à son but s'il laissait le droit de discussion au consistoire, où la majorité des cardinaux pouvait lui imposer sa volonté, annuler d'utiles propositions, ou du moins traîner les affaires en longueur; mais il sentit en même temps que les constitutions de l'Eglise et de l'état ne lui permettaient pas d'éloigner entièrement de l'administration le cardinalat; il s'attacha donc à briser le faisceau, à créer des congrégations, et à y répartir les cardinaux; ceux-ci, soit qu'ils n'aperçurent pas le piège, soit qu'ils

s'avouassent les défauts inhérens au consistoire, parurent satisfaits de prendre tous une part active aux affaires ; toutefois le pape y gagna plus qu'eux, puisque les résolutions prises par les congréganistes n'étaient valables qu'après avoir reçu sa sanction. En définitive, les cardinaux ne furent plus que de simples conseillers dont le suprême pontife pouvait, à sa volonté, admettre ou rejeter les avis. Depuis l'affaiblissement de la puissance consistoriale, et surtout à dater d'un siècle environ, les affaires sont conduites comme dans les autres pays, et des ministres, ayant chacun leurs attributions, travaillent directement avec le pape et prennent ses ordres.

Il existe dans les états romains et dans la capitale une garde civique dont les fonctions sont semblables à celles de notre garde nationale ; mais, à vrai dire, son existence n'est que nominative et ne se révèle plus que par les cadres d'officiers qui subsistent toujours. Lors de la restauration du gouvernement pontifical, en 1817, le service dans cette garde fut obligatoire ; celle de Rome se composait de 4,000 hommes pris parmi les propriétaires, les patentés, et divisés en quatre régimens dont le sénateur était le chef suprême. La bourgeoisie ne pouvait aspirer qu'aux grades de lieutenant et de capitaine ; les autres, appartenant à la noblesse, étaient à la nomination

du Pape. Léon XII, en déclarant cette milice volontaire, lui porta un coup mortel ; aujourd'hui elle n'a plus qu'un effectif de 250 soldats, et n'en compterait peut-être aucun s'ils ne jouissaient de grands privilèges ; ainsi, on les exempte de payer la patente, plusieurs places inférieures de l'administration leur sont réservées et on ne peut exécuter contre eux des jugemens pécuniaires sans la permission de leur commandant. Malgré ces faveurs, l'esprit des modernes Romains est si peu militaire que cette garde tend à diminuer plutôt qu'à augmenter.

ADMINISTRATION ET FORCES MILITAIRES.

Le ministère de la guerre, ou plutôt la présidence des armes, car c'est ainsi qu'on l'appelle, et dont le chef est toujours un prélat, s'occupe de tout ce qui concerne l'organisation, l'administration, la direction du service de l'armée, l'entretien des places et l'armement et la défense des côtes. Trois généraux assistent ce prélat de leurs conseils et délibèrent avec lui.

Un commandant général réside à Rome, chef-lieu d'une division militaire ; les états-majors des

deux autres divisions sont établis à Bologna et Ancona. La circonscription de Rome s'étend à toutes les provinces comprises entre la Méditerranée et l'Apennin ; celle de Bologna, depuis l'Apennin jusqu'au Tronto et à Rimino et Ancona, donne ses ordres des confins de Rimino aux rives du Pô.

L'armée se compose de troupes nationales et suisses ; celles-ci forment deux régimens de 2,124 hommes, de deux bataillons et douze compagnies, chacune de 177 officiers et soldats. A ces régimens étrangers, il faut ajouter deux compagnies d'artillerie à cheval dont les batteries sont de huit pièces comme celles des compagnies nationales. La capitulation des Suisses fut conclue en 1832, pour vingt années, entre le gouvernement pontifical et les généraux de Salis et de Courten ; ainsi, elle n'expirera qu'en 1852. Tous les officiers et soldats doivent être catholiques et l'engagement des sous-officiers et soldats est de quatre à six ans. Ces deux régimens se distinguent par leur belle tenue, leur discipline et leur exactitude au service.

Outre les troupes étrangères et nationales, il existe une garde noble à cheval faisant le service auprès de la personne du pape, et la garde d'infanterie suisse qui a conservé la coiffure, le pittoresque costume et la hallebarde de sa patrie au

seizième siècle. La famille Pfiffer, de Lucerne, a depuis trois cents ans le privilège de donner des chefs à ce corps renommé pour sa fidélité; on apporte le plus grand soin à le recruter.

Les commandans de places sont au nombre de seize ainsi répartis.

Première classe : Fort Saint-Ange, Rome, Bologna.

Deuxième classe : Ancona, Civita-Vecchia, Civita-Castellana, Ferrara.

Troisième classe : Forli, Foligno, Macerata, Perugia, Pesaro, Ravenna, San Leo, Spoleto, Terracina.

Trois inspecteurs exercent leurs fonctions à Rome, Ancona et Bologna.

TROUPES INDIGÈNES.

INFANTERIE.

Vétérans.	1 bataillon.
Grenadiers.	2
Fusiliers.	5
Chasseurs.	2
Total.	10 bataillons.

Le bataillon est de six compagnies fortes chacune de 120 hommes.

CAVALERIE.

Dragons.	1 régiment.
Chasseurs.	2 escadrons.

Le régiment de dragons contient 800 cavaliers et les escadrons de chasseurs 250.

ARTILLERIE.

Compagnies. . . . 8.

Une batterie de huit pièces est attachée à chaque compagnie ; deux ont des batteries de campagne, trois des pièces propres à la défense des places, et trois autres sont chargées de la garde du littoral. La compagnie est de 125 hommes.

TROUPES DE POLICE.

Carabiniers.	2,500
Gendarmes.	1,000
Gardes de finances.	1,500
Bataillons auxiliaires de réserve dans les provinces.	17
Volontaires pontificaux.	6,000

Troupe civique de Rome. . 2 bataillons.

Une partie des carabiniers est à cheval ainsi qu'un dixième environ des gardes de finances. Les volontaires pontificaux, armés, équipés aux frais du gouvernement, et pris dans toutes les provinces, ne reçoivent de solde que lorsqu'ils sont appelés à servir ; c'est une espèce de garde nationale mobile qu'on ne met en activité que rarement et pour des cas urgens. Quant à la garde

civique de Rome , on vient de voir au chapitre de l'administration civile qu'elle est à peu près anéantie et réduite à 250 hommes, quoique sur les cadres de l'armée, elle figure toujours pour deux bataillons.

RÉCAPITULATION DES TROUPES EN ACTIVITÉ DE SERVICE.

Infanterie.	{ Pontificale. . . 7,200	} 11,448
	{ Étrangère. . . 4,248	
Cavalerie.		1,050
Artillerie.	{ Pontificale. . . 1,000	} 1,250
	{ Étrangère. . . 250	
Carabiniers.		2,500
Gendarmes.		1,000
Gardes de finances.		1,500
Total.		18,748

Telle est cette faible armée pour une population de 2,700,000 âmes, tandis que le royaume de Sardaigne, qui n'a qu'un million de plus d'habitans, entretient 80,000 hommes de troupes toujours prêtes à marcher ; mais le pouvoir pontifical, garanti par le respect qu'on lui porte et par des traités, ne doit songer qu'à maintenir la tranquillité intérieure, et pour arriver à ce but, ses forces militaires sont suffisantes. Ce n'est point par conscription qu'elles se recrutent, mais par engagemens volontaires ; ce mode de recrutement, plus favorable à la liberté des sujets, et plus paternel en apparence, n'est point cepen-

dant approuvé par les chefs de corps ; en effet, ce sont en général des hommes offrant peu de garantie de bonne conduite , souvent même des vagabonds, des étrangers qui s'engagent , et, si je suis bien informé , le nombre des crimes ou délits est proportionnellement plus grand dans l'armée romaine que dans celles des autres pays , où le soldat, retenu par les souvenirs de famille et la certitude de revenir au foyer domestique, est plus fidèle à ses devoirs et moins enclin à désertir. Oserai-je dire que l'engagé romain a peu le sentiment d'une noble fierté, et que je l'ai vu tendre la main et demander l'aumône , même sous les armes et en faction, lorsque le soir il espère échapper à l'œil vigilant de ses supérieurs.

FINANCES.

Avant de pénétrer dans les chiffres du budget , il faut jeter un regard rétrospectif sur l'état des finances romaines depuis une soixantaine d'années, et poser ainsi des termes de comparaison entre le commencement, le milieu et la fin de cette période.

A l'avènement de Pie VI, en 1775, les dépen-

ses du gouvernement pontificals'élevaient à peine à 2,000,000 d'écus (10,700,000 fr.); cette somme était facilement obtenue au moyen d'impôts divers et modérés, successivement établis, lors de circonstances extraordinaires, et qui, de temporaires qu'ils auraient dû être, devinrent perpétuels. Les employés de toutes classes devaient donc nécessairement recevoir du trésor public un faible traitement; mais grands et petits fonctionnaires savaient s'en dédommager, les premiers par les rentes et bénéfices ecclésiastiques attachés à leur dignité (1), et les seconds par un casuel qu'ils accroissaient outre mesure. Pour les moindres affaires, les droits étaient exagérés, les exactions énormes, et les agriculteurs avaient surtout à souffrir des tournées que faisait dans les provinces le commissaire de l'Annona; celui-ci pouvait, à son gré, les forcer d'envoyer à Rome, pour la consommation de la ville, les denrées qu'il désignait et au prix fixé par lui seul.

(1) Les revenus ecclésiastiques formaient une des principales sources de richesse dans les états romains; ils étaient si considérables qu'au dix-septième siècle, Urbain VIII, après en avoir abondamment pourvu les cardinaux, prélats et autres personnes attachées à sa cour, en retirait encore, chaque année, un million d'écus, que, selon l'usage du temps, il donna régulièrement à ses neveux pendant un long règne de vingt-un ans. Telle est l'origine de la fortune des Barberini.

On conçoit quels abus, quelles secrètes conventions devaient en résulter.

Outre les frais d'administration, le gouvernement avait encore à payer l'intérêt de dettes contractées à différentes époques. Sixte-Quint fut le premier, dit-on, à user de cette ressource pour assembler une armée, et réprimer la turbulence des barons. Ces emprunts, garantis par diverses branches de revenus publics, ne portaient que trois pour cent d'intérêt, et cependant on les cotait à 120 et même 125 de capital. Les principales causes qui faisaient rechercher ainsi ce mode onéreux de placement, furent l'absence de commerce et de transactions financières, le nombre excessif de majorats, de propriétés ecclésiastiques, de biens également de main morte des hospices, et enfin le dogme, alors en pleine vigueur, ne permettant pas que l'argent pût être prêté d'une manière productive; on ne l'abolissait pas, mais en plaçant à faible intérêt, on espérait amoindrir la contravention aux lois de l'Eglise. Les papes émettaient aussi du papier-monnaie, nommé cédule, en échange de numéraire déposé à la banque de l'hôpital du Saint-Esprit, mais qui bientôt n'eut plus de représentation réelle. Malgré sa valeur devenue entièrement conventionnelle, on continuait à s'en servir : l'habitude fermait les yeux sur son défaut de garantie.

C'est sous le pontificat de Pie VI, que les dépenses commencèrent à dépasser de beaucoup les recettes, et que ce pape multiplia les cédules. On prétend qu'il répondait à ceux qui lui représentaient le danger d'un déficit augmentant sans cesse : « J'ai des millions d'écus dans mon encrier. » La révolution française vint accroître ses besoins et diminuer ses ressources, en le privant des annates (1) que la France lui payait, et qui furent supprimées par l'assemblée constituante, le 4 août 1789. Il ordonna des levées de troupes pour maintenir l'ordre dans ses états, distribua des pensions aux émigrés, surtout à ceux du clergé, et dut plus tard, lors du traité de Tolentino, verser des sommes considérables entre les mains du général en chef Bonaparte. Cependant on lui enlevait par cette même convention Ferrara, Bologne et la Marche d'Ancona. Les finances pontificales s'épuisèrent totalement, et l'occupation française, en 1798, rendit presque un service au gouvernement papal en le débarrassant d'un fardeau sous lequel il aurait bientôt succombé. La

(1) Annate, revenu d'une année que ceux qui ont obtenu des bénéfices paient à la chambre apostolique en retirant leurs bulles ; cependant, on transige, et ce revenu est toujours diminué dans l'estimation. Autrefois la France, qui disposait de si riches bénéfices, rendait beaucoup à la cour de Rome. Notre révolution interrompit aussi, pour long-temps, le paiement des dispenses.

république romaine procéda par mesures acerbes, comme c'était alors l'usage, abolit les cédules, déjà, il est vrai, diminuées de valeur, et acheva la ruine d'un grand nombre de familles. Pie VII, qui remplaça ce gouvernement éphémère, voyant que les anciens impôts ne suffisaient plus aux charges publiques, et que les revenus ecclésiastiques avaient à peu près disparu, introduisit l'imposition foncière, sous le nom de *dativa reale*, pour tous les propriétaires sans exception; avant lui elle existait bien en droit, mais si légère et soumise à tant d'exceptions en faveur des nobles, du clergé et des établissemens pieux ou de charité, qu'elle n'était véritablement d'aucun produit (1). Le même pape établit aussi une perception sur la mouture, et augmenta considérablement les anciennes, dont, pourtant, il abolit les plus insignifiantes. Les recettes doublèrent, triplèrent même, et cependant elles ne suffisaient pas encore aux dépenses courantes, et surtout aux

(1) Ce ne fut pas sans grande résistance que cet impôt put être établi. Jusqu'à ces derniers temps, on a vu des ecclésiastiques soutenir opiniâtrément que les biens de l'Eglise ne pouvaient être imposés. Jamais on n'obtint du cardinal Séveroli, qu'il payât sa quote-part de contribution foncière pour les terres dépendantes de son évêché de Viterbo. Il persista dans son refus jusqu'à sa mort. Aujourd'hui toutes ces oppositions ont cessé.

intérêts de la dette publique. Les propriétés communales, qui auraient pu venir au secours du gouvernement, étaient endettées elles-mêmes de telle manière, qu'il était impossible d'y recourir. On crut que si le trésor se chargeait de les administrer en masse, il trouverait le moyen de les libérer de leurs engagements et de disposer ensuite à son profit d'un reliquat considérable; ce projet fut mis à exécution; mais il produisit un effet contraire à celui qu'on espérait. Les frais d'entretien, la mauvaise gestion des employés, les infidélités ne laissèrent pas même de quoi payer les intérêts des dettes contractées.

Sur ces entrefaites eut lieu la réunion des états romains à l'empire français. Le baron Janet, envoyé à Rome par le ministre des finances, fit disparaître l'ancienne dette, en vendant les biens du clergé et du domaine de la chambre apostolique. Il est vrai qu'on ne donna aux créanciers que 25 pour cent de capital; mais ils reçurent en paiement des propriétés dont le revenu était en réalité double ou triple de l'intérêt qu'ils recevaient précédemment; ce fut pour eux une bonne affaire, et il resta au baron Janet des valeurs assez considérables pour constituer des pensions aux religieux expulsés des couvens; leurs biens-fonds étaient destinés par l'empereur à créer des dotations.

Puisqu'il vient d'être question du domaine de la chambre apostolique, il faut interrompre un moment le cours des événemens, pour expliquer ce qu'on entend par cette chambre; on nomme ainsi le Saint-Siège, lorsqu'il est considéré comme autorité temporelle et administrative; il était devenu, par donations, conquêtes, achats, confiscations, le principal propriétaire du pays, et comme, dans les temps anciens, lorsqu'un pape mourait, le peuple pillait le mobilier des palais pontificaux, et les barons s'emparaient des domaines, on créa une chambre ou camerlinguat, dont la fonction spéciale fut de veiller à la conservation des biens mobiliers et immobiliers de l'Eglise. Jadis cette administration était la plus importante à cause de la puissance des spoliateurs et de la turbulence du peuple romain; mais aujourd'hui ses principales fonctions sont réparties entre les cardinaux ministres, et son chef le camerlingue n'a guère plus dans ses attributions que les beaux-arts, et une espèce de police et d'inspection sur les habitations des souverains pontifes. Malgré l'ancienne surveillance de la chambre apostolique, les papes, souverains absolus, usèrent largement du droit d'aliéner le domaine; la plupart de ses propriétés furent converties en emphytéoses, surtout à la fin du siècle dernier. L'administration française en vendit une grande partie, ainsi qu'on vient de le

dire, et cependant, à la restauration du pouvoir pontifical, il en restait encore pour environ 200,000 écus de rente (1,070,000 fr.), dont la moitié était absorbée par les frais de régie.

Au retour de Pie VII, on se hâta de rendre, soit au clergé, soit au domaine, les terres libres encore; parmi celles qui avaient été vendues, les unes furent reprises moyennant indemnité aux acquéreurs, les autres restèrent à ces derniers, et c'est aux anciens possesseurs qu'on accorda un dédommagement. Ces différentes dépenses et le service de rentes annuelles, dont le gouvernement se chargea pour les provinces ci-devant annexées au royaume d'Italie, firent monter la dette publique à plus de 20,000,000 d'écus (107,000,000 de francs), en sorte qu'en intérêts et pensions, le trésor dut payer, chaque année, 1,800,000 écus, et cependant les finances prospéraient. Le commerce reprenant son cours, les nouvelles taxes assises par Napoléon et survivant à son pouvoir, le système de perception plus simple et plus productif, qu'il avait introduit, l'abolition de toute exemption d'impôt, élevèrent le budget des recettes à plus de 8,000,000 d'écus (42,800,000 fr.), et chaque année il restait au fisc un excédent de revenus. A la mort de Pie VII, toutes les charges de l'état acquittées, un million d'écus était disponible.

Léon XII crut devoir diminuer les contributions, et, par une stricte économie, parvint à réduire d'un quart l'impôt foncier. Pour arriver à ce but, l'abandon des manufactures et des établissemens industriels, que son prédécesseur avait utilement encouragés, fut obligatoire, et bientôt on les vit tomber en décadence. Il fallut aussi renoncer au projet, formé sous Pie VII, d'ouvrir des routes au milieu de l'Apennin, et d'utiliser le bois de ces contrées, en le livrant aux populations adriatiques à meilleur marché que celui qu'elles sont actuellement forcées de tirer de la Dalmatie. Reste à savoir s'il n'eût pas mieux valu avoir des routes, une industrie nationale, et payer par tête quelques paules de plus. Léon avait si exactement balancé les dépenses et les recettes, que lors de son décès, un emprunt fut nécessaire pour subvenir aux frais du conclave.

Pie VIII, ennemi des changemens, continua ce système d'économie pendant son court pontificat de vingt mois, et laissa aussi l'actif et le passif du trésor dans de justes proportions.

Cette satisfaisante situation du trésor ne dura pas long-temps. Aussitôt après l'avènement de Grégoire XVI, le 2 février 1831, l'insurrection de la Romagne fut le signal de l'accroissement des charges et de la diminution des revenus. Les insurgés ayant considérablement réduit le prix

du sel et aboli le droit sur la mouture , le gouvernement se crut obligé, pour calmer l'effervescence populaire, qui se répandait dans les autres provinces , d'apporter aussi de notables adoucissements à ces deux impôts; ce dégrèvement fut maintenu pendant toute l'année 1831. D'un autre côté, les dépenses que nécessitaient les armemens extraordinaires étaient excessives , non pas autant par leur nature même et leur importance, que par l'inhabileté de ceux qui devaient y concourir. Tout ce qu'on perdit en matériel, munitions, équipement militaire était hors de proportion avec les déchets habituels. Deux régimens suisses, capitulés à cette époque et largement payés, vinrent encore ajouter aux embarras des finances.

Le passif surpassait donc l'actif de beaucoup. Dans cette position il fallait ou augmenter les impositions , ou recourir aux emprunts; la crainte d'irriter les populations, qui se calmaient à peine, fit préférer ce dernier moyen; mais au lieu de se procurer seulement le strict nécessaire, pour parer aux besoins du moment, et d'attendre que de meilleures années permissent d'emprunter à de plus favorables conditions , on eut l'imprudence d'engager à la fois le présent et l'avenir; c'est-à-dire que les clauses des emprunts à faire , par la suite, furent fixées d'avance. Cette opération va-

lut 9,000,000 d'écus au trésor, et lui imposa le service d'une rente annuelle de 5 à 600,000 ; mais l'obligation d'acquitter exactement les arrérages semestriels , imposa aussi celle d'accroître toutes les contributions foncières et indirectes. Soit insuffisance réelle , soit ignorante perception , cette mesure n'eut pas les résultats qu'on s'en était promis , et la pénurie d'argent se fit encore sentir. Bientôt après on emprunta un nouveau million d'écus , puis deux autres à l'époque du choléra. On vendit aussi des canons ecclésiastiques (1), et l'on aliéna un grand nombre de propriétés de la chambre apostolique. A la suite de ces opérations la trésorerie resta grevée d'une rente d'un million d'écus.

Toutes ces causes réunies , et particulièrement l'augmentation du budget militaire , par suite de l'enrôlement des Suisses , ont eu pour conséquence un déficit annuel de près de 700,000 écus ; ce déficit , porté même plus haut dans un article de la *Gazette de Milan* , mais certainement exagéré , est contesté par des hommes attachés à la trésorerie romaine , et l'impartialité de l'écrivain l'obligera de donner leurs raisons , lorsque les

(1) En Italie, on appelle *canone* la redevance annuelle d'une emphytéose. En vendant ces redevances , le gouvernement perçut aussi le droit nommé *laudemium* que l'acquéreur paie au nu-propriétaire comme prix d'investiture.

chiffres du budget de 1839 auront été posés aussi exactement que possible, puisqu'ils n'ont rien d'officiel quoique puisés à bonne source. Cependant on doit dire, dès à présent, que le passif pourrait être réduit à 156,927, et facilement couvert par une augmentation de recettes, si on renonçait à de certaines dépenses; mais elles sont devenues permanentes; et il n'est point question de les supprimer. Les ressources que l'on obtiendrait d'une perception plus économique, d'un accroissement modéré d'impôt ne suffiraient pas à les solder. Dans l'état de choses actuel, c'est aux seuls emprunts que l'on devra recourir; mais ce mode d'acquittement appesantit toujours les charges du trésor; toutefois quelques essais ont été faits dans le courant de 1839 pour bonifier l'actif. On a mis en ferme la vente exclusive de la poudre au prix annuel de 5,701 écus pendant neuf ans, avec participation aux bénéfices de 25 pour cent les trois premières années, de 35 dans les trois suivantes, et de 40 jusqu'à la fin du bail. Le droit d'exportation des chiffons fut également affermé 30,000 écus, avec participation de 12 pour cent au profit du fermier. On calcule que ces deux branches de revenus produisent 70,000 écus par an; enfin le partage des bénéfices de la régie des sels et tabacs a dépassé en 1840 55,000 écus, et augmenté en 1841, car le goût du tabac à fumer

s'étend sans cesse dans les états ecclésiastiques comme en France. Ceci prouve combien il serait aisé, en supprimant les dépenses extraordinaires, de combler le déficit.

Il faut maintenant jeter un coup-d'œil sur quelques perceptions et dépenses.

Il n'existe point d'autres contributions directes que l'impôt foncier, la taxe sur les chevaux de luxe et les eaux distribuées à la capitale; celle-ci sert à l'entretien des aqueducs, et serait municipale dans toute autre ville que Rome, qui n'a point de mairie et où les attributions communales sont entre les mains du gouvernement. Sur les biens ruraux, on paie environ un pour cent du capital; à ce prix la valeur des terres serait de 250,000,000 d'écus, ce qui est plus que l'estimation cadastrale, donnée au commencement de ce volume et qui ne la porte qu'à 160,000,000. Quant aux propriétés urbaines, il n'est aucun moyen de les estimer avec exactitude, attendu qu'elles sont extrêmement ménagées. Le rapport entre leur taux réel et l'imposition est entièrement fautif; ainsi les plus grands palais paient comme s'ils ne valaient que 10,000 écus.

■ L'impôt sur la mouture n'est point perçu dans les légations de Bologna, Ferrara, Forli et Ravenna, où il est remplacé par un droit de consommation.

Le timbre est soumis à peu près aux mêmes lois qu'en France, mais il n'est pas productif à cause du petit nombre des transactions et du peu de mouvement commercial.

L'enregistrement est ou proportionnel ou fixe. Le premier se perçoit pour tous les actes concernant les mutations de propriété, les usufruits, prises de possession de biens, obligations, quittances et liquidations. Les autres contrats, en dehors de cette énumération, ne sont frappés que d'une taxe d'un franc à cinq. Léon XII avait à peu près aboli le droit proportionnel au profit des grands propriétaires et des riches héritiers; mais aujourd'hui il est rétabli et s'élève d'un quart à un pour cent. Les successions et donations sont les plus fortement taxées; cependant la ligne directe ne doit rien. Les collatéraux acquittent un droit de deux à sept pour cent, selon la parenté, qui est déterminée d'après les règles canoniques; passé le sixième degré on paie huit, sans augmentation, quelle que soit la descendance.

Les hypothèques sont régies comme les françaises, et leurs perceptions sont basées à peu près sur les mêmes tarifs.

L'impôt des patentes est très peu profitable au fisc à cause des nombreuses exceptions qu'il admet. Toutes les personnes enrôlées dans la garde civique en sont exemptes.

Les postes rapporteraient, dit-on, beaucoup plus si elles étaient mieux administrées, si les employés n'abusaient pas du privilège de recevoir gratis leur correspondance, vraie ou prétendue; on assure qu'il n'est pas rare de les voir amasser en peu d'années plusieurs milliers d'écus.

La loterie fut long-temps défendue à Rome, et Benoît XIII la frappa d'anathème en 1724; mais en 1730, son successeur, voyant que ses sujets allaient jouer dans les états voisins, l'établit, à condition que le produit en serait entièrement appliqué aux œuvres de bienfaisance. Il paraît que les commis de cette administration se considéraient comme les premiers pauvres à soulager, et mettaient en pratique le vieil adage, que charité bien ordonnée commence par soi-même. Le cardinal Tosti, ministre des finances, a mis de l'ordre dans cette partie du revenu public, et augmenté de beaucoup, en même temps, le salaire des employés, qui néanmoins s'en sont montrés très mécontents. Sur chaque mise on prélève un demi-bajoque ou à peu près trois centimes. Ces petites fractions produisent 43,000 écus, le vingtième de la recette totale; ce qui indiquerait que les mises sont fort peu élevées, et qu'elles proviennent principalement de la classe pauvre. Leur nombre monte donc à 8,600,000, et donne, pour une population de 2,700,000 âmes, environ trois mises par tête et par année.

Parmi les dépenses, une des plus modérées est celle affectée à ce qu'on pourrait appeler la liste civile, la maison du pape; elle comprend tout ce qui concerne la personne du souverain pontife et les cardinaux, et ne monte qu'à 391,551 écus (2,094,797 fr.). Cette somme paraîtra certainement minime si l'on considère qu'il ne s'agit pas seulement du chef de l'état, mais aussi des membres du sacré collège, dont plusieurs, arrivés à la pourpre par leur mérite, sont dépourvus de fortune. Ce que l'on paie directement au pape ne dépasse pas 240,000 écus, sur lesquels il faut prélever l'entretien de la garde suisse et de la garde noble; il n'entre donc dans la cassette privée que 80,000 écus. Une aussi faible allocation suffit aux frais de la cour papale, par la raison, qu'excepté les gens de service, peu payés et peu nombreux, les fonctionnaires attachés au palais, reçoivent presque tous, au lieu de traitement, des bénéfices et pensions ecclésiastiques. On doit dire cependant que la part qui revient au pape sur les produits de la daterie et du secrétariat des brefs augmente son revenu personnel.

Outre les pensions de retraites civiles et militaires, une somme de 229,460 écus (1,227,611 fr.) est destinée à des traitemens de réforme. Léon XII, et à son exemple le ministère du pape régnant, supprimèrent un grand nombre de fonctions inutiles, et accordèrent aux employés congédiés une

demi-solde. L'économie ne sera complète qu'au décès des derniers titulaires, si toutefois leurs places ne sont pas rétablies comme déjà il est arrivé pour plusieurs.

La dette publique est une lourde charge pour le trésor; elle montait, en 1839, à 2,851,535 écus (15,255,712 fr.), près du tiers de la recette, et se divisait en rentes perpétuelles, rachetables et temporaires. La perpétuelle formait la masse la plus considérable puisque, sur 2,851,535 écus, elle en comprenait 1,394,302; la rachetable, 765,574, et la temporaire, 671,008. Il est inutile de parler d'un faible capital de 8,000 écus qui ne doit aucun intérêt. Proportionnellement à l'étendue, la population et la richesse des deux pays, la dette romaine est plus pesante que celle de la France.

L'administration des provinces est assez coûteuse ainsi que celle de la justice; elles s'élèvent ensemble à 820,103 écus (4,387,551 fr.). Les traitemens des conseillers, comme ceux des assesseurs légaux varient pour les premiers de 1,000 à 2,400 écus, et pour les seconds de 720 à 1,800. Le maximum pour les uns est donc de 12,840 fr., et pour les autres de 9,630; ces appointemens sont comparativement beaucoup plus considérables que ceux de nos magistrats et des sous-préfets dont les fonctions sont analogues.

Les travaux publics emploient 543,950 écus (2,910,132 fr.). Cette somme est minime, et cependant les routes sont bien entretenues, beaucoup de nouvelles voies de communications ont été ouvertes, et l'on a construit des ponts d'une belle architecture; mais tout ne se fait pas aux dépens de l'état, et les provinces fournissent leur contingent; quelquefois elles entreprennent des travaux coûteux entièrement à leur charge. Le lecteur doit se rappeler que la commune de Civita-Vecchia a tracé et achevé à ses frais la grande route qui longe le littoral et aboutit à la Toscane.

L'armée, qui n'est et ne peut être qu'une garantie de sûreté intérieure, coûte 1,849,121 écus (9,892,797 fr.), et à peu près 600 fr. par tête, ce qui est considérable dans un pays où les vivres et les fourrages sont encore à bon marché; mais les avantages dont jouissent les régimens étrangers augmentent la dépense.

Après ces observations préliminaires, il est temps d'arriver aux chiffres du budget de 1839. Les fractions de bajoques ont été négligées, et seront cependant comprises dans l'addition totale.

RECETTES.

CHAPITRE PREMIER.

	écus.
Propriétés de la chambre apostolique.	245,755
Impôt direct.	2,351,057
Droits et revenus divers, tels que ceux de la daterie.	168,383
Alunières, Mines et Carrières de l'état.	23,018
Revenus extraordinaires.	82,950

IMPOTS INDIRECTS.

CHAPITRE II.

Douanes.	1,230,237
Impôt sur la consommation et la mouture.	1,670,845
Régie des sels et tabacs et des salines de l'état.	1,226,800
Taxes et Droits divers.	49,470

CHAPITRE III.

Timbre et Enregistrement.	527,840
Hypothèques.	46,050
Etudes d'huissiers de la chambre apostolique.	14,250
Timbre sur les cartes à jouer.	10,020
Patentes.	19,000

CHAPITRE IV.

Postes et Ports de lettres.	234,550
Revenus divers.	23,024
Amendes.	50

CHAPITRE V.

Loterie. Produits des mises.	1,081,679
Impôt sur les mises.	43,434
Produits divers.	300

Total des recettes. 9,091,215

qui se divisent en recettes ordinaires. 8,965,042
et recettes extraordinaires. 126,173

DEPENSES.

FRAIS DE PERCEPTION.

	écus.
Propriétés de la chambre apostolique.	120,065
Impôt direct.	62,250
Droits et Revenus divers.	36,358
Alunières, Mines et Carrieres.	21,653
Présidence du cens et du cadastre.	63,080
Douanes aux frontières.	389,817
Droits de consommation et de mouture.	10,344
Régie des sels, des tabacs et salines de l'Etat.	66,550
Taxes, Droits et Frais divers.	42,403
Timbre et Enregistrement.	80,538
Hypothèques.	10,878
Études d'huissiers de la chambre apostolique.	1,220
Timbre sur les cartes à jouer.	700
Patentes.	1,610
Postes pontificales, Frais et Charges diverses.	147,924
Loterie. Sortie des mises, Aumônes, OEuvres pies, Administration.	840,452
Total des frais de perception.	1,895,843
En francs.	10,142,760

DÉPENSES GÉNÉRALES.

LISTE CIVILE.

Entretien des palais, Traitement des employés.	257,318
Allocations supplémentaires aux cardinaux.	134,232
Congrégations ecclésiastiques.	32,736
Agens diplomatiques.	65,126
Allocation pour les employés des musées.	6,100
Agrandissement des musées.	5,500

DETTE PUBLIQUE.

	écus.
Rentes perpétuelles.	1,394,302
Dette rachetable.	765,574
Dette temporaire.	671,008
Dette sans intérêt.	8,000
Arriéré.	12,650

ADMINISTRATION.

Personnel.	275,761
Frais d'administration.	200,231
Frais des présidences.	13,859
Tribunaux.	326,065
Police.	154,772
Prisons et Bagnes.	339,265

INSTRUCTION PUBLIQUE.

Ecoles élémentaires, Colléges, Universités, etc.	87,846
Beaux-Arts.	16,857
Encouragemens à l'industrie, à l'agriculture.	6,369
Solennités, Fêtes publiques.	18,000

CHARITÉS PUBLIQUES.

Secours, Aumônes, Frais d'administration.	172,145
Salaire des pauvres employés au déblai des monu- mens antiques.	56,984
Hôpital des aliénés.	20,000
Hospice de Saint-Michel pour l'entretien des indi- vidus qui ne peuvent plus y travailler.	750
Conservatoire caméral de travail à Civita-Vecchia.	4,000
Enfans trouvés de Ponte Corvo.	750
Indemnités pour remplacer certains revenant bons.	12,604
OEuvres pies.	1,404
OEuvres diverses.	35,081

	écus.
Supplément de solde aux pauvres occupés au nettoyage de Rome.	1,500

TRAVAUX PUBLICS, PROPRIÉTÉ ET ÉCLAIRAGE DE ROME.

Routes des états pontificaux.	131,585
Travaux hydrauliques dans les provinces. . . .	41,644
Navigation du Tibre, Port de Fiumicino. . . .	10,936
Marais-Pontins.	17,300
Aqueducs et Fontaines de Rome.	11,019
Rues de Rome.	43,416
Nettoyage de Rome.	16,899
Eclairage de Rome.	23,117
Frais généraux, Eaux et Chaussées, Ingénieurs. .	52,379

TRAVAUX PUBLICS DÉPENDANT DE LA CHAMBRE
APOSTOLIQUE.

Entretien des ports de l'état.	41,998
Restaurations d'églises.	50,588
Conservation des antiquités et monumens. . . .	24,492
Embellissemens de Rome.	3,100
Routes de la Campagne de Rome.	31,000
Route de Faenza.	3,132
Propriétés camérales.	15,141
Gouvernement et Administration.	10,378
Justice et Police.	10,395
Instruction publique et Beaux-Arts.	662
Troupes, Santé, Marine.	290
Palais apostolique, Sacré Collège.	100
Dépenses générales.	5,375

FORCE ARMÉE.

Ministère de la guerre : 94 employés.	36,233
Etat-Major général de places et de santé. . . .	33,054
Marine.	5,625
Génie.	4,749

ÉTATS-ROMAINS.

247

	écus.
Artillerie.	85,974
Infanterie.	373,229
Cavalerie.	143,636
Troupes de réserve et Volontaires pontificaux. . .	36,287
Artillerie suisse.	22,764
Infanterie suisse.	314,995
Carabiniers à pied et à cheval.	329,049
Tirailleurs.	100,889
Matériel d'génie, de l'artillerie, Habillement, Re- monte, Transports, Casernement, etc.	259,929
Garde civique de Rome.	9,940
Corps des pompiers de Rome.	12,897
Corps des gardes chiourmes.	18,197
Casernement des carabiniers à Rome.	3,400
Troupes autrichiennes à Bologna et à Ferrara (1). .	3,600
Santé maritime.	37,135
Santé continentale.	1,864
Capitainerie des ports d'Ancona et de Civita-Vecchia.	7,407
Employés dans les arsenaux.	4,728
Hôpitaux militaires à Terracina et Porto d'Anzo. .	3,532

FRAIS ET DÉPENSES ÉVENTUELLES.

Ordinaires.	28,654
Extraordinaires.	125,000

Total des Dépenses. . . . 9,791,046

qui se divisent :

Premièrement. En dépenses ordinaires.	9,248,142
Et dépenses extraordinaires.	542,903
Total égal.	9,791,046

(1) Cette dépense n'existe plus depuis que les Autrichiens ont évacué les légations.

	écus.
Deuxièmement. En dépenses relatives à la perception des recettes.	1,895,201
Et en dépenses générales.	7,895,845
Total égal.	9,791,046

BALANCE.

La dépense étant de.	9,791,046
Et la recette de.	9,091,215
Il y a déficit de.	699,831

ÉVALUATION EN FRANCS.

Recettes.	48,956,194
Dépenses.	52,724,785
Déficit.	3,768,590

Tel est ce budget dont les frais de perception absorbent le cinquième des recettes (1); il a fait naître une vive polémique au sujet du déficit qu'il révèle et qui paraît exister depuis assez longtemps, avec plus ou moins de variations. Trois opinions sont en présence; la première maintient ce déficit comme un état devenu normal, la seconde, tout en avouant son existence, en diminue le chiffre, en prétendant qu'il faut en défalquer une somme de 150,000 écus portée par prévision à divers chapitres, comme dépenses extraordinaires, mais qui le plus souvent ne sont

(1) Ces frais sont de 23 pour cent pour plusieurs impôts, de 11 pour les douanes, de 16 pour le timbre et l'enregistrement, de 60 pour la poste et de 69 pour la loterie.

pas faites, et dont les allocations retournent au trésor à l'expiration des exercices; la troisième enfin nie tout déficit et se fonde sur l'exactitude du gouvernement à payer ce qu'il doit sans avoir contracté de nouveaux emprunts depuis quelques années; le fait est vrai, et l'on doit avouer que toutes les charges de l'état sont régulièrement acquittées. Mais la question est de savoir si c'est uniquement au moyen des recettes par l'impôt, ou si des rentrées qui auront un terme, ne contribuent pas à cette régularité actuelle. Or, si l'on en croit les bruits répandus à Rome, il paraît que le dernier emprunt est payable par annuités égales, montant à plusieurs millions de francs, et dont la dernière échoit dans deux ou trois ans; ce sont elles qui permettent aujourd'hui de fidèles paiemens. Mais quand cette ressource temporaire manquera, il faudra ou augmenter l'impôt ou recourir encore aux prêteurs. Comment alors l'état, déjà obligé de consacrer à peu près un tiers de la recette aux rentes publiques, pourra-t-il servir les intérêts d'autres dettes? Devra-t-il rouler dans un cercle vicieux et se créer sans cesse de modernes créanciers pour satisfaire les anciens? L'action de l'amortissement suffira-t-elle à diminuer ce fardeau? Une économie dans les frais exorbitans de perception et un accroissement bien entendu d'impositions, allégées par

d'habiles encouragemens donnés au commerce ainsi qu'à l'agriculture, seraient préférables de tous points.

Tels sont les dires contradictoires des Italiens s'occupant de finances, et l'auteur a dû les faire connaître. Sans doute il ne peut que se louer de l'accueil qu'on a daigné lui faire dans la capitale du monde chrétien, et il en conserve une profonde gratitude; mais en écrivant ce voyage, sa conscience l'oblige à mettre autant que possible ses lecteurs sur la voie de la vérité, et on n'y parvient, dans les questions controversées, qu'en exposant le pour et le contre.

Rome fut long-temps privée des avantages que présente une banque commerciale, et ce n'est que depuis peu de temps qu'il en existe une dans ses murs; son établissement éprouva d'abord beaucoup d'obstacles de la part des banquiers qui sentaient qu'ils ne seraient plus maîtres de fixer l'intérêt de l'argent, et, il faut le dire avec franchise, qui sont encore ses ennemis. Maintenant elle fonctionne assez péniblement avec un capital de 400,000 écus (2,140,000 fr.) fournis par des actionnaires, et la faiblesse de sa mise de fonds prouve combien le mouvement d'affaires est peu considérable dans la première ville des états romains. Escomptant à cinq pour cent le papier des négocians, faisant des avances en billets ou en

numéraire sur dépôt de métaux précieux ou de pierreries, en général sēs opérations sont les mêmes que celles des autres banques d'Europe ou d'Amérique, à la différence cependant qu'elle n'a aucun rapport avec le gouvernement. En octobre 1841, on parlait de lui faire subir des modifications, de la soustraire à l'influence de riches capitalistes, qui s'en servaient trop à leur avantage, et peut-être de la confondre avec le mont-de-piété. Cependant rien n'annonce qu'on ait donné suite à ces projets.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

On s'imagine ordinairement en France que les états romains sont plongés dans une honteuse ignorance, trompé que l'on est par l'esprit de parti et par des récits mensongers ou par des observations superficielles ; il n'en est rien, et on va le voir par l'exposé de ce que le gouvernement et les particuliers ont fait pour favoriser et l'instruction élémentaire et les études d'un ordre plus élevé.

Les campagnes, les villes sont abondamment pourvues de moyens d'instruction appropriés aux

besoins de leurs populations, et dans chaque commune rurale il existe au moins une école primaire, tenue soit par un maître salarié à ses frais, soit par des ecclésiastiques séculiers ou des corporations religieuses. Je me bornerai ici à rendre compte de celles de Rome que j'ai attentivement examinées, et dont je peux parler avec connaissance de cause.

La ville pontificale possède 374 écoles primaires employant 492 maîtres ou maîtresses, et recevant 15,000 élèves des deux sexes; je ne sais si ce nombre n'est pas en proportion plus grand que celui des enfans suivant les écoles parisiennes. Rome n'a que 158,000 habitans; Paris en contient à peu près 900,000; pour qu'il y eût parité proportionnelle, il faudrait donc qu'il vît ses écoles remplies par 90,000 écoliers : pourrait-on les y compter? Ce nombre de 15,000 pouvait être ainsi divisé en 1841 : dans les écoles entièrement gratuites, 3,294 enfans mâles et 3,190 du sexe féminin; dans celles où les maîtres reçoivent une légère rétribution, 2,125 garçons et 1,600 jeunes filles; dans les *scuole infantile*, et qui sont de véritables salles d'asile pour la première enfance, 4,800. Ces écoles enfantiles doivent être comptées parmi les établissemens d'instruction primaire, attendu que dès l'âge de trois à quatre ans, les enfans, selon la précocité de leur intelligence,

commencent à y apprendre les premiers élémens de la religion et de la lecture , et que plusieurs , en les quittant à leur sixième année , savent le petit catéchisme et lisent passablement ; ils peuvent donc , en entrant dans les autres , s'appliquer immédiatement à l'écriture et au calcul.

Un fait remarquable , c'est la rapide augmentation des élèves dans les écoles destinées à l'éducation des enfans pauvres ; en quinze années , de 1825 à 1840 , leur nombre s'est accru de deux cinquièmes ; celui des écoles régionales (de quartier) a suivi la même proportion. Parens et fondateurs ont également apprécié les bienfaits de l'éducation ; bienfaits exempts des inconvéniens qu'elle révèle quelquefois en d'autres contrées. En finissant ses études , le jeune Romain n'aspire point à élever sa position sociale , et content du rang où le ciel l'a placé , rentre modestement dans l'atelier paternel. Des principes religieux , sans cesse imprimés au cœur des élèves , sont la cause principale de cette heureuse modération. Dans la même période , on a vu s'établir une école de frères français de la doctrine chrétienne , celle du prince Massimo , deux nocturnes , les paroissiales , et plusieurs autres fondées par des dames charitables. Cependant , comme à la louange il faut , pour être juste , mêler aussi la critique , quand elle est méritée , je dois

dire que le quartier le plus pauvre, le plus ignorant, le Transtévérin, a été malheureusement le plus négligé, et, qu'à proportion de sa population de 24,000 âmes, c'est celui où l'on voit le plus d'enfans se livrer au vagabondage; cependant on s'occupe en ce moment à réparer cet oubli.

Les écoles élémentaires coûtent peu au trésor public; il ne dépense pour elles que 4,400 écus (23,760 fr.), auxquels il faut ajouter 3,800 (20,520 fr.) de rentes appartenant en propre à ces établissemens, les dons volontaires, qui sont considérables, et les fonds spéciaux et perpétuels établis par des fondateurs. Toutes ces écoles sont, dans les provinces, sous la direction des évêques, et à Rome dépendantes du cardinal vicaire; excepté cependant celles tenues par les réguliers des deux sexes, placées sous l'inspection du prélat grand aumônier. Des délégués les visitent exactement au nom de ces dignitaires.

Voici le tableau de ces écoles avec le nombre de leurs élèves, et l'instruction qu'ils y reçoivent. Quelques détails seront ensuite donnés sur les principales.

NOMS DES ÉCOLES.	INSTRUCTION.	NOMBRE DES ÉLÈVES.	
		garçons filles.	
Régionnaires. . .	Catéchisme, Lire, Ecrire, Arithmétique, et dans quel- ques-unes le Latin, le Fran- çais, l'Histoire et la Géogra- phie.	2,225	. . .
Pies.	Catéchisme, Lire, Ecrire et Langue latine.	415	. . .
De la Doctrine. . .	Idem.	310	. . .
Chrétiennes. . .	Catéchisme, Lire, Ecrire, Arithmétique et Langue ita- lienne.	1,320	. . .
Du prince Massimo	Lire, Ecrire, Arithmétique.	80	. . .
Nocturnes.	Lire, Ecrire, Doctrine chré- tienne.	190	. . .
Paroissiales. . .	Lire, Ecrire, Arithmétique.	415	250
Régionnaires pour les filles.	Lire, Ecrire, Broder, Dessi- ner, Langues italienne et française.		1,600
Pontificales. . .	Catéchisme, Lire, Ecrire, de plus, pour les femmes, Tra- vaux à l'aiguille.	120	490
Pies pour les filles.	Idem.		600
Autres écoles pies pour les filles, fon- dées par Clément XIII, en 1760. . .	Idem.		1,180
Des Ursulines. . .	Idem.		70
Des Religieuses du divin amour. . .	Idem.		80

NOMS DES ÉCOLES.	INSTRUCTION.	NOMBRE DES ÉLÈVES.	
		garçons	filles
De Saint-Pascal. .	Catéchisme , Lire , Ecrire , Travaux à l'aiguille.		75
Dames du Sacré- Cœur.	Catéchisme , Lire , Ecrire , Arithmétique, Histoire sa- crée et Travaux à l'aiguille. . . .		260
Des Sourds-Muets. .		40	30
Enfantiles où les sexes sont mêlés. .		4,800	

Le prélat Morichini, dans son bel ouvrage, imprimé en 1835, avoue qu'il a pu commettre quelques erreurs sur le nombre des élèves, et qu'il lui a manqué plusieurs documens, malgré les hautes fonctions qu'il remplit à Rome. A plus forte raison ne puis-je répondre de la parfaite exactitude de ce tableau, et je donne les chiffres de 1841 tels qu'on a bien voulu me les communiquer.

Les plus anciennes écoles sont les régionnaires, et, comme leur nom semble l'indiquer, il est probable qu'il y en eut d'abord une pour chaque quartier. Aujourd'hui il en existe environ soixante, et si un règlement ne les obligeait pas, pour leur éviter une dangereuse concurrence, à se

placer à 100 cannes architectoniques (1) les unes des autres, on peut croire qu'elles seraient plus multipliées. La moyenne des élèves, pour chacune, est de 37, et comme elles suivent la méthode individuelle, chaque maître peut difficilement en instruire un plus grand nombre. Sa rétribution mensuelle est de 4 à 10 pauls par élève.

En prenant les moyennes de 37 enfans et de 7 pauls, son salaire est donc de 139 fr. 50 c. par mois, ce qui à Rome est suffisant pour se procurer une honnête existence; si le nombre des élèves dépasse la moyenne, les réglemens l'obligent à se faire aider par un adjoint. Les enfans sont admis dès l'âge de cinq ans, doivent être exempts de maladies contagieuses, et ont peu de congés, contrairement à ce qui se pratique en France et même à l'université, où l'on semble multiplier à plaisir les jours d'oisiveté. Les classes durent trois heures le matin, autant l'après-midi, commencent et finissent par la prière, et chaque jour les élèves sont conduits à la messe. Les instituteurs ne peuvent exercer qu'après avoir subi un sévère examen de capacité, et leur brevet est renouvelé tous les ans par la commission de surveillance. Chaque maître est obligé de verser

(1) La canne des architectes est égale à 2 mètres 234 millimètres, ou à 1 toise 10 pouces 6 lignes de nos anciennes mesures.

mensuellement trois pauls dans une caisse de prévoyance à laquelle le gouvernement ajoute aussi , par mois, dix écus ; ces contributions forment un fonds de retraite et de secours. De plus l'état entretient, à ses frais , deux suppléans chargés de remplacer les professeurs atteints de maladies. Je ne répéterai point quelle est la somme d'instruction que l'on acquiert dans les écoles régionales , le tableau précédent l'indique suffisamment.

Les écoles pies gratuites , fondées en 1597 par saint Joseph Calasanzio , et augmentées en 1625 par le prélat Mazucchi , ne furent point établies sans avoir de rudes combats à soutenir contre les maîtres d'écoles régionales , qui , seuls en possession depuis un temps immémorial , se croyaient armés d'un privilège exclusif. Enfin , soutenu par le gouvernement et le bon curé de Santa-Doro-tea , Antonio Brendani , Calasanzio obtint la victoire et ouvrit le premier enseignement gratuit dans deux salles que Brendani lui accorda. Aujourd'hui son institut possède deux établissemens à San-Pantaleo et à San-Lorenzo in Borgo ; celui-ci est le moins important. L'école de San-Pantaleo se divise en trois sections, dont l'enseignement est gradué. La première se borne au catéchisme , à la lecture et à l'écriture , la seconde fait connaître les élémens de la grammaire , et la troisième la grammaire supérieure. Les en-

fans ne sortent point en désordre de l'école ; mais rangés sur deux files , par petites brigades , et sous la surveillance des frères , ils parcourent les divers quartiers , et rentrent chez leurs parens. Jadis la chambre apostolique accordait une subvention de 400 écus à l'école de San-Lorenzo et une autre plus considérable à celle de San-Pantaleo. Aujourd'hui ce don annuel est remplacé par des propriétés foncières.

Les pères italiens de la doctrine , dont l'institution remonte à 1592 , ne furent introduits à Rome , par Benoît XIII , qu'en 1727. Ce pape leur donna l'église et le cloître de Santa-Maria in Monticelli , et depuis ils se sont encore établis à Sant'Agata in Trastevere. L'enseignement est entièrement gratuit , et la méthode employée la simultanée ; quelquefois les élèves se livrent à des interrogations mutuelles que blâme le prélat Morichini , en disant que si elles remplissent la mémoire , elles laissent vide le cœur. Jamais pourtant on n'accuse en France les pères de la doctrine de négliger le moral des enfans confiés à leurs soins. Ils ont à Sainte-Marie 200 écoliers , et 110 à Sant'Agata. Outre le revenu de leurs propriétés , ils reçoivent du trésor public un secours de 120 écus (648 fr.) , destinés à Sant'Agata.

Les frères de la doctrine chrétienne , qui , d'après leur institution , ne peuvent être élevés à la

prêtrise, vinrent de France à Rome, en 1702, et y fondèrent d'abord une école près de la place Barberini, et aujourd'hui transférée à Santa-Trinita de Monti. Pie VI leur en fit établir une seconde à Santo-Salvatore in Lauro, et Léon XII une troisième sous la dénomination de Santo-Antonio di Padova. Toutes trois, situées dans les quartiers les plus pauvres, gratuites, honorées et chéries du peuple et de ses enfans, qui s'y rendent avec plaisir, sont, après les régionales, celles qui comptent le plus grand nombre d'élèves. La Trinité en possède 370, Saint-Sauveur 430, et Saint-Antoine 520. Les classes durent six heures, trois le matin et autant le soir. L'état accorde à ces écoles 450 écus par année, et les dames du Sacré-Cœur de la Trinité des Monts, sont obligées, sur le revenu de leurs biens, de donner 100 écus par mois à celle de Saint-Antoine de Padoue. Aussi, grâce à l'abnégation, à la pauvreté volontaire des instituteurs, 1,650 écus (8,910 fr.) suffisent à la nourriture, à l'habillement de 16 frères, à l'entretien des bâtimens, et à l'éducation de 1,320 enfans. Opérez donc de tels miracles d'économie avec des laïques!

De 1825 à 1828, sous le pontificat de Léon XII, plusieurs curés pensèrent que, sans détourner de leur vraie destination les secours applicables

aux aumônes, ils pourraient en affecter une partie à la charité morale, à l'instruction populaire. Le pontife accueillit leurs demandes, et des écoles paroissiales, gratuites pour les deux sexes, furent établies ; elles ont prospéré. Celle de Sainte-Marie Majeure contient 150 élèves sous la direction de deux frères de la doctrine chrétienne, détachés de Saint-Antoine de Padoue. Saint-Adrien, paroisse pauvre de 5,000 habitans, voit son institution fréquentée par 60 enfans mâles et autant de filles ; Saint-Nicolas arrive au même nombre ; Saint-Ange de la Poissonnerie en compte 50, ainsi que Sainte-Marie du Petit-Champ, et Saint-Vincent et Saint-Anastase chacun 60. J'ignore à quel chiffre atteignent les autres paroisses.

En 1665, Alexandre VII fit ouvrir plusieurs écoles pour les jeunes filles, et ce furent les premières recevant à Rome cette destination. On prit d'abord les maîtresses parmi celles déjà attachées au conservatoire de mendicité, fondé depuis peu, et qui avaient acquis l'habitude de l'enseignement. Chaque maîtresse recevait, du palais apostolique, quatre écus par mois, somme assez considérable alors, et devait instruire au moins 30 élèves ; pour attirer celles-ci, on assurait des dots aux plus instruites, à la fin de leur éducation, et leurs parens recevaient des distributions de vivres à certaines époques de l'année. Mainte-

nant ces établissemens , au nombre de 19 pour les filles et de 3 pour les enfans mâles , sont entretenus par l'aumônerie apostolique, et comptent 600 élèves.

Les écoles nocturnes , à Santo-Nicola degl'Incoronati et à Santi Simone et Giudo , doivent la naissance , en 1816 , à Jacques Casoglio , simple et pauvre sculpteur en bois. Il commença par rassembler quelques enfans , et les conduisait aux exercices religieux du soir ; peu à peu ces réunions se convertirent en véritable école qui s'ouvre après le coucher du soleil , à l'heure où cessent les travaux des artisans. Pour y être reçu , il faut être ouvrier , et ne fréquenter aucun autre établissement d'instruction ; on est admis à tout âge. Une demi-heure est destinée à l'écriture , une autre à la lecture , et le reste de la séance à connaître la doctrine chrétienne ; le jeudi est consacré à un cours d'arithmétique élémentaire. On fournit gratuitement tout ce qui est nécessaire pour apprendre à lire et à écrire. A la fin de l'année les prix distribués aux élèves , qui appartiennent presque tous à la classe indigente , consistent en vêtemens. L'avocat Gigli , homme d'une immense charité , fonda , au collège Piceno , une seconde école semblable à la première , et la transporta , plus tard , près de l'église des Saints Simon et Jude ; là il loua un local , et dirigea lui-

même l'établissement, aidé par deux instituteurs charitables ; tous trois adoptèrent la méthode d'enseignement suivie à Saint-Nicolas. M. Gigli portait encore plus loin son amour pour ses chers ouvriers, et s'en occupa sans cesse ; afin de les soustraire aux dangereuses séductions des jours de repos, tous les dimanches, après les exercices religieux, il les conduisait dans un jardin, situé près du Vatican, et, sous sa présidence, les occupait à divers jeux ; il y faisait aussi en public la distribution des prix. Depuis deux ans ce digne citoyen a terminé son utile carrière.

L'avocat consistorial don Pasquale di Pietro envoya à Paris don Tominaso Silvestri pour qu'il apprît, sous l'abbé de l'Épée, l'art d'instruire les sourds-muets. Revenu à Rome, Silvestri ouvrit, en 1784, son école qui d'abord ne fut pas appréciée comme elle devait l'être et n'eut qu'un petit nombre d'élèves. Silvestri mourut cinq ans après, et ne laissa aucun instituteur capable de le remplacer. L'école allait donc périr, si Camillo Mariani, encouragé par l'avocat consistorial, n'eût, à force d'études et d'intelligence, appris la méthode des sourds-muets eux-mêmes ; il la modifia sur plusieurs points, et ne cessa de la perfectionner pendant quarante-deux années. L'école fut long-temps tenue dans la maison de l'avocat di Pietro, son promoteur, et ce n'est que sous

Léon XII qu'elle a obtenu la jouissance de deux salles dans le collège romain, l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes. Les élèves, actuellement au nombre de 70, ont plusieurs fois soutenu de brillans examens.

En terminant cette notice sur l'instruction primaire, il faut citer encore celle fondée et dotée par le prince Massimo, non qu'elle présente rien de particulier sous le rapport de l'instruction, mais parce qu'elle fut établie dans le pauvre et ignorant quartier de Transtevere.

Si l'instruction élémentaire a pris une grande extension, grâce aux soins du gouvernement et de plusieurs particuliers, on va voir, par le nombre des chaires fondées à la Sapienza (université), que le haut enseignement n'a pas reçu une moindre protection, et que depuis Léon X le mouvement progressif ne s'est pas ralenti. Les cours scientifiques sont divisés en cinq facultés, et le tableau suivant montrera tout ce qu'on y enseigne.

THÉOLOGIE.

Dogmatique.
Saintes Ecritures.
Histoire ecclésiastique.
Physique sacrée.
Théologie morale.
Eloquence sacrée.

JURISPRUDENCE.

Droit civil.

Pandectes de Justinien.
Droit canonique.
Droit ecclésiastique.
Droit naturel et des gens.
Droit criminel.

MÉDECINE ET CHIRURGIE.

Anatomie.
Physiologie.
Chirurgie théorique.
Zoologie.
Hygiène et Thérapeutique,
Pathologie.
Physiologie comparée.
Médecine légale.
Clinique médicale à l'hôpital du Saint-Esprit.
Clinique chirurgicale à l'hôpital de Saint-Jacques.
Botanique.
Botanique pratique dans le jardin de l'Université.
Chimie.
Pharmacie théorique et pratique.
Chirurgie vétérinaire, théorique et pratique.

SCIENCES EXACTES.

Elémens de mathématiques.
Géométrie descriptive et projection des ombres.
Optique et Astronomie.
Introduction au calcul supérieur.
Hydraulique.
Architecture statique et hydraulique.
Minéralogie.
Physique théorique et expérimentale.

PHILOLOGIE.

Archéologie.
Langue arabe.

Langue syrio-chaldaïque et liturgie des Chrétiens orientaux.

Langue hébraïque.

Histoire, Eloquence et Poésie romaine.

Langue et Philologie grecque.

Plusieurs de ces chaires sont divisées, et possèdent des adjoints professant ainsi que les titulaires.

Les études universitaires doivent beaucoup à Léon XII, qui, par sa bulle *Quod divina sapientia*, régla tout ce qui regarde l'enseignement, et y apporta d'utiles modifications. Il établit une meilleure forme de concours pour le choix des professeurs, l'obtention des licences, du doctorat, et voulut, qu'au lieu de perdre la moitié du temps à dicter, les maîtres fussent obligés de rédiger un cours imprimé et d'employer l'heure de la leçon à professer réellement ; il augmenta leurs honoraires, et en les portant graduellement de 200 à 400 écus, les rendit égaux à ceux de l'université de Bologne ; de plus, il assigna des fonds pour l'augmentation de la bibliothèque, l'entretien des cabinets de chimie, de physique, d'histoire naturelle, et les nouvelles acquisitions d'instrumens et d'échantillons minéralogiques ou de zoologie. La Sapienza possède aussi, à Longara, dans le quartier Transtévérin, un jardin de botanique d'une médiocre étendue, et rangé selon la méthode de Linnée. Les serres contiennent peu de rares végé-

taux exotiques ; les magnifiques familles des monocotylédons si belles, si variées, et presque toutes d'un si ample feuillage, y paraissent à peine, et aucun palmier tropical n'y frappe la vue. L'habile professeur qui dirige ce jardin n'a pas à sa disposition les sommes nécessaires pour l'augmenter.

Outre l'université, et sous le rapport de l'importance marchant presque parallèlement à ses côtés, se trouve le collège romain, tenu de nouveau par les jésuites, depuis que la bulle de Clément XIV a été abrogée. L'immense bâtiment occupé par ces religieux, près de la rue du Cours, et construit sous le pontificat de Grégoire XIII, contient 1,100 étudiants, tous externes, et les moyens d'élever leur instruction à la hauteur des connaissances modernes ; car on ne peut se dissimuler que cette fameuse société a toujours suivi les progrès de l'esprit humain, et fait preuve ainsi d'habileté et de bonne politique. Pour le prouver, il suffira de citer quelques-uns des professeurs dont les noms sont illustrés dans le monde savant : Secchi, célèbre helléniste, et possédant à fond le sanscrit ; Pianciani, chimiste et physicien, qui vient de publier nouvellement des institutions physico-chimiques ; Garnichi, ingénieur mécanicien ; Marchi et Tessieri, archéologues et numismates ; Caraffa, auteur d'un ouvrage inti-

tulé : *Mathématiques appliquées à la Physique* ; Vico , astronome , directeur de l'observatoire , élève et successeur du père Dumonchel , Français , et sorti de notre école polytechnique , où l'écrivain de ce voyage eut le bonheur d'être son camarade. Indépendamment des cours ordinaires d'humanités , on professe encore au collège romain :

La Théologie dogmatique et morale.

Les Institutions canoniques.

L'Eloquence et les Rits sacrés.

La Philosophie de la religion.

La Logique et la Métaphysique.

La Philosophie morale.

La Physique.

La Chimie.

Les Mathématiques transcendantes.

Les Langues et Littératures hébraïques et grecques.

Cet établissement a le privilège de conférer le doctorat en théologie et en philosophie , et par conséquent aussi le baccalauréat et la licence.

L'influence morale des instituteurs est grande sur les élèves , même lorsqu'ils entrent dans l'âge où l'ardeur de la jeunesse et de ses passions se développe. Lors des troubles politiques qui agitérent l'Italie en 1831 , les universités furent obligées de suspendre leurs cours , tandis que le collège romain continuait paisiblement ses tra-

vaux. Aucun symptôme d'agitation ne s'y manifesta.

Le collège possède une bibliothèque de 35,000 à 40,000 volumes, peu riche en manuscrits; un cabinet d'antiquités étrusques et romaines, et un autre de minéralogie. Si on ne connaissait pas ceux de Naples, de Florence, du Vatican et de Paris, on trouverait que le premier doit attirer l'attention des archéologues; quant au second, il renferme un assez grand nombre de minéraux et d'ossemens fossiles; mais le tout n'est point systématiquement classé et ne forme qu'une collection de troisième ou de quatrième ordre.

Il faut dire aussi quelques mots sur la propagande, institution à la fois religieuse et scientifique, dont les jeunes lévites, préparés à leurs saintes missions par de fortes études, ne sortent que pour embrasser une vie toujours pleine de privations, de périls, et souvent se livrer au martyre. Le but de l'établissement est l'extension du catholicisme, comme son titre l'indique, et voici ses moyens pour y arriver.

Par une bulle du 22 juin 1622, Grégoire XV érigea une congrégation de cardinaux appelée propagande de la foi, et chargée de la mission d'étendre le nom chrétien dans les pays encore infidèles, *in partibus infidelium*. Son successeur, Urbain VIII, dota cette congrégation d'un collège

destiné à recevoir des jeunes gens de toutes nations, qui, après avoir suivi, pendant six ans, leurs études théologiques et scientifiques, et reçu les ordres sacrés, doivent embrasser la carrière des missions sous l'autorité et la direction de la propagande. Quelques années plus tard, le cardinal Barberini fonda des bourses pour des élèves Géorgiens, Perses, Nestoriens, Jacobites, Melchites, Cophtes, Ethiopiens, Birmans, Arméniens, Russes et Grecs; enfin Clément XI constitua un capital de 4,000 écus pour une bourse en faveur d'un Albanais. De plus il existe à Naples un collège chinois dépendant de la propagande, et dont il a été déjà fait mention dans le second volume de ce voyage. Toutefois, depuis quelques années, on admet dans l'établissement romain de jeunes Chinois venant des provinces voisines de Canton; on a reconnu l'utilité de cette mesure pour les Européens se destinant aux missions de la Chine; ils apprennent à parler avec facilité la langue du pays. Le nombre des élèves est d'environ une centaine; il leur est interdit d'entrer dans les corporations religieuses, et tous s'engagent à prendre l'ordre de la prêtrise et à se consacrer aux missions dans leur patrie. Par suite de cet engagement, on n'admet pas à la propagande des sujets nés dans les contrées catholiques, excepté ceux de l'Irlande et du nord de l'Allemagne.

L'enseignement consiste dans la théologie dogmatique et morale, l'écriture sainte, l'histoire ecclésiastique, le droit canon, la logique, la métaphysique, la philosophie et les mathématiques. Les principales langues apprises sont le latin, le grec, l'hébreu, le turc, l'arabe, le syriaque et chaldaïque, l'arménien, le cophte, le chinois, le persan et l'indien. Pour que sa prononciation soit correcte, tout professeur doit être du pays dont il enseigne l'idiôme. Chaque année un exercice public montre les progrès des élèves, et les plus instruits y produisent, dans leur langue maternelle, des poèmes qu'ils ont composés. En 1841 quarante-deux récitaions de ce genre ont illustré la séance.

La bibliothèque se compose de 60,000 volumes. Outre les grandes collections de théologie, de bibles, de commentateurs de l'écriture sainte, de droit, d'histoire, de littérature, de sciences, de voyages, d'archéologie, elle renferme, comme appartenant à sa spécialité, les dictionnaires et les classiques de presque toutes les langues connues. Dans le musée Borgia, dépendant de cette bibliothèque, on conserve une collection de livres chinois, probablement la plus riche et la plus précieuse de l'Europe, et de nombreux manuscrits orientaux, indiens et cophtes; ces derniers sont uniques de leur espèce. On doit aussi

faire une mention particulière du fameux manuscrit mexicain reproduit dans les antiquités du Mexique de lord Kingsboroug , et d'un grand nombre d'anciennes cartes sur parchemin , indiquant les connaissances géographiques du moyen-âge et du quinzième et du seizième siècle. Une d'elles porte la célèbre ligne de démarcation tracée de la main d'Alexandre VI , qui fit ainsi , d'un trait de plume , le partage de l'Inde et du Nouveau-Monde entre les Espagnols et les Portugais.

L'imprimerie de la propagande possède une immense collection de caractères étrangers. Elle imprime en hébreu , en chaldaïque , estranghélo , syriaque , copte , arabe , éthiopien ghéez et amharique , persan , turc , chinois , arménien , tibétain , birman d'Ava et de Pégu , indoustan , pali , samscrit , télinghi , et dans tous les autres idiômes de l'Inde , ainsi qu'en grec moderne , allemand , russe et anglais.

Puisqu'il vient d'être fait mention de la bibliothèque de la propagande , parlons tout de suite de celles qui existent en grand nombre à Rome , excepté toutefois de la Vaticana , dont la description est réservée pour le moment où il sera question de Saint-Pierre et du Vatican ; ces deux sanctuaires , si voisins l'un de l'autre , où se trouvent réunies toutes les œuvres les plus brillantes des arts et des sciences. Onze de ces dépôts des con-

naissances humaines sont ouverts au public, savoir : les bibliothèques Vaticana, Casanatense, Angelica, Alexandrina, Lancisiana, Ara Cœlitana, Barberini, Corsini, Chigi, Vallicelliane et Albani.

Casanatense prend son nom de son fondateur, le cardinal napolitain Casana, et s'appelle aussi de la Minerve, à cause de sa mitoyenneté avec les murs de cette église; on y arrive par un cloître à élégantes arcades, dont les voûtes et les parois sont décorées de fresques remarquables, représentant la vie de la Vierge, et peintes par Valerio, mais que Neppi et Lelli ont restaurées. De ce cloître on monte à la bibliothèque la plus riche en ouvrages imprimés, après celle du Vatican, et contenant 120,000 volumes et près de 5,000 manuscrits; elle est la plus fréquentée, et possède une nombreuse collection de livres d'arts, de voyages, d'archéologie et de gravures dont les cuivres sont déposés à la calcographie camérale. Plusieurs de ses manuscrits sont précieux par leur ancienneté et leur conservation. Deux, que l'auteur de ce voyage a examinés attentivement, lui ont paru être du neuvième ou dixième siècle et du treizième; le premier, sur parchemin, est un pontifical orné de belles miniatures retraçant les diverses cérémonies des ordinations; l'autre est encore plus curieux, en ce qu'il révèle les pre-

miers rudimens de l'imprimerie : c'est une bible, aussi en parchemin, dont les lettres ont été frappées isolément au moyen de poinçons ; ces espèces de manuscrits, nommés *chiriographiques*, sont d'une rareté extrême. Le vaisseau de cette bibliothèque, construit par Carlo Fontana, est un des plus beaux de l'Europe ; sa longueur dépasse 80 mètres.

L'Angelica est due à la munificence d'Angelo Rocca, qui, en mourant, légua sa nombreuse bibliothèque au couvent des Augustins ; elle reçut ensuite d'importans accroissemens par l'adjonction de celles de Luca Olstenio, du cardinal Noris, et enfin par l'acquisition, au prix de 30,000 écus (160,500 fr.), des livres précieux du savant Passionei. Richement dotée, s'augmentant sans cesse, et abondamment pourvue de livres appartenant aux lettres et aux sciences, elle possède aujourd'hui, au dire des bibliothécaires, 2,945 manuscrits, dont la plus grande partie est des quatorzième et quinzième siècles, 85,000 volumes et 61,000 opuscules et mélanges. Parmi les manuscrits, il faut remarquer une traduction, en syriaque, de l'évangile datant de 616, plusieurs des œuvres de Platon et de Boëces des quatorzième et quinzième, et ceux en cophte et en chinois du père Bonjour, missionnaire français. Luigi Vanvitelli fut à la fois l'architecte du couvent et de la bibliothèque.

L'Alexandrina , placée près de l'université , fut établie par le pape Alexandre VII , qui lui assigna des revenus qu'administre le collège des avocats consistoriaux. Aux livres, datant de la fondation de cette bibliothèque , on a réuni ceux ayant appartenu à Costantino Gaetano et aux anciens ducs d'Urbino , dont, par faute d'héritiers, les états ont fait réversion au Saint-Siège ; dernièrement Léon XII l'a augmentée d'une collection d'ouvrages d'arts ; elle est principalement fréquentée par les jeunes étudiants de l'université.

Lancisiana doit sa naissance au docteur Lancisi qui, par dispositions testamentaires, fit don à l'hôpital du Saint-Esprit de sa bibliothèque de médecine, d'anatomie, de physique et de mathématiques. Louis XIV se plut à l'augmenter d'ouvrages rares, et les commandeurs de l'ordre du Saint-Esprit, s'associant à sa généreuse pensée, la pourvurent souvent de livres modernes relatifs aux sciences médicales.

Ara Coelitana était riche autrefois en manuscrits et livres précieux, mais pendant les troubles et les envahissemens de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci, elle fut dépouillée d'une grande partie de ses trésors littéraires. Le zèle des pères mineurs Observantins répara autant que possible ces pertes déplorables par des achats exécutés avec intelligence.

La bibliothèque Barberini, possédant jadis 100,000 volumes, fut réduite par les mêmes spoliations à 50,000, et en conserve maintenant 60,000. Parmi ses 10,000 manuscrits, ceux en langue grecque sont au premier rang, et jouissent d'une grande réputation par leur ancienneté et leur perfection calligraphique ; les italiens, très nombreux, proviennent presque tous de la collection Strozzi, et furent apportés de Florence. Il faut y ajouter les autographes des plus illustres auteurs d'Italie des quinzième, seizième, dix-septième siècles, et de temps plus anciens, tels que des ouvrages ou annotations dus à la plume de Pétrarque, Bembo, Galilée, le Tasse, Bellarmin, Pallavicini, et 400 lettres originales de notre savant provençal Peiresc. Une multitude de livres imprimés sont chargés de notes marginales d'Alde et Paul Manuce, de Scaliger, d'Hœschel, de Barbadori, et surtout du Tasse ; ceux-ci sont en grand nombre ; un Platon, traduction latine, est non seulement annoté de sa main, mais de celle de Tasso Bernardo, son père, lui-même littérateur distingué.

La Corsiniana occupe huit salles du palais des princes Corsini, et renferme deux célèbres collections ; la première des éditions du quatorzième siècle, et la seconde d'estampes gravées au burin, à l'eau-forte et sur bois, une des plus com-

plètes et des plus rares de l'Europe ; elle peut montrer aussi aux amateurs de beaux manuscrits et des lettres de Christine , reine de Suède, qui habita long-temps ce palais et y termina sa vie capricieuse et si agitée. L'usufruitier (1) actuel de cette bibliothèque, le prince Thomas Corsini, l'augmente journellement avec un zèle digne d'éloges.

Le pontife Alexandre VII fut le premier auteur de la bibliothèque Chigi, et ses neveux ont soigneusement accru ses richesses maintenant très considérables ; elles consistent principalement en une immense quantité de manuscrits grecs et latins dont quelques-uns remontent, dit-on, au quatrième siècle, ce qui, pour ma part, me semble douteux , car je ne crois point qu'il y en ait d'authentiques de cette époque. Quoi qu'il en soit, plusieurs sont ornés de belles et curieuses miniatures ; un des plus anciens et dont l'extrait de naissance paraît exact , est le Denis d'Halicarnasse. La collection en vingt volumes de pièces originales, inédites et relatives à la paix de Westphalie, paraît avoir été inconnue aux écrivains qui se sont occupés de ce grand événement ; outre cette

(1) Les bibliothèques publiques , fondées par les cardinaux ou princes romains, sont substituées, et leurs héritiers, forcés de les entretenir, ne peuvent s'en dessaisir.

précieuse collection, la Chigiana contient une foule de pièces historiques et de documens du plus haut intérêt que l'on a trop négligés. Il faut aussi demander à voir un traité inédit du saint de si bonne compagnie, si doux, si charitable, si spirituel, du dix-septième siècle, de l'évêque d'Anagni, François de Sales. Les musiciens doivent également examiner les nombreux manuscrits de musique française datés depuis 1490 jusqu'au milieu du règne de Louis XIV; ils acquerront la preuve qu'elle jouit pendant cette longue période de l'estime générale en Italie; des annotations marginales, et une entre autres d'Alexandre VII, qui écrit *stimata molto buona*, le démontrent. Contre l'intention de son fondateur, cette bibliothèque n'est plus entièrement accessible au public; ce n'est qu'après en avoir obtenu la permission qu'on peut y faire des recherches.

Vallicelliana est établie dans le couvent de Sainte-Marie in Vallicella, et porte aussi le nom de Saint-Philippe de Neri; c'est une des plus riches en manuscrits ecclésiastiques et historiques; les plus précieux sont une explication des psaumes, par saint Augustin, du sixième au septième siècle; une bible du huitième, qu'on assure avoir appartenu à Alcuin, le grand promoteur de la renaissance des études sous Charlemagne; des codes grecs; latins et italiens, plu-

sieurs autographes du célèbre auteur des *Annales ecclésiastiques*, le cardinal Baronius, et des pièces historiques se rattachant aux règnes de Henri III, Henri IV et Louis XIV. Le gouvernement français, qui fait faire actuellement de si utiles recherches pour découvrir de nouveaux documens relatifs à notre histoire, s'il envoyait à Rome un élève de l'école des chartres, y trouverait de véritables trésors.

Albani, dépouillée de ses livres les plus rares, comme d'autres bibliothèques, lorsque la république romaine fut proclamée à la fin du siècle dernier, s'occupe à réparer ses pertes. Le nombre de ses livres ne dépasse pas aujourd'hui 20,000.

Tels sont les moyens d'instruction amassés, à Rome, pendant une suite de siècles, et de nos jours encore augmentés. Qu'il soit permis maintenant d'ajouter aux noms des savans, déjà signalés comme professeurs au collège romain, ceux d'hommes studieux entièrement dévoués à cette linguistique, si long-temps négligée, et que chez toutes les nations civilisées on cultive avec tant d'ardeur aujourd'hui. Plaçons en tête les grands dignitaires de l'Eglise cardinaux Orioli, Pacca et Angelo Mai. Le premier doit la pourpre dont il est revêtu à son profond savoir et à l'éloquence de la chaire; le second a publié des ouvrages justement appréciés, et le troisième, à la

tête des philologues italiens, s'est illustré par sa patiente découverte, sur un manuscrit palimpseste (1), de la République de Cicéron que l'on croyait perdue à jamais.

Entrons à présent dans les étroites cellules où des érudits travaillant en silence, au milieu du calme des monastères, sont connus de toutes les sociétés littéraires et presque toujours ignorés des touristes.

A la tête de ceux professant à la propagande, plaçons M. Drach, célèbre orientaliste, et peut-être le premier hébraïsant de l'Europe; l'abbé Umpierr, qui a passé de longues années à la Chine et qui parle, écrit le chinois comme sa langue maternelle, et possède à fond tous les auteurs classiques, poètes et prosateurs du céleste empire.

Le jeune Liang, Chinois de nation; à l'âge de vingt-deux ans il avait rédigé le catalogue raisonné de la bibliothèque chinoise du musée Borghia.

(1) Palimpseste. Manuscrit sur papier ou parchemin dont on a fait disparaître l'ancienne écriture pour y écrire de nouveau; celle du manuscrit où monseigneur Angelo Mai découvrit la République de Cicéron, avait été heureusement mal effacée; les palimpsestes ont, au moyen-âge, détruit beaucoup d'ouvrages de l'antiquité qui, sans eux, seraient parvenus jusqu'à nous.

A l'université, l'abbé Lanci, professeur d'arabe, joint à sa profonde érudition dans cette langue, le talent, unique en Europe, d'expliquer avec facilité les inscriptions cufiques les plus compliquées, dont souvent les Orientaux eux-mêmes ne peuvent saisir le sens.

Le père Ungarelli possède les principaux idiomes de l'Orient, et s'applique plus spécialement à déchiffrer les hiéroglyphes égyptiens; il a fait faire un pas immense à la grammaire de la langue jadis en usage sur les bords du Nil, et travaille maintenant, par ordre du gouvernement, à l'illustration des obélisques de Rome chargés de caractères hiéroglyphiques.

Il existe à Rome une congrégation arménienne semblable à celle de Venise, et se livrant aux mêmes travaux philologiques. Le membre le plus illustre de cette réunion d'hommes, tous dévoués à la science, est M. Aucher, qui a publié des fragmens précieux d'Eusèbe et de Philon découverts dans une ancienne traduction manuscrite en arménien.

Trois savans orientaux, fixés à Rome, ont su pareillement obtenir un rang distingué dans la république littéraire : ce sont MM. Mahaseb et Scha-Huan, professeurs d'arabe et de syriaque, et M. Alcuschi, possédant à fond les langues sémitiques.

Telles sont les institutions destinées à répandre à Rome l'instruction primaire et à protéger le haut enseignement. Mais le gouvernement ne s'est pas borné à favoriser la capitale, et les provinces ont été aussi abondamment pourvues d'universités et de collèges; en y comprenant celle de Rome, les universités sont au nombre de sept, et vingt-et-un collèges reçoivent les enfans d'une classe plus élevée que ceux dont l'éducation commence et s'achève dans les écoles communales. En voici le tableau.

UNIVERSITÉS.			
LOCALITÉS.	ANNÉE de la FONDATION.	NOMBRE des ÉTUDIANS.	BIBLIOTHÈQUES.
Rome.	1248	860	700,000 volum.
Bologna. . . .	1119	650	200,000
Perugia.	1307	300	30,000
Camerino. . . .	1824	200	.
Fermo.	1824	200	.
Ferrara.	1824	400	80,000
Macerata. . . .	1824	200	20,000
		2,810	1,030,000 volum.
COLLÈGES.			
Rome.	4	Forli.	1 Ancona.
Ascoli.	1	Frosinone. . . .	1 Rieti.
Benevento. . . .	1	Viterbo.	1 Poieto.
Civita-Vecchia. .	1	Pesaro.	1 Tivoli.
Civita-Castellana.	1	Pontecorvo. . . .	1 Urbino.
Ferrara.	1	Ravenna.	1 Rimino.

Il est à remarquer que , suivant le mouvement qui entraîne les peuples vers l'instruction, le gouvernement a fondé quatre universités dans la même année 1824. Celles de Bologne et de Perugia furent célèbres au moyen-âge et à la renaissance, et produisirent de célèbres docteurs en droit et en médecine; Bologne conserve sa réputation et ses habiles professeurs.

Plusieurs sociétés littéraires ou savantes fleurissent à Rome depuis long-temps; celle des Arcades, dévouée aux œuvres poétiques, fut jadis trop adonnée peut-être aux sonnets et aux concetti; mais ses travaux deviennent plus sérieux. L'académie des *Lincei* se consacre uniquement aux sciences physiques, mathématiques et naturelles; elle réside dans une partie du palais Sénatorial au Capitole, et possède un riche cabinet de machines et un observatoire astronomique placé dans la tour érigée, au commencement du quinzième siècle, par Boniface IX. Le but de l'institut archéologique, fondé ou plutôt reconstitué par notre compatriote, M. de Gérando, pendant l'occupation française, est l'explication des monumens antiques, et par eux la fixation de dates et l'éclaircissement de points historiques encore obscurs. L'académie des beaux-arts ou de Saint-Luc, remonte à l'an 1577 et diffère de la nôtre en ce qu'elle tient école et professe la pein-

ture, la sculpture, l'architecture et la gravure pour médaille et sur pierres dures ; on y donne, aux élèves, des leçons de géométrie, de perspective, d'optique, d'anatomie, d'histoire, de mythologie et de costumes. A ces académies reconnues et protégées par le gouvernement, il faut ajouter les nombreuses réunions scientifiques ou littéraires que l'administration provinciale autorise. Il est bien peu de villes, même les moins importantes, qui n'aient des assemblées régulières et à jours fixes, où les hommes aimant l'étude peuvent s'éclairer mutuellement. Autrefois une poésie un peu futile et des travaux sur l'antiquité charmaient seuls leurs loisirs ; mais aujourd'hui le cercle de leurs occupations s'agrandit, les intelligences tendent à l'utilité et la noble et sérieuse littérature ; les sciences exactes, les questions d'économie politique sont à l'ordre du jour.

Peut-être, comme pour le chapitre sur l'organisation judiciaire, a-t-on trouvé que celui-ci est trop chargé de détails ; mais des voyageurs superficiels ont si souvent reproché aux états ecclésiastiques leur ignorance et leur immobilité, que c'était un devoir de repousser cette injuste accusation.

HOPITAUX, HOSPICES, ÉTABLISSEMENS
DE BIENFAISANCE A ROME.

Nulle part la charité du gouvernement et des particuliers n'a été plus généreuse et plus variée qu'à Rome, nulle part les infortunes humaines n'ont trouvé des refuges plus consolans, plus appropriés au soulagement des peines physiques et morales, et nulle part aussi les secours accordés, sous la condition du travail, ne sont distribués avec plus de largesse et d'intelligence. Les fondateurs ont apporté à l'accomplissement de leurs œuvres, cette maturité de réflexion qui est un des caractères distinctifs du peuple italien, et la liste de tous les établissemens de bienfaisance, suivie de la description des plus importans, le prouvera bientôt. C'est donc une erreur de croire que les pontifes et le clergé romain aient favorisé et favorisent encore la mendicité. Sixte-Quint la proscrivit, plusieurs de ses successeurs rendirent contre elle de sévères ordonnances, et même firent mieux que de la prohiber, car ils élevèrent de nombreux asiles pour fournir de l'occupation aux pauvres et les moyens d'appren-

dre des métiers. Dernièrement Léon XII a transformé Sainte-Marie-des-Anges en un vaste atelier où 900 indigens trouvent toujours des travaux; la maison d'industrie du chanoine Manfredi fut fondée dans le même but; celle de Tata (1) Giovanni a, en partie du moins, une semblable destination, et l'immense hospice de Saint-Michel, par sa grandeur vraie cité de miséricorde, où tous les genres de charité s'exercent, prend l'orphelin dès sa plus tendre jeunesse, et à vingt ans le rend au monde, non seulement excellent ouvrier, mais quelquefois habile artiste.

Voici le tableau de ces établissemens divisés en sept classes.

(1) Tata est l'expression enfantine qui signifie père; elle correspond au mot français papa.

HOPITAUX ROMAINS.

HOPITAUX ROMAINS.	DESTINATION ACTUELLE.	NOMBRE DES LITS.	MALADES reçus par an, en moyenne.	MORTS.	REVENUS en biens-fonds ou autres.	SUBSIDES accordés par l'État.
Du Saint-Espirit. . .	Hommes stériles, scorbutiques, chroniques, phthisiques, blessés. Cours de clinique.	1,616	12,000	841	35,000	écus.
De Saint-Sauveur. . .	Femmes fiévreuses, scorbutiques, chroniques, phthisiques.	578	2,528	242	17,600	36,000
De Saint-Jacques. . .	Pour les deux sexes : maladies syphilitiques, ulcères, tumeurs graves, blessures et cas de haute chirurgie. . .	356	1,625	188	15,240	14,400
De Sainte-Marie. . .	Pour les deux sexes : blessés, fracturés, luxés. . .	156	826	45	8,350	16,760
De Saint-Roch. . .	Pour les accouchemens. . .	20	170	0. 70/100	1,800	3,750
De Saint-Gallican. . .	Maladies cutanées.	238	349	23	2,600	690
Des Allénés.	Des deux sexes.	420	495	26 40/100	5,000	10,000
Des Pèlerins et Convalescens.	Des deux sexes.	488	8,390		15,600	10,000
De Saint-Jean Calabrite des ben Fratelli	Maladies aiguës ou du ressort de la chirurgie. . . .	74	1,064	64		2,400

HOPITAUX NATIONAUX ET PARTICULIERS.

HOPITAUX.	DESTINATION ACTUELLE.	NOMBRE DES LITS.	MALADES reçus par an, en moyenne.	MORTS.	REVENUS en biens-fonds ou autres.	SUBSIDES accordés par l'État.
Sainte-Marie de Lorette.	Des boulangers.	14	.	.	.	.
Sainte - Marie de Monsera. . . .	Malades et pèlerins espagnols.	.	.	.	.	.
De Saint-Ambroise et Saint-Charles.	Malades et pèlerins lombards.	6	29	.	.	.
De Saint-Stanislas.	Malades et pèlerins polonais.	6	.	.	.	.
De Saint-Jean. . .	Malades florentins.	4	.	.	.	.
De Sainte-Croix. .	Malades lucquois.	.	.	.	.	.
De Sainte-Marie de l'Âme.	Malades et pèlerins allemands.	.	.	.	.	.
De Saint-Antoine. .	Malades et pèlerins portugais.	4	.	.	.	.
De Saints Bartholomée et Alexandre.	Malades de Bergame.	.	.	.	.	.
SECOURS A DOMICILE.						
Aumônerie apostolique.	Malades des deux sexes.	.	.	.	Revenus fixes. 7,000 écus.	.
Compagnie de la Charité.	Maladies chroniques des deux sexes.	.	.	.	648	.

**HOSPICES ET ASILES POUR LES ENFANS TROUVÉS, LES ORPHELINS,
LES VIEILLARDS, LES PÉNITENTES ET LES VEUVES.**

HOSPICES.	DESTINATION ACTUELLE.	HOMMES.	FEMMES.	REVENUS en biens-fonds ou autres.	SECOURS accordés par l'état.
Hospice du Saint-Espirit.	Enfans trouvés des deux sexes.	809	708, de plus 550 sont élevés dans un couvent.	écus. 50,000	écus.
Maison de Sainte-Marie in Aquiro. . . .	Pour les jeunes orphelins. . . .	50		14,500	
Hospice apostolique de Saint-Michel. .	Orphelins et Invalides des deux sexes.	250	320	50,000	
Maison d'industrie du chanoine Manfredi.	Pour des orphelins.				
Hospice de tata Giovanni.	Orphelins abandonnés.	100		1,600	2,760
Hospice de Sainte-Marie-des-Anges. . .	Mendiants des deux sexes. . . .	350	550	4,000	35,000
Hosp. ecclésiastique de Saint-Gallo.	Pauvres prêtres invalides. . . .	10		1,000	
	Pour recevoir les pauvres mâles pendant la nuit.	240 lits.			
Hospice de St-Louis.	Pour recevoir les pauvres femmes pendant la nuit.	30 lits.			

CONSERVATOIRES POUR LES ORPHELINS

OU ON LEUR DONNE DE L'ÉDUCATION ET OU ON LEUR APPREND UN MÉTIER.

CONSERVATOIRES.	DESTINATION ACTUELLE.	HOMMES.	FEMMES.	REVENUS en biens-fonds ou autres	SECOURS accordés par l'état.
Conservatoire des Néophites.	Pour recueillir des Néophites.		24	déca.	déca. 2,000
Conservatoire de Sainte-Catherine.	Pour les orphelins pauvres et de bonnes familles.		8	3,290	310
Conservatoire de la divine Providence.	Idem.		100	3,399	3,111
Conservatoire des Quatre Saints.	Pour des orphelins.		12		
Conservatoire des Mendicants.	Pour des orphelines.		90	788	4,512
Conservatoire Saints Clément et Crescent.	Pour des orphelines.		63	900	2,625
Conservatoire Pie.	Pour des orphelines.		50	2,400	1,363
Conservatoire de Sainte-Marie-du-Réfluge.	Pour des orphelines adultes.		25	1,500	

Conservatoire des Trinitaires.	Pour les orphelines, filles des employés du gouvernement.	30	3,500	574
Conservatoire de Borromée.	Pour les orphelines abandonnées.	40	2,000	
Conservatoire des Périlieuses.	Jeunes filles exposées aux séductions et à une mauvaise conduite.	50	645	3,385
Conservatoire de Notre-Dame des douleurs.	Où, pour une très modique pension, de jeunes filles sont reçues.			
ASILES ET RÉFUGES.				
Pieuses Maisons.	Asiles où les veuves sont reçues.			
Refuge de la Croix.	Pour les jeunes filles sortant de l'hôpital de Saint-Jacques.	20	360	1,200
Refuge de Sainte-Marie-Transtévérine.	Pour les femmes sortant du pénitencier de Saint-Michel.	14	200	800
Refuge de Lorette.	Pour les femmes sortant de l'hôpital de Saint-Jacques.	14	1,000	

INSTITUTS D'AUMONERIE ET DE SECOURS.

INSTITUTS.	DESTINATION ACTUELLE.	INDIVIDUS SECOURS.	REVENUS en biens-fonds ou autres.	SECOURS accordés par l'état.
Mont-de-Piété.		prêts.	actua.	écua.
Secours par travaux publics.	Pour les pauvres valides.	200,000	32,000	53,293
Aumôneries apostoliques.	Aumônes à domicile et dans les grandes solennités.	.	.	.
Commissions des secours.	Aumônes à domicile, fixes, extraordinaires et par urgence.	48,000	9,760	.
Secours fournis par les caisses de la daterie, des brefs et de la loterie.	Aumônes fixes, extraordinaires et dans les grandes solennités.	.	13,000	45,000
Confrérie des Saints Apôtres.	Secours à domicile aux bonnes familles tombées dans la misère	.	840	.
Congrégation de la divine pitié.	Idem.	.	4,000	.
Secours ecclésiastiques.	Pour les pauvres clercs étudiant à Rome	.	400	.
Fondations Carmignano, Chiesa et Cavalieri.	Secours pour les pauvres bonteux, les jeunes filles pauvres exposées aux séductions et les pauvres prêtres.	.	Fonds réunis.	.
Treize confréries pour doter de jeunes filles.	.	.	5,600	.
Confréries de Saint-Yves et de Saint-Jérôme.	Patronage et gratuite plaidoirie pour les pauvres.	Nombre total des Dots, 1,096	Fonds réunis.	5,300
Confrérie des prisons.	Secours aux prisonniers, et surtout à ceux de la classe ouvrière.	.	.	.

Tels sont ces hôpitaux, hospices, conservatoires, secours en travaux publics, confréries de bienfaisance et leurs attributions. On peut y ajouter le Vicariat, tribunal ecclésiastique, se livrant aux mêmes œuvres que nos sociétés françaises des mariages qui, dans l'intérêt de la morale et des enfans, cherchent à faire transformer en liens religieux et légaux des nœuds illégitimes. Les revenus en biens propres que possèdent tous ces établissemens, montent annuellement à 198,120 écus (1,069,848 fr.), et les secours du gouvernement à 378,376 écus (2,042,580 fr. 40 c.); total en écus 576,496, et en francs 3,112,428 : somme qui, divisée par la population romaine, donne près de 20 francs par tête, et à laquelle il faut ajouter toutes les charités inconnues, tous les dons faits chaque jour aux divers établissemens.

D'après des renseignemens obtenus de deux médecins attachés aux hôpitaux, il paraît que la moyenne des journées de malades est de 90 centimes, et qu'un marché est passé à 1 franc, par le gouvernement, pour les militaires traités dans les hospices. Mais cette moyenne est calculée sur la dépense générale comprenant les frais du personnel, de l'administration et le salaire des médecins; ce n'est donc pas 90 centimes que coûte la journée.

Le lecteur ne s'attend pas sans doute à des dé-

tails circonstanciés sur tous les établissemens inscrits au tableau précédent ; il faudrait lui présenter un travail aussi considérable que celui publié en 1835, par le prélat Morichini, et qui forme un gros volume, plein de faits historiques et administratifs du plus haut intérêt. Depuis que ce livre a été mis en lumière, il s'est accompli plusieurs perfectionnemens dans le traitement médical et l'administration, car la science marche à Rome aussi bien qu'ailleurs ; mais l'ouvrage du charitable et habile prélat n'en est pas moins ce qui a été publié de plus complet sur la matière. Je vais donc me borner à parler des hôpitaux, hospices, conservatoires et refuges que j'ai visités. Voudra-t-on me suivre dans ces asiles de douleurs, d'infirmités, mais où la charité chrétienne asseoit à leur côté l'espérance et de saintes consolations ?

L'hôpital du Saint-Esprit, situé dans la cité Léonine, entre le Tibre et le Vatican, a une double destination, il reçoit des malades et des enfans trouvés ; ses premiers commencemens furent dus à un roi saxon qui établit au même endroit, en 717, un hospice pour des soldats de sa nation ; mais son vrai fondateur fut le pape Innocent III, élevé sur le trône pontifical à la fin du douzième siècle ; successivement augmenté, il est devenu un magnifique et vaste hospice ; trop peut-être,

car on sait maintenant que les hôpitaux renfermant un petit nombre de malades sont préférables. Plusieurs salles, construites par Sixte IV, Alexandre VII, Benoît XIV et Pie VI, sont d'une grandeur remarquable. Une d'elles a 39 mètres de longueur, une autre 45. Celles de Pie VI, encore plus étendues, occupent deux étages, séparés par une rue du bâtiment principal. Tous les lits ont des supports en fer et des planches vernissées d'une extrême propreté; de deux en deux lits, des tables de marbre portent les objets et les médicamens nécessaires aux malades; entre chaque lit, des signes tracés sur des tablettes, indiquent leur état, leur traitement et la nourriture qu'ils peuvent prendre : ainsi l'erreur est impossible; ces tablettes se posent et s'enlèvent au moyen de coulisses. Chauffé en hiver, par la vapeur, l'hôpital en tout temps est nettoyé quatre fois par jour, et au printemps, lorsque les malades sont moins nombreux, on saisit ce moment pour blanchir les parois, laver les lits et vernisser les banquettes. Des courans d'air et des fumigations acides rendent à l'atmosphère de l'hospice sa pureté, et sous les dalles une eau toujours courante reçoit et entraîne dans le Tibre toutes les immondices. Autant que possible chaque espèce de maladie est séparée des autres; ainsi les scorbutiques, les phthisiques, les maux chroniques sont chacun réu-

nis dans la même salle ; celle de Saint-Philippe est réservée aux opérés , et pour l'instruction des chirurgiens , Benoît XIV fonda un amphithéâtre et un cabinet d'anatomie que Pie VI augmenta considérablement , et auquel le cardinal Zelada ajouta de précieuses imitations en cire. A Rome il est bien peu d'hommes riches ou éminens en dignité qui ne répandent des bienfaits sur les institutions utiles à l'humanité , aux arts ou aux sciences : c'est une des vertus nationales que l'on doit hautement proclamer. Quoique tous les malades soient reçus à Saint-Esprit , cependant sa principale destination est le traitement des fièvres , si fréquentes pendant la saison de l'aria cattiva. Tous les fiévreux y sont admis, quelles que soient leur patrie , leur religion ; on porte même plus loin la charité en leur faveur. Il existe une salle appelée d'observation où sont reçus ceux qui ne sont pas encore atteints de la maladie , mais qui prétendent qu'ils le seront bientôt ; ce sont surtout les soldats , les douaniers , les paysans saisis de la fièvre , au milieu des campagnes mal saines et sur les bords de la mer , qui affluent dans cet hôpital.

Le personnel médical et chirurgical est très nombreux , et même il y a superfétation et trop de spéciales fonctions inférieures qui pourraient être facilement confiées à la même personne.

Quatre médecins et deux chirurgiens font la visite le matin et le soir ; ils ont chacun un substitut à résidence dans l'établissement. Il existe aussi des surnuméraires en cas d'augmentation du nombre des malades , en sorte que chaque surveillant n'a jamais plus de soixante-et-dix ou quatre-vingts lits à inspecter. Cinq jeunes étudiants admis , après examen , à coopérer au traitement ordonné par les chefs , sont appelés *maggiori* ; le premier est chargé des saignées , le second pose les vésicatoires et les sinapismes , le troisième applique les sangsues et les ventouses , le quatrième surveille la salle des blessés , et le cinquième se borne à inscrire les entrans , les sortans et les morts. La journée se divise en quatre gardes , de six heures , présidées par l'étudiant *caporale* , assisté de deux autres , de deux chapelains , de quatre infirmiers et d'autant d'hommes de peine. La salle des opérations chirurgicales est aussi occupée jour et nuit par deux étudiants ; quatre autres , attachés à l'école de clinique , notent exactement , sur des feuilles imprimées et préparées à cet effet , les diverses phases des maladies , les conséquences qu'ils en tirent et les variations du thermomètre , du baromètre et de l'hydromètre. La magnifique pharmacie est sous la direction d'un habile chimiste ayant sous ses ordres cinq aides et deux manœuvres ; elle ne borne pas ses distributions à

l'hôpital du Saint-Esprit, mais fournit encore des remèdes aux hospices des aliénés, des enfans trouvés, aux nourrices, au conservatoire et à tous les employés de ces établissemens. Une bibliothèque médico-chirurgicale, fondée par le docteur Lancisi, et continuellement augmentée, est digne d'attention; l'académie de médecine y tient ses séances. L'hôpital possède encore cinq cours chirurgicaux, et outre la clinique, un institut médical et des chaires de médecine, d'anatomie, de chirurgie théoriques et pratiques. Il est impossible de voir un établissement de ce genre administré avec plus de zèle et mieux pourvu de moyens d'instruction.

Dans la salle des morts, les cadavres sont étendus sur un lit de camp; des cordons attachés à leurs mains répondent à des sonnettes placées dans une chambre où réside sans cesse un surveillant. Si le malade n'avait été frappé que de léthargie on en serait averti au moindre mouvement qu'il ferait en reprenant ses sens. C'est à M. Cioja, commandeur général de l'hospice, que l'on doit cette humaine précaution.

Depuis 1781, on publie annuellement le nombre des malades entrés à cet hôpital et celui des décès. Le prélat Morichini en a donné un tableau commençant à 1823 et finissant en 1832; je me borne donc à le continuer jusqu'au 31 décembre 1840.

ANNÉES	RESTE de l'année précédente.	ENTRÉS dans l'année courante.	TOTAL.	PARTIS.	MORTS
1833.	488	10,485	10,973	9,665	1,020
1834.	288	7,152	7,420	6,380	690
1835.	350	7,345	7,695	6,683	673
1836.	339	12,543	12,882	11,652	743
1837.	487	15,543	16,030	13,716	1,807
1838.	507	14,249	14,756	13,324	985
1839.	547	16,452	16,999	14,759	1,364
1840.	876	17,883	18,759	16,612	1,490

De ces chiffres il résulte que le nombre total des malades traités au Saint-Esprit, dans les huit dernières années, a été de 105,514, et celui des décès de 8,772. Moyenne des morts : 8 $\frac{1}{4}$ pour 100 par an. Cette moyenne serait un peu moins forte sans le choléra de 1837, qui accrut les décès de près d'un millier.

On aura remarqué, peut-être avec étonnement, l'inégalité considérable existante dans les chiffres annuels des malades ; ainsi l'hospice en a reçu 7,420 en 1834 et 18,759 en 1840, mais comme il est principalement destiné aux fiévreux, la quantité des entrées dépend surtout du plus ou moins d'intensité du mauvais air, qui du reste a sévi rigoureusement à Rome depuis cinq ans et constamment étendus ses ravages. En 1840, sur 18,759 admis, 16,642 étaient en proie aux fièvres intermittentes.

L'hospice des enfans trouvés , annexé à l'hôpital du Saint-Esprit, fut également fondé en 1198 , par Innocent III, et le premier asile ouvert , en Europe , aux tristes fruits de la débauche ou aux victimes de parens dénaturés (1).

Un tour garni de matelas reçoit l'enfant, même de plusieurs mois, et une sonnette annonce le dépôt ; un préposé, *caporale di guardia*, le porte aussitôt aux nourrices, dont la directrice défait les langes du nouvel arrivé , et constate s'il porte des signes de reconnaissance , qu'elle inscrit sur un registre , ainsi que l'année , le jour et l'heure de la réception. Si un certificat d'un curé n'atteste pas que le baptême a été administré , l'enfant , porté aussitôt à l'église, est baptisé sous condition.

On entretient, pour le premier allaitement, des nourrices placées dans trois salles de 50 lits. Deux de ces salles contiennent les enfans bien portans , et la troisième est destinée aux malades ; ainsi aucune contagion n'est possible. On confie ordinairement , mais pour peu de jours , deux enfans aux nourrices recevant , au reste , une surabondante nourriture , car elle se compose

(1) On prétend qu'Innocent III conçut l'idée de cette fondation en apprenant qu'un pêcheur avait retiré de ses filets trois enfans jetés dans le Tibre.

d'un potage, de deux livres huit onces de pain, d'une livre quatre onces de veau (1), et de trois mesures de vin; jamais elles ne sortent de l'établissement, et on en conçoit la raison. On se hâte autant que possible de confier leurs nourrissons à des femmes de la ville ou de la campagne, qui viennent les demander, et doivent apporter un certificat de leur curé, attestant que leur enfant est mort ou sevré; cette précaution est prise pour qu'elles ne puissent pas le réclamer, après l'avoir exposé, et le nourrir aux dépens de l'hospice. Les femmes qui accouchent à celui de Saint-Roch, dont il sera question tout-à-l'heure, et dont les enfans entrent à Saint-Esprit, sont admises à les allaiter aux mêmes conditions que les autres nourrices; savoir un écu par mois pour les quatorze premiers et du quinzième à douze ans pour les garçons et à dix pour les filles, 60 bajoques (3 fr. 20 c.); on y ajoute un écu par année pour les vêtemens. Les nourrices examinées sous le rapport de leur santé et de l'abondance de leur lait, doivent être encore fréquemment visitées par des inspecteurs, soit à Rome, soit dans ses environs. Souvent les nourrices, au lieu de rendre leur nourrisson à l'hospice, à l'âge de huit à dix ans, le gardent, et l'on a remarqué qu'il est traité

(1) La livre romaine de 12 onces répond à 339 grammes.

à l'égal des enfans légitimes ; ceux-ci ne paraissent point en concevoir de jalousie. Les garçons, revenus à l'hospice , sont envoyés à Viterbe, dans un asile où on leur apprend un métier ; à vingt ans , ils en sortent avec une somme de 10 écus, et vont chercher du travail. Les filles , moins souvent adoptées par les artisans et les gens de la campagne , parce qu'elles leur sont moins utiles , rentrent à Saint-Esprit, et y forment un conservatoire où on les occupe à la lingerie et au blanchissage de leur établissement et de l'hôpital ; quelques-unes s'appliquent à la broderie et à d'autres travaux féminins : quand elles trouvent à se marier , on leur donne 100 écus de dot. Ce réceptacle des naissances illégitimes est en proie au même fléau qui frappe ceux des principales villes de France ; on dépose dans son tour un grand nombre d'enfans venus des provinces voisines et même du royaume de Naples.

L'hôpital de Saint-Sauveur se compose de quatre grandes salles , et de plusieurs chambres renfermant 578 lits ; quelquefois ils ont été occupés pendant les grandes chaleurs : mais le nombre moyen des malades est à peu près de 200. Maintenant Saint-Sauveur est uniquement destiné aux femmes affligées de maladies aiguës ou chroniques ; une chambre de 24 lits est réservée pour les phthisiques, séparées, comme à Saint-Esprit ,

des autres malades. Distingué par son admirable propreté, cet établissement a été confié aux soins des sœurs hospitalières, dont l'institut fut fondé, en 1821, par la princesse Doria Pamphile, et l'on doit s'étonner que la charité, si douce, si compatissante, si ingénieuse de ces saintes filles, n'ait pas engagé le gouvernement à les placer dans tous ses hôpitaux : serait-il vrai, comme on l'a prétendu, que les mœurs du pays et le caractère italien ne peuvent le permettre pour les hospices où les hommes sont reçus ? La discipline de Saint-Sauveur, la méthode du traitement sont les mêmes que celles du Saint-Esprit. Deux médecins en chef et leurs assistans, un chirurgien aidé par deux substituts, des surnuméraires et un pharmacien présidant à la composition des remèdes, forment le personnel médical.

Saint-Jacques traite les syphilis, les ulcères, les plaies graves et les cas de haute chirurgie ; selon les saisons, il reçoit de 200 à 300 malades, et possède une école de clinique chirurgicale due à Pie VII, un amphithéâtre anatomique, une chambre d'opérations, une bibliothèque consacrée aux étudiants, un laboratoire de pharmacie, un jardin botanique et des bains. Cet hôpital a deux médecins, deux chirurgiens, quatre substituts ou assistans, et quinze étudiants entretenus et logés dans la maison ; c'est le second hôpital où

les sœurs hospitalières ont été introduites depuis quelques années, et il faut espérer que le bien qu'elles y ont accompli les fera recevoir dans la plupart des établissemens charitables.

Sainte-Marie de la Consolation, fondée en 1455, et agrandie au milieu du dix-septième siècle, fut destinée, par Alexandre VII, au traitement des blessés, fracturés, et de tous ceux que la chirurgie doit promptement secourir. Le nombre des malades s'élève au maximum pendant le carnaval et en octobre, époques où le peuple romain, sobre ordinairement, se livre à de bruyantes parties de plaisir, suivies d'ivresse, de querelles et trop souvent de coups de couteau.

Saint-Roch, dont les commencemens datent de 1500, est maintenant, par un bref de 1770, uniquement destiné aux femmes enceintes. Toutes y sont accueillies et entretenues gratis pendant leur grossesse et huit jours après la délivrance; dernier espace de temps qui, surtout dans la mauvaise saison, me paraît trop court et peu d'accord avec la charité et tous les autres soins prodigués avant l'accouchement. Le secret le plus absolu est gardé; on ne fait aucune question aux femmes qui se présentent, elles peuvent même rester voilées, et si elles meurent, on ne les désigne que par leur numéro de réception. Celles qui ont quelques moyens pécuniaires paient une

rétribution mensuelle plus ou moins considérable, selon le traitement qu'elles exigent : 30 pauls (16 fr. 50 c.) par mois sont le minimum de ces pensions. L'hôpital est indépendant des juridictions ecclésiastique et criminelle, et les femmes y sont à l'abri de recherches et d'inquiétudes. Nul, quel que soit son sexe, même les père et mère, ne peut pénétrer dans cet asile ouvert aux seuls médecins, chirurgiens et femmes de service ; je ne peux donc en parler que sur ouï-dire, et d'après l'ouvrage du prélat Morichini. Les enfans sont portés à l'hôpital du Saint-Esprit, et si les mères se réservent le droit de les réclamer, elles peuvent leur mettre un signe de reconnaissance. Le chirurgien attaché à Saint-Roch doit être professeur à l'université, et donner dans l'établissement des leçons d'accouchement aux sages-femmes. Le traitement des personnes admises monte, toutes dépenses comprises, à 22 bajouques (1 fr. 8 c.) par jour.

Voici un hôpital tenu et administré par des religieux, les Calabites ou Benfratelli, arrivés à Rome en 1572, et dont l'ordre ajoute aux trois vœux monastiques ordinaires celui de se consacrer au service des infirmités humaines. Certes l'ordre, la propreté qui règnent dans les autres hospices romains, les soins qu'on y prodigue aux malades sont dignes des plus grands éloges, et cependant

on s'aperçoit ici que le zèle chrétien , que la charité partant du fond du cœur surpassent ce que dicte le devoir à l'infirmier salarié. On traite à Saint-Jean-Calabite les hommes frappés de maladies aiguës ; mais tous ne sont pas reçus , il faut qu'ils soient porteurs du billet d'un bienfaiteur de la maison ; on peut s'y faire soigner moyennant une légère rétribution , et la France y entretient deux lits , pour de pauvres Français , au prix de 1 fr. 13 c. par jour ; ils sont dans un local à part. Les autres lits payans s'obtiennent pour 20 bajouques (1 fr. 7 c.). Deux salles peuvent contenir 74 malades , et en recevraient davantage si les Benfratelli n'avaient pas adopté le salutaire usage de ne placer les lits que sur un seul rang. La pharmacie est remarquable et en grande réputation ; comme elle fait commerce de ses remèdes , elle est soumise à la visite des inspecteurs médicaux. Afin que les malades boivent l'eau la plus pure , on va chaque jour chercher celle de la fontaine de Trevi , appelée virginale , et déjà reconnue la meilleure du temps des Romains.

L'hôpital de la Trinité , étendu successivement par diverses constructions , fut d'abord destiné à recevoir les pèlerins , et surtout pendant les années du jubilé , revenant actuellement quatre fois dans un siècle ; il est encore fidèle à l'esprit de

son institution, et, en 1825, a reçu et nourri pendant le cours de l'année 273,299 pèlerins, dont la moyenne par jour est 750.

Néanmoins, sa principale destination est aujourd'hui pour les convalescens, qui, au sortir des autres hôpitaux, viennent y recouvrer entièrement la santé, au moyen du repos et d'une nourriture saine et plus abondante; ils y sont transportés dans des voitures entretenues à cet effet par tous les autres hospices : institution éminemment charitable qui nous manque en France, et dont un seul similaire existe à Londres depuis 1791. Si le convalescent fait une rechute, il est ramené à l'hôpital dont il est sorti, à moins que son état ne s'oppose au transport; dans ce cas il reste à la Trinité où on lui donne les soins nécessaires dans un local à part. Les femmes, dont la convalescence est lente, sont, sans les fatiguer cependant, occupées à quelques travaux de couture. Le tableau placé au commencement de ce chapitre montre que cet hôpital possède 488 lits, que le nombre moyen des convalescens qu'il reçoit est de 8,390, et qu'ordinairement il n'a aucun mort à inscrire sur ses registres.

L'hospice des aliénés, pénible à parcourir, et prouvant à notre orgueil combien est fragile cette raison humaine dont nous sommes si fiers, mérite un sérieux examen. Dans son excellent ouvrage,

mais remontant à une époque déjà reculée , M. de Tournon annonçait que , de son temps , on n'employait guère , dans cet établissement , que les coups et de cruels traitemens , comme moyens de guérison ou de contrainte pour les insensés ; aujourd'hui on suit les progrès de la science ; les remèdes curatifs sont doux et rationnels , et si les fureurs du malade obligent à l'enchaîner , ses liens , dont bientôt une description sera donnée , sont préférables même au gilet de force ; aussi le succès a-t-il suivi le perfectionnement , et maintenant les guérisons sont à peu près , sur des moyennes de plusieurs années , de 36 pour 100.

Les bâtimens , construits depuis un siècle , laissent sans doute beaucoup à désirer , et ne séparent pas assez les individus les uns des autres ; mais on cherche à réparer cet inconvénient par les soins physiques et moraux , et le danger du contact en est affaibli. L'ensemble de l'hospice se compose de deux vastes cours équilatérales , entourées de portiques superposés , donnant entrée , au rez-de-chaussée , dans la chapelle , les réfectoires , les cuisines et les salles de bains. Au premier étage sont les dortoirs et quelques cellules pour les furieux incurables ; une chambre est garnie de lits où des courroies peuvent les attacher si leur état l'exige ; toutes ces pièces reçoivent abondamment l'air et la lumière. Excepté le chef,

les employés à la cuisine sont des aliénés dont la folie n'a rien de dangereux, et ils font leur service avec zèle et intelligence; je crois me rappeler que pour ne pas les exposer trop long-temps à la fatigue et à l'ardeur des fourneaux, on les divise en brigades se succédant de quatre en quatre heures. Chaque sexe a ses dépendances et sa cour séparée, où on laisse en liberté les aliénés le plus long-temps possible; ceux même sujets à de subites irritations s'y promènent, non pas bridés par un gilet de force, mais avec un appareil de retenue ainsi composé : une ceinture, de cuir sur les deux tiers de sa longueur et sur l'autre de fer matelassé, leur entoure le corps au-dessus des hanches; à la partie en fer sont fixées deux chaînes légères terminées par des menottes; ces chaînes se raccourcissent ou s'allongent selon le plus ou moins de liberté d'action que l'on peut laisser au malade. Cet appareil a l'avantage de ne point tenir les bras toujours dans la même position, et de permettre à l'aliéné des mouvemens sans dangers pour lui et pour ceux qui l'approchent; il n'est pas fatigant, et m'a paru préférable au gilet : un habile médecin français (1), qui visitait cet hospice avec moi, s'en est procuré un modèle. Il est aussi une manière de s'emparer des furieux, lorsque l'accès

(1) M. le docteur Lallemand, de Montpellier.

commence, dont je dois faire mention, ignorant si elle est pratiquée ailleurs ; au lieu de les saisir avec violence, on leur jette sur la tête et le corps une toile à tissu lâche, et on les prend comme dans un filet ; pour le moment ils se calment, semblables alors à l'animal féroce pris au piège. Ainsi que dans toute l'Europe, le nombre des fous augmente à Rome, et le 21 octobre 1841, l'hôpital en renfermait 394 ; savoir 250 hommes et 144 femmes. Les passions ardentes, l'ambition, la politique, produisent principalement l'aliénation mentale des hommes ; celle des femmes est presque toujours due à une cause hystérique : c'est le contraire en France où, dit-on, la plus agissante sur le sexe féminin, est la vanité déçue. Les femmes sont plus difficiles à guérir, et souvent, lorsqu'elles ont passé l'âge critique, à leur surexcitation succède une imbécillité incurable. Les insensés enfermés à l'hospice ne proviennent pas uniquement de la ville ; on en reçoit des provinces voisines.

Je dirai peu de mots des hospices nationaux fondés par la charité de cardinaux, d'évêques ou de simples particuliers en faveur de leurs compatriotes ; presque tous sont établis sur de petites proportions et possèdent peu de lits, mais le sentiment pieux et patriotique qui anima leurs auteurs n'en mérite pas moins et nos éloges et notre reconnaissance.

L'hôpital de Mont-Serrat, pour les Espagnols, s'éleva, en 1350, par les soins et aux frais de Jacqueline Fernandez et Marguerite Maïorica, toutes deux Barcelonnaises; il reçut, de Charles-Quint, 500 ducats de rente et des dons importants de plusieurs riches hidalgos. On l'a réuni à celui de Saint-Jacques, fondé en 1450, et destiné à recevoir les pèlerins, de la même nation, malades ou blessés.

A Saint-Ambroise et Saint-Charles, des lits furent établis pour les Milanais, qui durent ce bienfait à des hommes de leur pays, favorisés par Sixte IV, élu en 1471. Un siècle plus tard les cardinaux milanais donnèrent plus d'extension à cet établissement, qui peut soigner 12 malades, et repousse, il faut bien le dire, ceux atteints de maux chroniques ou contagieux.

Stanislas Osio, évêque polonais, établit sur la fin du seizième siècle un asile pour les pèlerins de sa nation; ils y trouvent logement et nourriture pour plusieurs jours, et en cas de maladie des soins attentifs jusqu'à parfaite guérison.

Les Florentins, les Lucquois, les Portugais, les Allemands possèdent de semblables hospices. Comment la France, qui jouit à Rome d'un revenu de cent mille francs en propriétés foncières, a-t-elle laissé périr celui de Saint-Louis dont le local, attenant à l'église française du même nom, lui appartient toujours? Le rétablir ne serait-il

pas un acte digne de l'humanité, de la grandeur nationale, et néanmoins peu coûteux, car tous les élémens de sa restauration existent. Vainement dira-t-on que l'on place aux Benfratelli les Français malades indigens; est-ce la même chose pour eux de recevoir des soins étrangers, de ne pouvoir souvent se faire comprendre des médecins et des infirmiers? Non, non, et rien n'équivaut à la charité d'un compatriote et aux doux accens de l'idiôme maternel.

En terminant ce qui concerne les hôpitaux, et après avoir donné par colonnes le nombre des entrans et des morts à l'hôpital du Saint-Esprit, je me bornerai à présenter ici les moyennes des malades qui ont succombé dans les principaux établissemens du même genre.

HOPITAL.	MALADES entrés pendant 10 ans.	MALADES morts pendant 10 ans.	MOYENNE ANNUELLE des Morts dans ces dix années.
De Saint-Sauveur.	25,280	2,426	pour 100. 9 3 dixièmes.
De Saint-Jacques.	16,257	1,880	11 7 dixièmes. La plus grande mortalité est due aux espèces de maladies traitées à Saint-Jacques.
De Sainte-Marie.	8,261	453	5 4 dixièmes.
	femmes entrées pour accouchement,		
De Saint-Roch.	1,708	12	
De Saint-Jean.	10,645	642	6 8 dixièmes.

On voit , par ces chiffres , que le nombre des morts est très faible en proportion des entrans , surtout eu égard au climat , si pernicieux pendant les quatre mois des grandes chaleurs. Ces heureux résultats sont dus aux soins prodigués aux malades , et aussi à la division des hôpitaux , dont beaucoup ne traitent qu'une espèce de maladies ; ceux qui en reçoivent plusieurs ont l'attention de leur assigner des locaux séparés.

Après avoir décrit les lieux où les douleurs physiques sont admises et soulagées , il faudrait , pour compléter l'examen des œuvres de charité , s'occuper des asiles , des refuges offerts aux ecclésiastiques , aux enfans privés de leurs parens , aux veuves , à la mendicité , au vice revenu à résipiscence , ou au moins des plus importans , tels que les conservatoires de Sainte-Marie in Aquiro , où des orphelins se livrent presque tous aux lettres ou aux arts , des mendiante occupant de jeunes filles aux travaux de la soierie , de la frangerie , de la ganterie et du tissage des étoffes de coton ; des logemens à part et décens accordés gratis à de pauvres veuves jadis moins malheureuses , des refuges des femmes repentantes ; mais ce chapitre deviendrait un volume , et il faut se borner à deux établissemens hors de ligne , au conservatoire de Sainte-Marie-des-Anges et à l'hospice apostolique de Saint-Michel. Trois longues mati-

nées consacrées au plus sérieux examen n'ont point lassé ma vive curiosité et me permettent d'en faire une exacte description.

La fondation de Sainte-Marie-des-Anges remonte au temps de l'occupation de Rome, sous l'empire français, et l'honneur en appartient à notre administration; elle rassembla les mendiants dans le palais de Latran et dans le couvent de Sainte-Croix de Jérusalem, alors inoccupés, et en fit un dépôt de mendicité, demeuré dans le même état jusqu'à l'avènement de Léon XII; ce grand pontife, auquel on doit tant de perfectionnemens matériels et moraux, voulut en étendre la destination et en faire une maison de travail et de plusieurs genres d'industries pour les pauvres. Sainte-Marie est aujourd'hui principalement consacrée aux enfans indigens, et, autant que possible, à ceux qui ont perdu ou leur père ou leur mère, car les orphelins ont d'autres refuges assurés. L'établissement fut transféré aux thermes de Dioclétien, auparavant affectés à la conservation des grains et mélange confus de constructions antiques et modernes, malheureusement peu appropriées aux besoins de leurs nombreux habitans. Tel qu'il est maintenant, cet hospice contient 900 élèves, savoir 400 garçons, 500 filles, et un personnel dirigeant, composé de frères de la doctrine chrétienne, de sœurs du refuge du

calvaire et d'employés laïques; il est inutile de dire que les deux sexes ne peuvent avoir ensemble aucune communication. Les bâtimens, situés sur une hauteur exempte du mauvais air et entourés de jardins et de cultures, se divisent en quatre corps de logis; trois longent un des côtés d'un boulevard planté d'arbres, et le quatrième est en face.

Les ateliers, les dortoirs, les infirmeries sont vastes et parfaitement aérés, et les lits en fer placés généralement à deux mètres l'un de l'autre. Dans les infirmeries, ceux destinés aux malades dont l'organe de la vue est attaqué, présentent d'épais rideaux de laine interceptant le jour. Les enfans jouissent, en général, d'une bonne santé, et dans l'infirmerie des garçons cinq seulement recevaient un traitement médical au mois d'octobre 1841.

Pour tous les enfans des deux sexes, l'instruction religieuse, la lecture, l'écriture et l'arithmétique sont d'obligation; ceux que leur âge ou leur faiblesse éloignent des travaux manuels y emploient une partie de la journée, les autres deux heures le soir.

Les métiers que l'on apprend aux garçons sont très variés et proportionnés à leur intelligence; on les destine même aux arts s'ils montrent d'heureuses dispositions; ils deviennent donc tisseurs

d'étoffes de coton , teinturiers , tailleurs , cordonniers , marbriers , serruriers , ébénistes , imprimeurs , sculpteurs , musiciens. Les cordonniers et les tailleurs confectionnent les chaussures et les uniformes de la troupe ; chacun de leurs ateliers contient quatre-vingts ouvriers. Deux autres sections beaucoup plus petites sont occupées à faire les souliers et les habits nécessaires à l'hospice ; les tisseurs , moins nombreux encore , fabriquent des étoffes et des couvertures de coton ; les teinturiers colorent tous les fils employés par les tisserands des deux sexes , et m'ont paru assez habiles : les rouges et les violets qu'ils produisent sont beaux , et l'on sait que le coton reçoit assez difficilement une belle et solide couleur violette (1). Les autres élèves s'appliquent aux arts et métiers dont j'ai fait mention. Tous sont employés par des entrepreneurs qui passent des marchés avec l'hospice , et l'on a trouvé cette méthode plus économique pour ses finances ; les typographes cependant font exception ; ils impriment des catéchismes et des livres de piété vendus ensuite au compte de l'hospice ou même gratuitement distribués. Les musiciens ne forment point une section à part , mais choisis parmi tous

(1) C'est le chimiste Chaptal qui le premier parvint à l'y bien fixer.

les jeunes gens qui montrent d'heureuses dispositions, ils s'appliquent chaque jour, pendant quelques heures, et sans renoncer à leur métier, à la musique instrumentale militaire et servent souvent à recruter celle des régimens. Le gain résultant du travail se divise en trois parts; la première est pour l'hospice, la seconde est remise à l'ouvrier et la troisième forme un pécule qu'il reçoit en quittant la maison. Telle est la partie de l'établissement destinée aux garçons, et l'on est frappé, en la parcourant, de son ordre méthodique au milieu de tant d'occupations diverses, du paisible contentement de tous les élèves et du respect bienveillant qu'ils témoignent à leurs supérieurs.

Un seul genre d'industrie est concentré dans le conservatoire des filles, et l'on n'y produit que des étoffes de coton pour vêtement; ces tissus, à couleurs vives et tranchantes, comme le demande le goût des peuples méridionaux, m'ont paru d'une bonne fabrication et annoncer une main exercée de la part des jeunes ouvrières. 104 métiers, rangés parallèlement dans un vaste rez-de-chaussée, n'emploient pas des fils au-dessus du numéro anglais quarante; dans un local voisin sont les ourdissoirs du dévidage. Les autres habitantes de la maison s'occupent aux travaux de ménage, à blanchir, à confectionner et à raccom-

moder les vêtemens en lin et en coton à l'usage des deux sections de l'établissement. La dépense moyenne de chaque individu est de 67 centimes, et la commission des secours accorde 35,000 écus (189,000 fr.), car les profits du travail n'en procurent que 4 à 5,000; mais Sainte-Marie-des-Ange ne fut point fondée pour obtenir des bénéfices; on voulut procurer par le travail et l'instruction des moyens d'existence aux jeunes indigens ou vagabonds, et l'institution atteignit le but qu'elle se proposait; cependant il est un reproche de charité mal entendue qu'on peut lui adresser: les filles n'en sortent que volontairement pour se faire religieuses, se marier ou entrer en service chez des particuliers; il en résulte qu'un grand nombre d'entre elles vieillissent sous le toit qui les reçut dès leurs premières années, et empêchent d'autres enfans de profiter du même bienfait.

L'hospice de Saint-Michel est le plus vaste, le plus important, le plus complexe des établissemens romains de bienfaisance, qui ne sont pas destinés à recevoir des malades, puisqu'il contient à la fois des orphelins et orphelines et des vieillards des deux sexes; Carlo Fontana fut son architecte. Successivement agrandi par le cardinal Odescalchi et par les papes Clément XI, Clément XII et Pie VI, cet immense bâtiment est cependant d'une forme régulière, d'une architec-

ture noble et simple, et n'a pas moins de 335 mètres de longueur sur 80 de largeur, et 26,800 de surface, plus de 7 arpens, ancienne mesure de Paris. Divisé en quatre cours principales, entourées de logemens et d'ateliers, il sépare les sexes, les âges et les diverses occupations des habitans qu'il accueille par charité ou qu'il renferme par punition, et l'on peut dire que nulle part il n'existe de conservatoire de ce genre plus approprié à sa destination, plus varié dans ses applications, et où surtout la vocation des jeunes élèves soit mieux étudiée. Dans le local destiné aux garçons, un grand nombre de salles, consacrées à presque toutes les espèces de travaux, montrent l'ingénieuse sollicitude des administrateurs pour les pauvres enfans confiés à leurs soins; depuis les arts les plus difficiles, tels que la gravure sur cuivre, celle des camées, la sculpture du marbre et du bois, la peinture et la musique, jusqu'aux métiers les plus communs, on trouve le moyen d'utiliser leurs dispositions et d'assurer leur avenir. Ceux qui suivent la carrière des arts d'imitation vont à l'école Capitoline étudier d'après le modèle vivant et suivent des cours d'anatomie, de mythologie et d'histoire. Il est sorti de cet hospice des hommes d'un grand mérite, et l'on pourrait en citer deux, actuellement établis à Paris et placés au premier rang des graveurs; d'au-

tres cours de géométrie , de mécanique et de chimie appliquée soit aux arts , soit aux manufactures, complètent la haute éducation de ces jeunes gens. Plusieurs d'entre eux sont employés à la comptabilité de la maison ; lorsque leur éducation est terminée , ou ils restent au service de l'hospice avec un salaire , ou ils trouvent à se placer comme intendans et régisseurs des riches familles romaines.

Les orphelins moins favorisés sous le rapport de l'intelligence sont graduellement appliqués à des travaux selon leur ordre de difficultés : à l'imprimerie , reliure , ébénisterie , quincaillerie , serrurerie , teinture , fabrication des draps et tapis , chapellerie , aux coiffures militaires et fournitures , pour les troupes , de plaques , de ceinturons , boucles et agraffes. Chaque atelier est complet et suit la fabrication dans toutes ses phases ; ainsi pour celui de la draperie , pourvu de nouvelles machines , la laine est cardée , filée , retordue , teinte , et disposée en chaîne et en trame ; à son tour le drap est tissé , foulé et tondue . Il en est de même pour les tentures et tapis imitant les Gobelins , fabriqués par leurs procédés , et seule manufacture de ce genre que possède l'Italie ; c'est à Saint-Michel que les fils reçoivent leurs mille nuances. Cette partie de l'hospice est donc , comme le dit le prélat Morichini , une espèce d'é-

cole polytechnique; mais pourtant d'un ordre secondaire. Le nombre des jeunes gens participant à ses bienfaits est de deux cents; quelques-uns y sont admis en payant une faible pension annuelle de 60 écus (321 fr.). Maintenant que la part de justes éloges est faite, et bien sincèrement, je risquerai une timide critique. Il m'a semblé qu'une trop grande quantité de ces orphelins s'appliquait aux beaux-arts. Rome surabonde en peintres, sculpteurs, mosaïstes, ornementistes sur bois, et c'est de bons ouvriers dont elle a besoin pour perfectionner ses manufactures. Je pense donc que c'est vers ce but qu'on aurait dû tendre presque uniquement, et ne permettre l'étude des arts qu'aux élèves doués de dispositions remarquables.

Deux cent quarante orphelines, séparées des jeunes gens par la cour des vieillards, occupent l'extrémité opposée du bâtiment, et y retrouvent la même charité, les mêmes soins, la même surveillance que dans les autres parties de l'hospice; elles couchent dans neuf dortoirs placés chacun sous la police de la plus âgée. Afin d'entretenir l'émulation, la prieure et la sous-prieure sont choisies, tous les trois ans, parmi les filles de Saint-Michel dont la conduite est exemplaire et l'instruction remarquable; elles apprennent tout ce qui a rapport aux travaux du ménage et re-

çoivent des leçons de lecture , d'écriture , de calcul et de musique ; on les applique aussi à diverses industries , telles que la broderie , le tissage de la soie , du lin , la fabrication des ornemens d'uniformes militaires , et une partie du bénéfice leur est abandonnée comme encouragement. Les étoffes, résultat de leur travail , sont employées dans la maison ou achetées par des marchands romains. Ainsi qu'à Sainte-Marie-des-Anges, elles ne quittent l'hospice que de leur propre mouvement ; faculté qui entraîne avec elle le même inconvénient que j'ai déjà signalé.

Les vieillards des deux sexes résident au centre des bâtimens. Les hommes , au nombre de 120 , doivent être Romains ou habitant Rome depuis cinq ans ; 100 sont reçus sans aucune rétribution de leur part, les 20 autres en payant une modique pension. Par une sage disposition , empêchant l'avarice de se substituer frauduleusement à la réelle pauvreté , les admis doivent faire connaître leur état de fortune , et en cas de fausse déclaration , encourent la peine de confiscation au profit de l'hospice. L'admission des malades atteints de maux incurables ou contagieux est également interdite et fondée en raison , puisqu'il est des hôpitaux qui leur sont spécialement affectés ; il faut donc , avant d'être agréé , subir une visite des médecins. Divisés en deux classes , selon le degré

de force et de santé, ces vieillards sont employés à la cuisine, à garder les portes, à coopérer aux travaux des jeunes gens, surtout à ceux du triage, du cardage et de la filature de la laine, ou bien dispensés de toute occupation. Ils peuvent sortir de Saint-Michel à certaines heures, et si leur débilité les en empêche, une galerie couverte leur sert de promenoir. On a soin de donner à tous une nourriture confortative, et, outre leur boisson étendue d'eau, à peu près un tiers de litre de vin pur. 90 vieilles femmes reçoivent le même traitement; mais elles ne sont point, ainsi que les vieillards, assujéties à un vêtement uniforme, et l'hospice leur accorde une somme annuelle pour qu'elles s'habillent comme elles l'entendent. La promenade extérieure leur est aussi permise.

Saint-Michel contient encore le pénitencier des femmes, situé dans un local à part, et dont la description trouvera sa place au chapitre des prisons.

Mgr. le cardinal Tosti, aujourd'hui ministre des finances, et long-temps administrateur de cet établissement, l'a porté par son zèle actif et constant, par sa puissante intelligence, à un haut degré de perfection, et on peut le proclamer son second fondateur; c'est lui aussi qui a terminé l'église long-temps incomplète, et où maintenant les deux sexes assistent séparément au service

divin. Qu'il me soit permis de lui exprimer ici ma vive reconnaissance des facilités qu'il a daigné m'accorder pour la visite des prisons et de toutes les institutions de bienfaisance.

Une caisse d'épargne est ouverte depuis quelques années, et, il faut bien le dire, a médiocrement réussi auprès de ceux pour qui elle fut principalement établie; le peuple, les ouvriers y portent peu d'argent, et c'est la bourgeoisie secondaire qui s'en sert le plus; encore n'y a-t-elle recours que pour avoir un intérêt de ses économies, car les petits placemens sont difficiles et peu sûrs à Rome; cette classe citadine forme, à elle seule, les trois quarts des dépôts. Le local est donné par le prince Borghèse; cependant les frais d'administration sont trop considérables et montent à 100 écus par mois (6,420 fr. par an). Cette caisse avait, en 1841, 900,000 écus en dépôt; elle en plaçait 150,000 sur les fonds publics et 300,000 en comptes courans chez un petit nombre d'emprunteurs, la plupart appartenant à la noblesse et aux grandes familles, ce qui offrait un véritable danger, à cause des substitutions et des majorats insaisissables: en cas de mort de l'emprunteur, l'héritier pouvait méconnaître la dette. Il faut prévenir quinze jours à l'avance pour les remboursemens au-dessus de 10 écus; mais l'intérêt n'y est pas compris, il ne se paie que tous les six mois.

Les premiers monts-de-piété furent établis, avec autorisation pontificale, à Orviéto et à Pérouse, en 1464 et en 1467, à l'instigation du prédicateur Barnabeo de Terni, pour soustraire le peuple aux énormes intérêts exigés par les juifs. 1471 vit fonder celui de Viterbo, et en 1488 et 1506 Cessena et Bologna adoptèrent cette institution; Rome n'en possède que depuis 1539; en 1584 Grégoire XIII y joignit une caisse de consignation pour la sûreté des veuves et des mineurs, et Sixte-Quint lui accorda la faculté de recevoir toutes sortes de sommes en dépôt. Tels qu'ils sont aujourd'hui les monts-de-piété font-ils plus de mal que de bien? C'est une question souvent agitée et non encore résolue; mais, ce qui est certain, c'est qu'à Rome les emprunts augmentent prodigieusement pendant le carnaval d'octobre et celui précédant le carême, et que leur nombre est quelquefois, alors, de plus de mille par jour; ce n'est pas la misère qui les multiplie à ces époques, mais l'amour des plaisirs et de la bonne chère. Le taux de chaque prêt a été successivement élevé, depuis 1814, de 3 écus à 10, à 20, et enfin à 50, et l'on n'en peut trouver d'autre raison que celle d'une mesure financière augmentant les profits. La même personne est libre de revenir plusieurs fois et d'apporter d'autres gages; excepté ceux d'un écu, qui se renouvellent gratuitement, les

autres sont vendus, au bout de six mois, si le déposant ne contracte pas un second engagement en payant un intérêt de cinq pour cent. Lorsque l'emprunteur néglige de se présenter au jour fixé, le mont-de-piété met les effets à l'enchère, retire la somme et les intérêts, rend le surplus ou le conserve au compte du propriétaire s'il tarde à réparaître. Les métaux précieux sont, en défalquant la façon des bijoux et de la vaisselle, estimés au prix réel, selon le titre, et les autres objets, entre la moitié et les deux tiers de la valeur.

En terminant cette nomenclature des établissemens de bienfaisance et leur description, je croirais manquer à mon devoir, à la gratitude que l'on doit à un digne citoyen, à un bienfaiteur de l'humanité, si je ne faisais pas mention de l'institut agricole établi par M. Paolo Campa, à demi-lieue de Rome, près de la villa Albani, et destiné à recevoir de jeunes vagabonds ou détenus correctionnellement qu'on lui confie; c'est le pendant de l'institution de Métrais, mais il l'a précédée. Avec une médiocre fortune et une ferme volonté, avec une pensée et une action de tous les jours, M. Campa est parvenu à rassembler, entièrement à ses frais, 85 enfans, dans un domaine de 20 rubbi (37 hectares), et ce n'est que depuis peu de temps que le trésor public lui accorde annuellement 10 écus par tête.

Le but de l'établissement étant de les retirer du vice, et d'en faire des agriculteurs, tous sont successivement appliqués, selon leur âge et leurs forces, et sous la direction d'instructeurs, aux divers travaux de la campagne et aux soins des bestiaux et de la laiterie. Dix-huit vaches et des bœufs de labour leur sont confiés; si, pendant l'hiver, la mauvaise saison suspend l'ouvrage extérieur, ou les occupe à fabriquer des chapeaux de paille, des paniers, des ustensiles d'osier ou de bois et à tout ce qui concerne les vêtemens, la chaussure des campagnards, et les réparations d'une ferme. A mesure qu'ils arriveront à l'âge de 21 ans, on tâchera de les coloniser, dans les lieux les moins malsains de la Campagne de Rome, avec des fonds du gouvernement ou de riches particuliers, et déjà le prince de Piombino a offert son généreux concours. Les sortans seront immédiatement remplacés par de nouveaux adoptés : ainsi l'institut deviendra une pépinière de cultivateurs instruits, servant de modèle aux paysans routiniers. Le soir, deux heures sont consacrées à l'instruction religieuse, à la lecture, à l'écriture, au calcul et aux élémens de la musique, car, pour charmer leur travail, ils chantent souvent en chœur, et toujours en revenant à domicile le soir et au moment des repas; d'ailleurs ce talent est recherché dans les paroisses rurales et peut

contribuer à leur bien-être. Surveillés par des chefs de brigades, ils couchent dans des dortoirs, non point réunis sous un même toit, mais dispersés en de petites maisons, situées çà et là au milieu du domaine, et anciennement bâties. L'exiguïté des ressources n'a pas permis de nouvelles constructions. La nourriture consiste le matin en une demi-livre romaine (170 grammes) de pain auquel on ajoute des fruits de la saison ou une soupe de maïs; à dîner les mets sont à peu près les mêmes, et le soir, pour réparer la fatigue des jeunes travailleurs, on leur donne un potage substantiel, du pain, des pommes de terre ou des châtaignes, et du vin coupé avec de l'eau: ils ne mangent de la viande que les dimanches et les jours de fêtes: en tout on les habitue au régime qu'ils doivent retrouver dans les exploitations rurales. Malgré cette alimentation presque uniquement végétale, ils jouissent d'une bonne santé, sont d'une gaieté remarquable, et un air de satisfaction anime leur figure. En leur interdisant la sortie de l'établissement sous quelque prétexte que ce soit, on les met à l'abri des rechutes, évitées du reste de leur propre mouvement. Conduits par la douceur, par le raisonnement, par l'émulation, contractant promptement des habitudes d'ordre et d'obéissance, ils chérissent avec respect leur bienfaiteur, le désignent par le doux

nom de père, et aucun n'a cherché encore à s'échapper d'un local qui n'a que des haies pour clôture.

Chaque enfant coûte à l'établissement 55 centimes par jour, et, comme on le pense bien, le profit de leur travail ne peut couvrir la dépense. Tout ce que fait M. Campa est donc œuvre de charité.

PRISONS.

Les prisons devraient être ou sont effectivement des hospices moraux, et l'on doit par conséquent les ranger à la suite des établissemens consacrés au soulagement des infirmités humaines.

Celles des adultes à Rome et à Civita-Vecchia laissent beaucoup à désirer, et j'en dirai peu de chose; d'ailleurs M. Cerf-Ber les a examinées, et en a rendu compte dans un ouvrage imprimé sur les prisons de l'Italie supérieure et des états Romains; mais il en est deux qui méritent toute l'attention de l'observateur, et dont la description terminera ce court chapitre.

La prison des prévenus, *Carceri Nuovi*, présente de graves inconvéniens : amoncellement des détenus dans les mêmes locaux, continuelle cohabitation, et par conséquent facilité de se corrompre réciproquement, et complète inoccupation, doublement funeste dans un pays où les formes, si lentes et si compliquées de la justice font attendre long-temps le jour du jugement définitif. Sans doute, tant qu'ils ne sont qu'en prévention, il ne doit pas être permis de les employer à de pénibles travaux ; mais ne pourrait-on pas leur apprendre quelque métier qui, en cas d'acquiescement, deviendrait pour eux une utile ressource ? Lorsque je visitai cette prison, en novembre 1841, le nombre des prisonniers s'élevait à 447. Il n'existe entre eux aucune séparation, aucune classification de crimes ou délits, et ce mélange d'hommes, qui ont parcouru tous les divers degrés de perversité, achève de corrompre ceux pour lesquels il serait encore possible de concevoir quelque espérance de bonification morale.

La prison du Capitole offre les mêmes défauts, et renferme ordinairement une cinquantaine d'individus arrêtés pour délits dont le jugement appartient au sénateur de Rome, qui peut condamner, sans appel, à cinq ans de réclusion. Pendant l'instruction du procès, les accusés sont

placés dans des chambres nommées secrètes, et lorsqu'elle est terminée, et qu'ils attendent le jugement, on leur rend plus de liberté; alors ils vivent avec les autres prisonniers, et deux fois la semaine, ils ont la faculté de respirer, pendant une demi-journée, l'air plus sain du préau. La nourriture est bonne, trop bonne peut-être, et l'on verra bientôt qu'il en est de même dans toutes les prisons de Rome; celle du Capitole sert aussi à détenir les débiteurs insolubles, et, grâce sans doute à l'humanité des créanciers, ils y sont en petit nombre.

Reposons-nous maintenant sur un tableau plus consolant, et visitons le pénitencier des jeunes détenus fondé par Léon XII, en 1825. Le local est vaste, clair, d'une extrême propreté, et souvent blanchi à la chaux dans toutes ses parties. Le prince Odescalchi en est le directeur supérieur, et s'en occupe au moins quatre heures par jour; il instruit lui-même les condamnés, tous obligés, outre le travail manuel, d'apprendre à lire, à écrire, à calculer, et de recevoir des instructions religieuses de l'aumônier, qui de plus est leur surveillant assidu pendant les repos et la promenade dans le préau. L'exemple du prince, excitant le zèle des employés, chacun remplit son devoir. La journée commence par l'audition de la messe, et chaque reprise de travail est précédée d'une

courte prière : 41 enfans ou jeunes gens de quinze à seize ans peuplaient cette prison quand je la visitai. Un silence absolu leur est commandé entre eux et avec leurs maîtres, et ils ne peuvent faire usage de la parole que pour répondre lorsqu'on les interroge. Tous occupés, au milieu d'une vaste salle, à la filature de la laine, n'ont pour les maintenir dans la soumission qu'un gardien et un chef des travaux. Le gouvernement supporte tous les frais ; ainsi l'entier produit pécuniaire du travail revient aux détenus, et se divise en trois parts : la première, montant à 11 centimes par jour, est pour leur permettre une meilleure nourriture ; la seconde, déposée dans une caisse appelée *delli premi*, des prix, se distribue, de six en six mois, à ceux qui ont tenu la meilleure conduite : ainsi les paresseux contribuent à récompenser les bons travailleurs ; la troisième part, mise en réserve, est rendue au condamné à l'expiration de sa peine, et au moment où l'on parvient ordinairement à le placer chez un maître ouvrier : ce qu'il reçoit alors monte souvent à 40 écus (224 fr.), et même plus haut. D'après mes informations, il paraît que les récidives sont plus rares à Rome qu'en France. Tous les détenus ont un compte ouvert, jour par jour, où se trouvent portés, sur plusieurs colonnes, leur nom, leur conduite, le poids de la laine filée par eux, sa

qualité et ce qui revient, pour ce travail, à leurs trois parts; chacun couche dans une cellule séparée, et doit en se levant se laver les pieds, les mains et la figure. Un garde de nuit veille dans les corridors, et avertit les supérieurs en cas d'accident ou de subite maladie : les cellules ainsi que l'infirmierie, grandes et bien aérées, sont encore plus souvent reblanchies que les autres parties de la prison. La promenade dans le préau se tire au sort par brigade, au commencement de la semaine, mais sans que les prisonniers en aient connaissance; en sorte qu'ils ne savent jamais quels seront leurs compagnons : cette précaution si sage empêche de dangereuses liaisons, et permet sans inconvéniens un exercice nécessaire à la santé. Lorsque leur conduite est satisfaisante, et qu'on présume une réelle amélioration morale, il leur est permis de voir de temps en temps leurs parens au parloir, mais toujours en présence de l'aumônier, et la conversation doit être à haute voix. La dépense de chaque prisonnier est, par jour, de 9 bajoques 73 centièmes, environ 61 centimes.

Le pénitencier des femmes, établi dans une partie du vaste bâtiment de Saint-Michel, est loin, sous tous les rapports, de valoir celui des jeunes gens, et j'avouerai avec franchise qu'il m'a paru complètement défectueux; étroit, sombre, mal

aéré, il est peu approprié à sa destination. Autour des grandes salles de travail sont placées les chambres où couchent deux à deux les condamnées, hors de surveillance nocturne, et l'on conçoit l'inconvénient d'une pareille disposition, surtout pour la seconde division dont je vais parler tout à l'heure; de plus ces chambres reçoivent continuellement les émanations fétides qui s'échappent des ateliers renfermant chacun au moins cent détenues. Toutes ces femmes sont occupées à filer la laine pour la draperie fabriquée à Saint-Michel, et, si le local l'eût permis, sans doute on aurait varié leurs travaux, car les condamnées à temps ne peuvent, en sortant de prison, trouver en ville de semblables filatures, et faute de moyens de subsistance doivent retomber dans le vice ou le crime.

Les prisonnières sont divisées en deux sections, appelées des crimes ou délits et de l'immoralité, l'une occupant le premier étage et l'autre le second; celle-ci contient les filles publiques ou les coupables de quelque grand scandale; en novembre 1844, leur nombre s'élevait à 149 ayant toutes subi un jugement, car à Rome la police n'a point le droit de les détenir par mesure de sûreté. La première section renferme les criminelles à divers degrés de gravité. A la même époque, 116 accomplissaient leur peine temporaire ou étaient

détenues à vie; les voici fractionnées par ordre de criminalité; plusieurs avaient obtenu le bénéfice des circonstances atténuantes, qui sont, dans les états romains, entièrement remises à l'appréciation des juges, puisque le jury n'existe pas.

Empoisonnement.	1
Homicides.	13
Infanticides.	20
Blessures.	14
Vols.	65
Faux témoignages.	2
Crime contre la religion.	1

Les deux sections réunies contenaient 265 prisonnières, coûtant, par tête et par jour, au trésor 7 bajoques et demi. Leur nourriture peu variée, mais bonne et saine, consiste en 408 grammes d'un pain au moins égal à celui de Paris de seconde qualité, et en un potage gras, des légumes, des pâtes italiennes, et un demi-litre de vin; il est beaucoup d'honnêtes ouvriers qui ne sont pas aussi bien nourris. Je conçois que pour le condamné à vie, il existe moins d'inconvéniens à lui procurer une espèce de bien-être; mais pour celui à temps, c'est presque un encouragement à retomber en récidive, et nous avons vu en France des accusés avouer qu'ils étaient rentrés dans la carrière du crime, parce qu'ils se trouvaient

mieux en prison qu'à leur domicile. Le problème à résoudre, et j'avoue qu'il est difficile, serait que l'âme fût moralisée, s'ouvrit au repentir, reçût des consolations, et que néanmoins le corps sentit le châtement.

Les peines corporelles, pour la répression des prisonniers indisciplinés ou commettant des fautes graves, sont encore employées et dépendent des gouverneurs ou des geoliers ; on se sert des fers, du fouet et d'une espèce de chevalet sur lequel on étend le coupable ; cependant, il faut dire que, quoique la faculté d'infliger ces supplices arbitraires subsiste, on en use avec la plus grande modération, et que ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'on y a recours ; on préfère l'isolement et la diminution de nourriture. L'expérience a prouvé que l'isolement est la punition la plus efficace, et qu'elle produit un prompt amendement dans le moral du détenu.

Le bagne de Rome contient environ 600 forçats condamnés, à temps ou à vie, aux travaux publics. En 1841, cent cinquante étaient employés à traîner les matériaux et les blocs de marbre destinés à la reconstruction de la basilique de Saint-Paul, détruite par un incendie. Une garde nombreuse devait les surveiller et les contenir ; on les contraignait aussi à nettoyer les rues. Ces ignobles et rudes travaux ne sont pas infligés à

tous les forçats, et beaucoup d'entre eux peuvent se livrer, dans l'intérieur du bagne, à la fabrication des étoffes, à la reliure, à l'imprimerie, et à d'autres occupations manuelles, qui ont sur l'adoucissement de leurs mœurs et leur conduite une salubre influence. Leur travail, tarifé, est immédiatement payé, et les produits sont vendus par le fournisseur général, au profit de l'établissement. Plusieurs de ces condamnés deviennent d'habiles ouvriers, et assurent ainsi leur existence à l'expiration de leur peine.

Il existe deux autres bagnes dans les états romains; le premier à Ancona, dont les bâtimens, l'administration et le régime intérieur sont défectueux de tous points, et le second à Civita-Vecchia; celui-ci n'est point soumis au règlement commun imposé à tous les autres lieux de détention; cependant ses détenus sont également appliqués aux constructions faites par le gouvernement, aux travaux des routes, du littoral et au tissage.

Il est à Rome une prison célèbre, spécialement destinée à renfermer les prisonniers politiques et les ecclésiastiques condamnés que l'on ne peut confondre avec les forçats; c'est celle du château Saint-Ange, et c'est là que l'énigmatique et fameux Cagliostro a terminé ses jours après une longue détention; ces détenus ne sont astreints à

aucune occupation, emploient leur temps comme ils l'entendent, et peuvent se promener dans certaines parties de la forteresse placées hors des regards du public; on leur accorde par jour deux pauls, un peu plus d'un franc, pour la nourriture; mais ils sont libres de l'augmenter, et de faire venir de la ville, à leurs frais, ce qu'ils désirent. Chaque prisonnier a sa chambre ou cellule, située sur une petite cour.

Voici le nombre des détenus, dans les prisons des états pontificaux, en 1832, par suite de jugemens. Ce tableau est déjà ancien et emprunté au comte Serristori; mais il n'a pas été possible de s'en procurer un plus moderne; cependant on peut, d'après des renseignemens obtenus en 1841, dire, qu'en moyenne de dix ans, la quantité des condamnations n'a presque point varié depuis 1832, et que sous ce rapport, il n'y a ni bonification ni accroissement du mal. Les mœurs changent difficilement dans un pays où l'entrée des journaux étrangers est interdite, où les nationaux s'occupent plus de littérature et d'antiquités que d'économie politique, où chaque habitant est cantonné dans sa province et se livre peu au commerce; les modifications sociales y sont donc à peine sensibles dans un intervalle de dix années.

PRISONS.	PRISONNIERS qu'elles peuvent contenir.	NOMBRE des DÉTENUS.	DURÉE DE LA PEINE.				
			à vie.	30 ans.	10 ans.	5 ans.	au-dessous de 5 ans.
Civita-Vecchia. . .	1,200	1,146	220	556	210	117	43
Ancona.	450	408	3	25	80	72	228
Porto d'Anzio. . .	200	171	..	..	100	45	48
Spoletto.	500	456	..	14	30	158	324
Narni.	200	80	..	..	25	25	20
San Leo.	30	21	2	11	4	4	..
Castel San Angelo. .	450	56	..	..	..	9	27
Fermo.	250	309	..	..	5	57	247
Civita-Castellana. .	Inconnu.	..	..	..	..	..	..
Totaux.	2,980	2,627	225	606	454	485	937

INDICATION DES CRIMES ET DÉLITS.

PRISONS.	Homicides.	Blessures.	Vols avec effraction.	Vols sur les routes.	Vols, larcins.	Filouterie.	Fausse monnaie.	Transgression de la surveillance de police.	Évasion de prison.	Résistance à la force armée.	Rapts, Enlèvements.	Sodomie	Autres Délits.
Civita-Vecchia.	357	43	212	35	119	213	5	..	1	12	40	14	93
Ancona.	48	58	40	2	44	161	1	5	4	2	10	6	21
Porto d'Anzio.	63	18	3	..	9	79	..	1	..	1	8	2	7
Spoletto.	59	66	24	6	32	181	..	8	1	6	10	2	41
Narni.	5	11	4	1	4	42	..	..	1	..	5	1	6
San Leo.	2	..	5	1	1	8	..	..	1	..	..	..	..
Castel St-Angelo.	7	17	..	..	..	7	1	..	..	2	..	..	..
Fermo.	38	60	9	1	5	112	1	17	..	2	16	1	42
Civita-Castellana.	Incon.	..	..	..	..	..	..	..	..	..	..	..	..
Totaux.	579	273	295	46	214	805	7	51	8	25	91	26	213

Les prisonniers de Rome ne sont point placés sur ce tableau ; mais si l'on doit s'en rapporter aux renseignemens obtenus en 1841, des diverses maisons de détention érigées dans la capitale, on pouvait répartir ainsi les prévenus et condamnés.

Bagne.	590
Capitole.	50
Prison neuve.	450
Prison des femmes.	265
Pénitencier des jeunes détenus.	40
Total.	1,395

En examinant les chiffres exprimant le nombre de chaque espèce de crimes ou délits commis par les détenus des provinces, on a dû remarquer dans quelle effrayante proportion se trouvent les homicides; sans compter ceux dont les auteurs montèrent à l'échafaud, les jugemens qui les ont frappés s'élèvent au quart du total des condamnations, et présentent un meurtrier sur 5,358 habitans, tandis qu'en France, en 1832, époque correspondante, on ne trouve, aux colonnes de la statistique criminelle, que 74 arrêts emportant la peine de mort, 228 les travaux forcés à perpétuité, 882 les travaux à temps, et 815 la réclusion. En supposant que sur les 1,925 condamnés des trois dernières catégories, le dixième ait été

coupable de meurtre, ce qui est beaucoup trop, on n'aura en tout, et en y comprenant les condamnations capitales, que 266 individus qui aient attenté à la vie des citoyens, c'est-à-dire à peu près 1 sur 124,000, la population française étant alors estimée à 33,000,000. On doit remarquer aussi que dans les états pontificaux, le crime de rapt est assez fréquent, celui de fausse monnaie rare, et que le faux en écriture ne figure point sur le tableau. Le premier provient de l'ardeur des passions, et les deux autres, exigeant une froide réflexion et de l'industrie, sont moins dans le génie des peuples méridionaux.

Tels sont les documens qu'il a été possible de rassembler sur la statistique des pays soumis aux lois pontificales. En terminant ce travail, incomplet sans doute, fautif peut-être sur plusieurs points, et qui pourtant a exigé de nombreuses recherches, qu'il soit permis à son auteur de revenir à une question déjà sommairement traitée dans le premier volume de cette relation, et beaucoup plus controversée en France qu'en Italie : c'est celle de la réunion des divers membres de la Péninsule italique en un seul corps, en un seul état, gouverné par un seul pouvoir, et renfermé dans ses limites naturelles, les Alpes gauloises, rhétiennes, tyroliennes, et les deux mers Adriatique et Méditerranée. Au premier abord, cette

idée , adoptée même par des hommes graves , est séduisante , et il semble qu'un grand événement politique ou militaire pourrait en permettre l'exécution ; mais l'examen d'obstacles , prêts à s'élever de toutes parts , dissipe bientôt l'illusion. Indépendamment de l'énorme perturbation que l'Europe subirait avant de voir l'accomplissement de ce désir , et des efforts désespérés de l'Autriche pour conserver ses riches provinces vénitiennes et milanaïses , il est d'autres raisons provenant de la diversité des races et de prétentions rivales. L'Italie ne fut jamais habitée par un peuple homogène ; dès la plus haute antiquité , une foule de petites nationalités étrusques , samnites , volsques , grecques , gauloises , ibériennes , se disputèrent son sol , et finirent par s'y cantonner et y naturaliser leurs mœurs , leurs gouvernemens , et surtout la répulsion des coutumes voisines ; un seul danger pouvait momentanément les réunir , c'était celui d'obéir à une loi commune ; aussi la puissante Rome eut-elle plus de peine à les soumettre que le reste du monde ; et au comble de sa puissance , la guerre sociale , née de la révolte de ces peuplades , faillit l'entraîner à sa ruine. Alors l'Italie était , ce qu'elle est encore en grande partie aujourd'hui et ce que fut l'Espagne de tous temps , plus portée à la provincialité qu'à la centralisation ; soit instinct provenant de l'organisa-

tion physique et morale de ses habitans , soit résultat de tant de conquêtes opérées, depuis le quatrième siècle , par des nations diverses, qui chacune s'établirent sur un territoire restreint et se substituèrent aux aborigènes , elle a gardé ses habitudes d'isolement administratif ; aussi vit-on ses races distinctes revenir avec joie , en 1814 , au morcellement de cette magnifique contrée ; elle éclata surtout dans sa partie méridionale , et si la Lombardie et le pays vénitien exprimèrent des regrets , ce ne fut point à cause de la décentralisation , mais du joug étranger imposé par le traité de Vienne. Les vœux étaient pour demeurer état indépendant, non seulement de l'Autriche , mais du reste de l'Italie. Un rapide examen des caractères et tempéramens des populations provinciales prouvera peut-être cette assertion.

Le Piémontais est presque entièrement français, éminemment courageux , et ajoute à nos qualités, une disposition innée aux calculs , une finesse réfléchie ; il n'aime pas les Milanais qui lui rendent avec usure son mauvais vouloir. Les Lombards , les Parmesans , comme les peuples du nord dont ils descendent , ont une constitution différente , et chez eux les systèmes sanguins ou lymphatiques dominant ; aussi sont-ils amateurs du plaisir et de la bonne chère. Le Vénitien , toujours commerçant , du moins par le désir , a de-

puis long-temps perdu tout esprit militaire, et, conservant cette mollesse de mœurs attachée à l'ancienne classe bourgeoise, voit disparaître, par extinction ou misère, ses grandes familles sénatoriales où s'étaient réfugiées l'énergie et l'habileté. Le Toscan, distingué par son intelligence, par son aptitude aux arts, aux travaux spirituels, n'aspire à aucun changement, heureux qu'il est sous un gouvernement le plus paternel, le plus sagement progressif de l'Europe, et ne voudrait pas encourir les dangereux hasards d'une révolution. Le Romain, fier encore de l'antique gloire de ses prétendus ancêtres, est devenu pourtant incapable de les imiter, et tout le monde sait que tant de sang étranger coule dans ses veines, qu'il ne forme plus réellement un corps de nation; trouverait-on chez lui l'ardent amour d'une commune patrie, un courage prêt à tous les sacrifices? Les Napolitains, héritant de la mobilité grecque, sont les grands enfans de l'Italie, et, pour en tirer service, il faut les dépayser; ainsi que les Irlandais, bons soldats en terre étrangère, ils ont toujours été vaincus dans leurs propres foyers, et vingt fois déjà la proie du premier occupant. C'est donc de tant d'éléments contraires qu'il faudrait composer un tout capable d'union et de résistance aux attaques des états limitrophes. Mais à ces difficultés, provenant de l'essence même des

peuples, si l'on peut s'exprimer ainsi, on doit ajouter celles que feraient surgir les jalousies et les prétentions de cinq capitales italiennes; de Naples et de Milan enorgueillis de leurs nombreuses populations; de Turin, gardien des Alpes, et si fier de ses remparts; de Florence, qui penserait que sa position centrale et le développement de ses facultés spirituelles devraient lui faire accorder la préférence; de Rome enfin, donnant l'impulsion religieuse au monde catholique. Laquelle de ces grandes cités déterminerait les autres à reconnaître sa suprématie? Ces mêmes difficultés s'élevèrent jadis en France; combien n'a-t-il pas fallu de siècles pour réunir ses provinces, pour les courber sous une seule administration, et encore sans la féodalité, sans les réversions à la couronne par droit de suzeraineté, cette réunion aurait-elle pu jamais s'opérer! Même à présent, quoique l'œuvre du temps ait soudé ensemble toutes les parties du royaume, n'y voit-on pas quelquefois un esprit d'indépendance se réveiller et se répandre en plaintes exagérées sur la centralisation? Les rives opposées de la Loire, ne sont-elles pas toujours des lignes de démarcation entre les hommes du nord et ceux du midi? On ne pourrait donc, et de long-temps, que former, dans la Péninsule italique, une grande association fédérative. Mais que d'inconvénients présente un pareil gouvernement! la

Suisse et les Etats-Unis peuvent l'attester ; d'ailleurs qui ne sait que l'Italie , comprenant si bien, aux jours de sa splendeur , le système municipal, n'a jamais pu maintenir celui des confédérations , et que par cet oubli de la puissance du faisceau, elle vit successivement Naples, Venise, Florence, Parme , Modène et Milan passer sous les lois de princes étrangers. Laissons donc , sans troubles , sans révolutions , chaque état séparé de cette belle contrée, marcher en paix vers un perfectionnement social, qui , grâce à la diffusion des lumières , fait chaque jour de rapides progrès, et songeons que le bonheur des habitans d'un pays ne dépend pas de la grandeur du territoire , mais de sages lois, et du repos qu'elles leur procurent ; aussi est-ce à ce but et à lui seul que les Italiens sensés aspirent ; ils savent que les populations ne sont pas encore préparées à recevoir des institutions représentatives, un gouvernement de majorité appliqué indistinctement à toute la contrée italique , et que se placer sous un sceptre unique serait tomber dans un autre inconvénient, celui du pouvoir absolu, et compromettre peut-être les libertés provinciales que déjà ils ont obtenues ; ce pouvoir aurait toute la force que donnent une grande armée et un trésor central.

TABLE.

	Pages.
<u>AVERTISSEMENT.</u>	I
<u>Civita-Vecchia, Corneto, Tombeaux étrusques, Route de Rome.</u>	3
<u>Surface du pays et Population.</u>	30
— <u>Tableau de la surface du pays par province.</u>	33
— <u>Tableau de la population par province.</u>	39
— <u>Tableau du recensement de la population de Rome.</u>	41
<u>Consommation de Rome en 1836.</u>	43
<u>Poids et Mesures.</u>	44
<u>Agriculture.</u>	45
<u>Manufactures.</u>	88
<u>Manufactures des Produits du règne animal.</u>	90
<u>Manufactures du règne végétal.</u>	101
<u>Manufactures du règne minéral.</u>	108
<u>Manufactures d'Objets d'art.</u>	114
— <u>Tableau des principales manufactures.</u>	124
<u>Manufactures en progrès.</u>	128
<u>Manufactures en décadence.</u>	129
<u>Commerce.</u>	130
<u>Exportations principales et moyennes.</u>	137
<u>Importations principales et moyennes.</u>	139

	Pages.
Commerce de Rome et de la France en 1839.	
— — Importations en France.	142
— — Exportations de France en 1839.	143
Foire de Sinigaglia.	146
Navigation.	151
Mouvement de la Navigation dans les ports pontifi- caux pour 1832.	154
Mouvement de la Navigation du port d'Ancone en 1835.	157
Administrations religieuse, judiciaire, civile, militaire, Finances, Instruction publique, Prisons, Hospices, Etablissemens de bienfaisance.	
— Organisation religieuse.	161
— Tableau des archevêchés ou évêchés sur les- quels s'étend le pouvoir pontifical.	166
— Administration judiciaire.	173
— Administration civile organisée par l'ordon- nance du 5 juillet 1831.	204
— Tableau des divisions territoriales.	205
— Administration et forces militaires.	220
— Troupes indigènes.	222
— Troupes de police.	223
— Récapitulation des troupes en activité de service.	224
— Finances.	225
— Tableau des Recettes.	243
— Tableau des Dépenses.	244
— Instruction publique.	251
— Tableau des écoles.	255
— Tableau des universités et collèges.	282
— Hôpitaux, Hospices, Etablissemens de bien- faisance à Rome.	285
— Tableau des Hôpitaux romains.	287
— Tableau des Hôpitaux nationaux et particuliers.	288

—	—	<u>Tableau des Hospices et Asiles pour les enfans trouvés, les orphelins, les vieillards, les pénitentes et les veuves.</u>	289
—	—	<u>Tableau des Conservatoires pour les orphelins.</u>	290
—	—	<u>Tableau des Instituts d'aumônerie et de secours.</u>	292
—	—	<u>Tableau indiquant la moyenne des décès dans les hôpitaux.</u>	312
—	<u>Prisons.</u>		329
—	—	<u>Tableau du nombre des détenus dans les prisons des Etats pontificaux en 1832.</u>	339
—	—	<u>Tableau de l'indication des crimes et délits.</u>	340

FIN.





